CHRONOLOGIE

DE LA

Vie et de l'Œuvre

DE

THOMAS GRAY

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ROGER MARTIN

Maître de Conférences d'Anglais à la Faculté des Lettres
de l'Université de Montpellier

TOULOUSE
IMPRIMERIE RÉGIONALE
59, rue Bayard, 59

1931

CHRONOLOGIE

DE LA

Vie et de l'Œuvre

DE

THOMAS GRAY

CHRONOLOGIE

DE LA

Vie et de l'Œuvre

DE

THOMAS GRAY

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ROGER MARTIN

Maître de Conférences d'Anglais à la Faculté des Lettres
de l'Université de Montpellier

TOULOUSE
IMPRIMERIE RÉGIONALE
59, rue Bayard, 59

1931

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

PRINTED IN FRANCE.
— 1931.

TO

HENRY G. COMBER Esq., D. S. O., M. A.,

Fellow, Treasurer and Director
of Modern Language Studies
at Pembroke College, Cambridge,

as a token of gratitude.

Je tiens à remercier ici M. le Professeur Emile Legouis, non seulement d'avoir bien voulu accepter le patronage d'un travail aussi aride et de m'avoir donné de précieux conseils dès le jour où j'entrepris mes recherches sur Gray, mais de s'être employé, par des démarches personnelles, à me faciliter un séjour au Collège de Pembroke, à Cambridge.

Ce séjour m'a été possible grâce à la généreuse et cordiale hospitalité de Mr. H. G. Comber, à qui j'adresse le témoignage de ma sincère gratitude. « Je suis heureux d'avoir pu vous aider, pour vous-même, et pour votre pays, » m'a dit, comme je prenais congé, ce grand ami de la France.

Je remercie tous les membres du Collège de Pembroke. Plus particulièrement, j'ai apprécié l'obligeance du Dr. Minns, qui, en sa qualité de bibliothécaire, a mis à ma disposition les manuscrits de Gray pour en user à ma guise, et qui, de cent façons, m'a rendu service; de Mr. A. L. Attwater, qui a parcouru avec moi les livres de comptabilité du Collège, et m'a communiqué d'utiles renseignements.

J'ai été reçu avec une égale sympathie par les membres du Collège de Peterhouse. Le Dr. T. A. Walker fut un des premiers à guider mes pas, me confiant jusqu'à ses notes personnelles. Plus tard, j'ai trouvé auprès de Mr. H. Butterfield un accueil que je ne saurais oublier.

Parmi les nombreuses personnes qui m'ont encore secondé dans mes recherches, je citerai le Professeur R. S. Crane, de Chicago, spécialiste de la littérature du XVIII[e] *siècle; le Professeur D. F. Tovey, de l'Université d'Edimbourg, fils de l'éditeur bien connu des œuvres de Gray; Mr. R. A. Austen Leigh, pour qui l'histoire du Collège d'Eton n'a pas de secret; Mr. J. W. Jones, professeur à la Grammar School de Wigan, et M. Denègre, professeur au Lycée de Bordeaux, qui ont respectivement vérifié mes citations celtiques et latines et m'ont ouvert quelques aperçus. A une date plus récente, Mr. Timothy Lewis, de l'Université d'Aberystwyth, a eu la grande amabilité de corriger les épreuves de l'Appendice III du présent ouvrage, et de collationner les extraits de la* Grammaire *de J. D. Rhys avec l'original.*

Je veux dire enfin combien je suis redevable au grand érudit qui consacra à Gray les dernières années de sa longue et éminente carrière. Vingt fois j'avais importuné le Dr. Paget

Toynbee de mes questions, je lui avais soumis mes conjectures, exprimé mon embarras. Ni sa patience, ni sa bienveillance ne me manquèrent. Il redressa mes fautes, me fit profiter de ses découvertes, m'autorisa à employer des documents dont il ne s'était assuré la propriété qu'au prix des plus dures démarches. Il m'avait ouvert sa porte et m'avait fait asseoir auprès de lui.

Il est mort avant l'achèvement de sa tâche. Je conserve de ses bontés un souvenir ému et reconnaissant.

L'œuvre interrompue a été reprise, et sera très prochainement achevée, par Mr. Leonard Whibley, du Collège de Pembroke, en qui je n'ai pas seulement trouvé un savant digne de remplir cette mission, mais un conseiller aussi averti et aussi accueillant. Dans nos conversations, dans nos amicales lettres échangées, nous avons débattu de nombreux points. Si cette Chronologie *ne renferme pas trop d'erreurs, c'est en grande partie à Mr. Leonard Whibley que je le dois.*

R. M.

ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de :	Lire :
52	5-6	William.	Robert.
	15	Clarke.	(*deleatur*).
	28	Cant's Hill.	Cant's Hall.
62	2	14 juillet.	7 juillet.
67	7	sortirent.	s'entretinrent.
68	34	élire *fellow*.	proposer pour un *fellowship*.
72	21	quatre jours plus tard (15 février).	cinq jours plus tard (16 février).
75	13	Magdalen.	Magdalene.
80	8	le Professeur Franklin.	(ce détail est démenti dans MC, éd. 1855, p. 542).
85	note 45		(*deleatur*).
88	9	Fountain's Abbey.	Fountains Abbey.
91	25	11 ou 18 août.	18 août.
	28	Lundi.	Lundi et mardi.
	31	Mardi.	Mercredi.
	33	Mercredi.	Jeudi.
	34	Lenox-Love.	Lennox-Love.
	35	Holyrood Palace.	Holyrood House.
	36	Le jeudi soir.	Le soir.
93	34-6	*Impromptu* (AB 90-1).	(Cet *Impromptu* ne fut sans doute composé qu'en 1768. Cf. Leonard Whibley, *Gray's Satirical Poems*, TLS, 9 oct 1930, p. 805).
114	12	De 1757 à 1771.	De 1757 à 1772.
118	année 1737	*Planetae sunt Habitabiles.*	(Ce poème est de Jacob Bryant et non de Walpole).
130	année 1766	*Impromptu.*	(Cf. *sup. erratum* de la p. 93).
166	25	Schulze.	Schutze.
168	2	*Armor.*	*Armar.*
187	9	Appollo's.	Apollo's.

En ce qui concerne la famille de Gray (pp. 105-6, et tableau, p. 109), je regrette de n'avoir pas connu assez tôt le travail de M. Charles Hall Crouch, dans le *Genealogists' Magazine* (Déc. 1927, pp. 74-8). On y trouvera le complément de la généalogie de Gray du côté paternel. Aucun de ces parents, d'ailleurs, n'ayant joué de rôle connu dans la vie du poète, ces précisions restent sans grand intérêt pour nous.

Quant au côté maternel, il ressort des recherches de Mr. Leonard Whibley que Robert, fils de William Antrobus, n'eut pas d'enfant; que Mary, qui épousa Thomas Robinson en 1786, n'est autre que sa sœur, et que c'est la mère de cette dernière, et non pas elle-même, qui fut receveuse des postes à Cambridge.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des abréviations 10

Introduction 11

PREMIÈRE PARTIE

Chronologie générale 49

DEUXIÈME PARTIE

Tableaux annexes 105

I. — La famille de Gray 109

II. — Table alphabétique des amis de Gray 110

III. — Chronologie des Œuvres :

a) Œuvres de la « Quadruple Alliance » 118

b) Quelques dates antérieures à l'œuvre anglaise de Gray... 121

c) Œuvres anglaises 122

d) Liste des poèmes ne pouvant être datés..... 132

IV. — Tableau analytique des principaux articles des *Commonplace Books* 134

APPENDICES

I. — Notes de Gray sur sa santé, extraites de son carnet de poche pour l'année 1755 151

II. — Extraits des *Commonplace Books* 156

1. — Extrait des articles de « Généalogie » 158

2. — Extrait des articles sur les Tombeaux 160

3. — Extrait des articles sur les Eglises anglaises 162

4. — Extrait des articles sur les Châteaux d'Angleterre..... 164

5. — Extrait des bibliographies figurant en tête des *Commonplace Books*..... 166

III. — Article « Cambri » 169

ABRÉVIATIONS

employées dans nos études sur Gray

BN C. S. Northup. — *A Bibliography of Thomas Gray*, Yale U. P., 1917.

AB *The Poetical Works of Thomas Gray*, nouvelle édition « Aldine », par J. Bradshaw, Londres, 1891 (BN 170).

AM *The Poetical Works of Thomas Gray*, première édition « Aldine », par J. Mitford, Londres, 1851; réimpression du premier vol. de MW (BN 122).

CT Paget Toynbee. — *The Correspondence of Gray, Walpole, West and Ashton*, O. U. P., 1915 (BN 1248).

GL E. W. Gosse. — *Gray* (E. M. of Letters Series), Londres, 1882 (BN 1799).

GP Gray. — *Selected Poems*, ed. by Edmund Gosse, O. U. P., 1885 (BN 262).

GW *The Works of Thomas Gray*, ed. by Edmund Gosse, 4 vols. Londres, 1884 (BN 41).

MC *The Correspondence of Thomas Gray and William Mason*, ed. by J. Mitford, Londres, 1853 (BN 1236).

MM *The Poems of Thomas Gray, to which are prefixed Memoirs of his Life and Writings*, by William Mason, Londres, 1775 (BN 13) *.

MW *The Works of Thomas Gray*, éd. J. Mitford, 5 vols. Londres 1835-43 (BN 30; première édition en 2 vols, 1816, BN 19).

OG *The Poetical Works of Gray and Collins*, ed. by A. L. Poole, O. U. P., 1917.

TF D. C. Tovey. — *Gray and his Friends*, C. U. P., 1890 (BN 45).

TL *The Letters of Thomas Gray*, ed. by D. C. Tovey, 3 vols. Londres, 1900, 1904 et 1912 (BN 1226).

TP *Gray's English Poems*, ed. by D. C. Tovey, C. U. P., 1898 (BN 284).

WM *The Works of Thomas Gray*, ed. by T. J. Mathias, 2 vols. Londres, 1814 (BN 18).

* Nos citations sont tirées de l'édition en 4 vols., York, 1778 (BN 16).

INTRODUCTION

Gray n'a guère tenté les biographes. Sa personnalité délicate, sa nature dolente et mélancolique, son humour désabusé, ses menues occupations offrent une matière ténue, mais de qualité exceptionnelle, aux essayistes et aux conférenciers. La critique lui a consacré de courtes études, des miniatures, des vignettes, où se découvre chaque fois chez l'artisan l'intention de faire œuvre d'artiste[1]. On hésite à dépasser les limites de quelques pages pour raconter sa vie.

Monotone, pauvre en événements, cette vie ne semble pas mériter qu'on s'y attarde. Point de ces amples fresques animées, de ces émouvantes péripéties qui font la joie des narrateurs. Le drame de cette existence est dans la somme de menus faits, dans les angoisses intimes d'un pessimisme maladif, dans les minuscules tempêtes d'une humeur susceptible, les rayons et les ombres d'amitiés régies par une sensibilité inquiète et un égoïsme foncier. Son attrait spécial réside dans les fines impressions d'un lecteur averti, d'un amateur d'objets colorés et harmonieux. On se tourne alors vers ce que Gray nous a laissé de plus personnel, sa correspondance; et l'on découvre que sa vie n'est plus à écrire, puisque lui-même s'est chargé de le

1. On remarque surtout : Leslie Stephen, *Gray and his School* (BN 1790); cf. *Hours in a Library*, III, 94-129. — Matthew Arnold, *Life of Thomas Gray* (BN 1808); cf. *Essays in Criticism*, 2e Série, 69-79. — J. R. Lowell, *Gray* (BN 1824)); cf. *Latest Literary Essays*, 1-42. — A. C. Benson, *Gray* (BN 1830); cf. *Essays*, éd. Heinemann, Londres 1896, 119-46. — G. E. Woodberry, *Gray* (BN 1976); cf. *The Inspiration of Poetry*, éd. Macmillan, New-York, 1910, 113-41. — La conférence de G. W. F. Howard, septième Comte de Carlisle, sur *Les Ecrits de Gray* (BN 1753); cf. *Poetical Works of Thomas Gray*, Eton, 1854, lxix-c.

faire, et qu'aussi bien le subtil parfum ne survivrait pas à une moisson trop brutale. De sorte que ses principaux biographes ont été, et demeurent, ses éditeurs.

Aussi remarquable peut-être, dans l'histoire de la critique de Gray, que la monotonie de son existence, est le contraste apparent entre l'homme et le poète; entre l'auteur de courtes pièces devenues parties intégrantes de la langue nationale, et le solitaire de Cambridge, type nullement exceptionnel du *fellow* d'université anglaise, vivant dans le célibat, la demi-indolence, la poursuite d'obscurs travaux; avec des bizarreries de caractère du reste, et pas entièrement sympathique; souffrant au surplus d'une affection dont la nature est délicate à préciser. La préoccupation d'isoler l'auteur de l'*Elégie* du « compilateur de chronologie et d'histoire naturelle » que condamnait Gibbon[2]; le souci de discrétion qui sépare le lettré, le compagnon enjoué et spirituel à ses heures, du misanthrope, du susceptible, du malade, ont rompu l'unité de la physionomie morale du personnage. Certes, des différences se marqueront sur ce point entre les efforts des éditeurs successifs. Dans l'ensemble pourtant, la reconstitution exacte et totale de la personnalité de Gray s'est notablement ressentie des préjugés et des réticences qui l'ont obscurcie à l'origine.

Cette double proposition : que la biographie de Gray est enfermée dans sa correspondance, et que l'homme de lettres se doit distinguer de l'homme lui-même, apparaît dans l'œuvre de son premier éditeur, son ami personnel William Mason.

Par testament, Gray léguait « au Révérend William Mason, chantre de York, ses livres, manuscrits, monnaies, musique imprimée ou copiée et papiers de toute sorte, pour les conserver ou les détruire à sa guise. » (AB 287). Mason, écrivain sans inspiration, guettant toute occasion de conquérir la gloire, pensa s'essayer à un genre qui lui assurerait l'immortalité en s'appuyant sur celle de son ami : il éditerait ses poèmes, com-

2. *Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres 1781, III, 248-9, n. 126.

poserait sa biographie. Depuis longtemps ce projet sommeillait en lui; « si je vous survis, et si je publie vos œuvres... », lui avait-il déclaré dès 1761 (TL II 190). Au lendemain de la mort de Gray, il se mit au travail avec une sorte d'avidité[3]; bientôt paraissait son livre : *The Poems of Mr. Gray, to which are prefixed Memoirs of his Life and Writings* (BN 13), ouvrage paradoxal dont la préface occupait quatre fois plus de pages que le texte.

Mason disposait de trois groupes de matériaux : les poèmes de Gray, dont les plus nombreux, sinon les plus importants, étaient inédits et se trouvaient transcrits pour la plupart dans ses *Commonplace Books*. — Ses livres et ses manuscrits; livres annotés ou interfoliés, son Shakespeare, son Milton, son Dante, son Clarendon, son Dugdale; le précieux Linné, illustré de dessins à la plume; l'Atlas d'Ellis, aux cartes encombrées de surcharges; bien d'autres encore, tous témoins d'un énorme labeur, où Gray avait mis la marque de sa pensée. Des manuscrits, les trois volumineux *Commonplace Books* venaient en tête; mais il y avait ses agendas de poche, son *Naturalist's Journal*, scrupuleusement tenu pendant les cinq dernières années de sa vie, des remarques sur Aristophane, sur les poètes anglais, son essai sur Samuel Daniel, des notes de lectures, des notes de voyage, des notes sur la peinture, la sculpture, l'architecture, sur l'histoire naturelle; les neuf volumes de musique transcrite en Italie; tout une profusion de documents précieusement conservés[4]. — Enfin les lettres; lettres reçues par Gray, lettres surtout écrites de sa main et que Mason s'était appliqué à rassembler avec l'aide d'Horace Walpole. Si certains correspondants, comme Robinson[5], jugeant Mason incapable de mener à bien sa tâche,

3. Lire sa lettre à Wharton, 18 août 1771, MW, IV, 208-10.

4. Les *Commonplace Books* furent légués par Mason à Stonhewer; par Stonhewer au Collège de Pembroke (WM, II, 585). Pour le Shakespeare, le Milton et l'Ellis, cf. *Gentleman's Mag.*, jan. 1846, 29-33. Pour les autres documents, cf. Catalogue d'une vente chez S. L. Sotheby & J. Wilkinson le 28 août 1851 (BN 1734).

5. D'après Egerton Brydges, cf. AM ciii.

refusèrent de souscrire à sa demande, il put en réunir néanmoins une importante collection.

Des poèmes inédits Mason fit un choix judicieux, où rien d'essentiel n'était omis. Des manuscrits, de tous les renseignements qu'il possédait sur l'activité intellectuelle de Gray, il tira fort peu au contraire. Il n'y avait là rien d'achevé, rien qui constituât une œuvre susceptible de voir le jour. Aussi écarta-t-il le tout comme un fatras inutile, se contentant, en quelques pages pompeuses et vagues, de célébrer la science de son ami (MM IV 140-52). Gray y apparaissait comme un esprit universel, n'ignorant des connaissances humaines que les mathématiques. Sans percevoir l'unité, les limites ni la signification de ses études, sans chercher à en analyser la substance, Mason recouvrit l'ensemble d'une formule inexacte, que l'on répète encore volontiers aujourd'hui.

Son effort principal porta sur la biographie. C'est ici qu'au lieu de rédiger lui-même, il préféra faire de Gray son propre biographe en publiant un choix de ses lettres, groupées en cinq sections (MM II 6-7). Ces sections étaient reliées par de courts développements, où se retrouvaient les souvenirs de vingt-quatre années d'amitié, et les renseignements fournis par Horace Walpole, avec qui il se tint en rapport pendant toute la préparation de son travail (MW IV 216-9). Telle est l'origine des *Memoirs of Gray*.

Cette œuvre, jugée sévèrement depuis[6], frappe le lecteur moderne par l'absence totale de probité à l'égard des textes. Il ne s'agit point pour nous de critiquer en Mason ce que, d'ailleurs, — ses détracteurs l'oublient, — il ne voulut jamais être : l'éditeur des lettres à lui confiées. C'est bien sans doute un spectacle à la fois ridicule et déplaisant que celui de ses efforts pour « améliorer » le style de Gray en substituant un *that* à un *which*, un prétérit à un présent; en retouchant une

6. Par Mathias (WM II 587); Mitford (MW éd. 1816, I, *Avertissement*); Gosse (GW I xi); Tovey (TL I 235, 236; II xiii-xvii); le Dr. Paget Toynbee (CT I x). Voir *William Mason, Poet and Biographer*, par Mr. Leonard Whibley, *Blackwood's Mag.*, oct. 1927, 514-27.

expression qui lui semblait obscure ou sans harmonie; en modifiant même, par endroits, la construction des phrases[7]. Ces questions de forme, capitales en elles-mêmes, demeurent sans portée sur la vérité des événements. Mais certaines des pratiques de Mason ont de graves conséquences pour le biographe. Non seulement, et ce n'était pas là sa moindre erreur, il n'utilisait qu'une petite partie, un quart environ[8], des lettres à sa disposition; mais au lieu de livrer au public les lettres de Gray entières, ou même d'en donner des extraits comme tels, il en composait de nouvelles en raccordant des fragments empruntés à deux, quelquefois à plusieurs lettres originales[9]. Aucun respect, avec semblable méthode, pour l'ordre chronologique; les dates sont falsifiées selon les besoins des combinaisons; on trouve côte à côte des paragraphes écrits à des époques très différentes[10]. Il en résulte un embrouillement inextricable des événements rapportés; là où mille indices se fussent éclairés

7. Comparer, par exemple, le texte de Mason : « I am at present at Stoke, to which place I came at half an hour's warning upon the news I received of my mother's illness, and did not expect to have found her alive; but when I arrived she was much better, and continues so. I shall therefore be very glad to make you a visit... » (MM III 144-5) et le texte rétabli par le Dr. Toynbee : « I am at present at Stoke, to w^ch^ I came at half an Hour's Warning upon the News I received of my Mother's Illness, & did not expect to have found her alive : but as I found her much better, & she continues so, I shall be very glad to make you a Visit... » (CT II 121). Les corrections de ce genre sont très fréquentes. La transcription du *Journal* de Gray dans le Pays des Lacs (MM IV 161-201) offre un cas extrême.

8. Mason donne 130 lettres (amalgamées). TL renferme 385 lettres, et CT en ajoute 89.

9. La Lettre 39 de la Section IV (MM IV 64-9) montre jusqu'où pouvait aller cet abus. Voici sa composition, en la comparant avec le texte de Tovey : 1 paragraphe de TL II 140-1; 1 fragment arrangé de TL II 161; 3 phrases modifiées de TL II 150; 1 fragment arrangé de TL II 160; 1 post-scriptum, TL II 162-4. — La Section IV de l'édition Mason comprend 60 lettres. Des 42 qui ont pu être comparées avec le ms. une seule est intacte, la Lettre 54 (MM IV 125. Il y est question de la mort de Mrs. Mason).

10. Ex. : La Lettre 17 de la Section IV (MM III 144-7), datée jan. 1753 est faite avec une lettre du 8 août 1752 (CT II 121-2) et une lettre du 13 février 1753 (CT II 127-8).

les uns les autres à leur place naturelle, la confusion règne, qui déroute le lecteur.

Si l'on regarde de plus près les arrangements et les suppressions de Mason, on s'aperçoit qu'il obéissait à des principes arrêtés. Il considère comme négligeable toute lettre portant uniquement sur les événements courants, présentant un caractère exclusivement personnel. Pour la période la mieux connue, celle de 1762 à 1768, où les cent-trois lettres de l'édition Tovey permettent de suivre Gray presque jour par jour, Mason ne conserve que dix-huit lettres, en marge de sa vie ordinaire pour la plupart[11]. En procédant ainsi, il n'élimine pas seulement les faits; il représente sous de fausses couleurs les meilleures amitiés de Gray, ôte à sa physionomie quelques-uns de ses traits essentiels. Dans sa première section, par exemple, il compromet pour plus d'un siècle d'histoire littéraire le chapitre de la jeunesse de Gray, en publiant ses lettres froides et conventionnelles à West; en condamnant à l'oubli ses lettres à Walpole, pleines d'exubérance et d'humour, de l'expression passionnée des sentiments les plus délicats[12].

Les coupures opérées dans les lettres, les préoccupations qui régissent le choix des fragments, sont plus significatives encore. Au début, Mason avait voulu supprimer comme « puérils les commencements et les fins de quelques lettres » (CT I 1, n. 2). L'habitude prise, il continua à éliminer ces phrases d'introduction ou de conclusion où s'expriment les nuances de l'amitié, les paragraphes de la fin où sont jetés pêle-mêle les menus incidents dont le rapprochement permet d'établir le cours de la vie[13]. D'une façon générale, du reste, ses suppressions sont beaucoup plus importantes. D'une longue lettre il ne subsiste parfois qu'un court paragraphe. Tout récit, toute esquisse cir-

11. MM Section IV, Lettres 43 à 60 (IV 79-139). TL, Lettres CCXXXVI à CCCXXXVIII (II 247-III 212).

12. Pour cette seule période de 1734 à 1738 le Dr. Toynbee publie 32 lettres entièrement nouvelles de Gray à Walpole. Par ailleurs, Wharton, que Mason savait être le meilleur ami de Gray (MW IV 208-10), occupe une place secondaire dans son édition. De Bonstetten en est totalement éliminé.

13. Comparer MM II 48 et CT I 151-2.

constanciée disparaît. Gray raconte-t-il un voyage à Londres, fait-il un tableau de sa vie universitaire, dépeint-il les intrigues de Pembroke, ses embarras d'argent, ses conversations avec Walpole, mêlées à maint passage piquant et humoristique : tout cela est rejeté au profit d'un jugement sur l'*Esprit des Lois*, de quelques phrases sur Aristote, de considérations sur la vie inspirées de Sénèque[14]. Seuls les développements moraux ou littéraires, les lieux communs, paraissaient dignes d'être retenus. D'innombrables renseignements sur l'homme sont perdus du même coup, ses traits de caractère les plus spontanés, ses pensées les plus intimes, ses observations anxieuses sur son état de santé, ses curieuses préoccupations de naturaliste[15]. Les jeux d'esprit, les anecdotes plaisantes étaient biffés avec indignation[16].

Ainsi, sous la main lourde de Mason, la matière biographique se dissolvait; la physionomie de l'homme s'estompait, s'évanouissait.

Les parties rédigées par Mason auraient pu racheter ces imperfections, s'il y avait condensé la substance des lettres omises. Mais ces passages sont extrêmement grêles, et Mason y montre le même mépris pour toute précision. La division arbitraire de la vie de Gray en cinq parties de très inégale importance entraîne des simplifications qui jettent encore le trouble dans la suite des événements. D'obscurs motifs l'amènent à fausser les dates. C'est ainsi que voulant opposer, dans la section III, la fertilité poétique de l'année 1742 à la longue période stérile de la section IV, il trompe le lecteur sur la date de la composition de l'*Elégie*[17]. Il laisse dans la plus grande confusion la période décisive qui s'écoule entre le retour du Continent et le retour à Peterhouse[18]. Ce qui en ressort surtout ce sont les

14. Comparer MM III 93-7 et TL I 175-9; MM III 111-5 et TL I 192-6; MM III 80-3 et TL I 149-51, 136-43.

15. Comparer MM IV 70-1 et TL II 199-209.

16. Comparer MM IV 13 et TL I 331.

17. MM III 51 et 69. Cf. TP 128 & sq.

18. Préambule de la Section III (MM III 1-5), et les 9 lettres de cette section.

discussions littéraires entre Gray et West. Ailleurs, et partout, les questions littéraires importent seules. S'il s'attarde à quelque exposé détaillé, c'est pour raconter la préparation de l'édition Bentley, la composition de la *Long Story* ou des « pièces lyriques » inachevées (MM III 125-39; 157-66). En somme, c'est la carrière du poète qu'il veut retracer, en en déformant les actes essentiels tant par les proportions qu'il leur donne que par la place qu'il leur assigne; sans les envisager autrement, d'ailleurs, que comme de simples anecdotes.

C'est bien là l'impression dernière : l'idéal de Mason était celui d'un médiocre écrivain du XVIII[e] siècle, pompeux, pédant, tout plein d'un sentiment étroit de la dignité du style. Il ne s'en défend pas, et ses concessions mêmes, exprimées en termes spécifiques, sont des aveux : « Je promets au lecteur de ne lui montrer que rarement Mr. Gray sous un autre jour que celui du lettré et du poète; je voudrais bien découvrir l'homme vertueux, cordial et aimable; mais ce souci devient inutile... puisque dans les lettres que j'arrange ici ces qualités de tête et de cœur apparaissent si constamment réunies » (MM II 2). Ainsi dit-il dans sa Préface; et plus tard : « Je vais pouvoir choisir désormais maint spécimen excellent d'un jugement plus mûri, d'un goût plus correct, d'un savoir plus étendu, mêlé à plus d'un exemple aimable de sa sensibilité » (MM III 67). Son idéal comporte une double application : faire revivre le seul homme digne de paraître, sans doute; mais aussi faire œuvre de goût en polissant les phrases, en rognant, en triant, en sélectionnant les passages « écrits »; en fabriquant des lettres équilibrées, châtiées, formant un tout. Il était sot, mais bien intentionné; la pensée ne lui vint jamais qu'en osant corriger les écrits de Gray il accomplissait une œuvre sacrilège; il avait bien plutôt le sentiment de remplir un devoir.

Reconnaissons qu'il a droit aux circonstances atténuantes, et qu'il est injuste de le juger d'après nos conceptions modernes du rôle de l'éditeur, ou même du biographe. La propriété d'un auteur ne s'étendait pas alors à ses lettres familières; on ne percevait pas de rapport étroit entre l'homme et l'écrivain; sur la vie privée des hommes, même des grands hommes, des

discrétions s'imposaient. Certains événements étaient trop près, intéressaient des vivants, comme Horace Walpole, qu'il fallait ménager. Il y avait même chez Mason une part de considération pour la mémoire de son ami; il savait fort bien que lui, si réservé, si discret, si méticuleux, qui remettait cent fois sur le métier chacune des phrases livrées à la publicité, « aurait été frappé de paralysie » (MM III 146) s'il avait su que ses lettres intimes seraient jamais imprimées.

Quelques-uns de ces arguments sont ingénieusement développés par un héroïque défenseur de Mason[19]. Les contemporains auraient même trouvé que Mason montrait trop de Gray. Ce n'est pas tout à fait ce que révèle une lecture plus attentive des articles de revue invoqués par Mr. Draper. La *Monthly Review* ne reprochait pas absolument à Mason d'avoir placé « à côté du grand génie l'homme aux violentes bizarreries »[20]; elle applaudissait même aux « maintes anecdotes intéressantes pour les gens de goût » qui révélaient un Gray ignoré du public[21]. Ce que l'on condamnait surtout, c'était les jugements littéraires de Gray, souvent irrévérencieux pour leur objet, où il « touchait aux réputations établies », celles d'un Waterland, d'un Akenside, d'un Shenstone[22]. Préoccupé de poser Gray en arbitre du monde des lettres, Mason voyait ses conceptions mêmes se retourner contre lui.

Il y a encore un autre point. Les intentions de Mason n'étaient pas toujours nobles. Il y avait en lui un fond de prétentieuse fatuité, et, s'il s'appliquait à nous montrer en Gray l'homme de lettres, il ne dédaignait pas de souligner la présence dans son entourage d'un autre homme de lettres, presque son égal, William Mason lui-même. Rien ne compte entre la mort de West et l'année où il eut « le bonheur d'être présenté à Mr. Gray »; et les excuses qu'il donne de sa joie ont un ton

19. J. W. Draper, *William Mason*, New-York U. P., 1924, 264 & sq.
20. *Ibid.*, 273.
21. *Monthly Review*, août 1775, 191.
22. *Ibid.*, 97-104.

de fausse modestie qui les condamne (MM III 70-1). Il ne nous offre qu'un seul échantillon de la correspondance avec Brown; celui où il apparaît qu'Algarotti, le célèbre dilettante italien, considère Mason comme « un génie peu ordinaire » (MM IV 91). Ailleurs, il emploie tout une mise en scène pour introduire un jugement de Gray, « trop précieux pour être supprimé », sur son *Caractacus* (*ibid.* 19); pauvre artifice pour faire la leçon à un public qui a tièdement accueilli sa pièce, pour la réhabiliter sous l'autorité du maître. Mais s'il publie l'éloge, il supprime la critique, les longues notes où sont relevés ses solécismes, ses impropriétés, son affectation, ses vers boiteux; où nous trouvons pourtant de bien précieuses indications sur le goût de Gray, sa méthode de composition, son sentiment de l'harmonie et de la forme (TL I 357-64). La confection de certaines lettres est suggestive. Un certain paragraphe, gauchement raccordé à une certaine lettre, a fort intrigué les éditeurs[23]. Il apparaît aujourd'hui que ce paragraphe est tiré d'une autre lettre, elle-même escamotée[24]. Pourquoi ce subterfuge? Parce qu'au début de cette lettre Gray plaisantait Mason un peu rudement sur son prochain mariage; le mettait dans une posture dépourvue de dignité. Parce qu'à la fin il corrigeait son sonnet au Comte de Holdernesse. Il ne fallait pas qu'on sût que Gray corrigeait ses sonnets; mais il importait de garder à tout prix le paragraphe en question, où l'on apprenait que « M. Helvétius, dans le troisième chapitre de son troisième *Essai de l'Esprit* », avait eu l'audace — quel honneur ! — de « plagier » son *Elfrida*. Bien plus, afin que cet événement littéraire prît une importance que personne ne songeait à lui donner, Mason, si sobre en général, consacre neuf pages de notes à l'expliquer (MM IV 83-91).

L'œuvre de Mason n'était pas absolument sans mérite ni sans intérêt à son époque. Mason a compris et montré la valeur autobiographique de la correspondance de Gray; il donnait

23. MM IV 83-7. Cf. TL III 7 et n. 1.

24. Lettre du Dr. Toynbee au *T.L.S.*, 17 sept. 1925. Le paragraphe se placerait entre le premier et le second paragraphes de TL III 68-9.

au monde un aperçu sans équivalent alors de sa vie recluse. Il eut le tort de trop arranger; de ne tirer, par maladresse, qu'un mauvais parti de ses vastes ressources. Son témoignage pouvait être précieux, car il avait vu l'homme de près. Trop de préjugés, trop de considérations extérieures le détournaient de son sujet. Toute concession faite aux idées de son temps, avec plus de tact et de modestie, avec l'effacement d'un Boswell, Mason eût tracé un portrait plus vivant et fidèle. Si l'on juge son œuvre d'après son propre idéal, la physionomie littéraire de Gray y était trop simplifiée, trop affadie pour être vraie.

A voir les choses absolument, son travail fut néfaste. On éprouve un indicible regret, un sentiment de révolte, lorsqu'on songe aux précieux documents qu'il détenait, et qu'il prit sur lui de mutiler ou de considérer comme sans valeur. Ces trésors, légués de mains en mains, soldés dans les ventes publiques, se dispersèrent après lui aux quatre coins du monde. La tâche de ses successeurs sera en grande partie de reconstruire ce qu'il a détruit; il a fallu plus d'un siècle de travaux, de recherches et de démarches patientes pour rassembler les documents perdus, rétablir les textes, les dates, les faits. Cette tâche se poursuit encore; mais la restauration ne sera jamais complète. Car Mason, d'accord du reste avec Walpole, avait commis la maladresse insigne de donner aux manuscrits de Gray d'irréparables coups de ciseaux (CT I 1, n. 2).

Le premier effort conscient pour tirer de l'imprécision et de l'inexactitude le portrait de Gray légué par Mason est l'œuvre de Thomas James Mathias, Fellow de Trinity College, à Cambridge, et bibliothécaire de Buckingham Palace [25], qui publia à grands frais, en 1814, une édition de luxe des écrits de Gray, en deux volumes in-4° (BN 18).

Mathias était un homme fort cultivé; il passait pour le meilleur italianiste anglais depuis Milton. Il avait des idées, un certain sens littéraire, un jugement prompt à l'enthousiasme, sinon toujours très sûr. De son époque il tenait le lyrisme emphatique de l'expression, le goût abusif de la citation latine et

25. *D.N.B.*, XXXVII, 47.

de la digression fleurie. Les circonstances l'aidèrent sans doute à s'intéresser à Gray; le milieu universitaire où il avait vécu; surtout d'intimes relations avec les survivants des jeunes amis de Gray, Stonhewer et Nicholls. Ce dernier lui parla de Gray avec vénération; écrivit pour lui, en 1808, ses *Souvenirs* du poète. Ces notes, fondées sur sa seule mémoire, rédigées sous une forme familière et décousue, constituaient cependant le croquis direct le plus complet que l'on possédât encore. Mathias les remania, les amplifia et en fit ses *Observations on the Writings and on the Character of Mr. Gray,* qui furent incorporées à son second volume [26].

Par Stonhewer d'autre part, qui les tenait de Mason, Mathias avait eu connaissance des plus importants manuscrits de Gray : ses notes sur Pindare et Aristophane, son Linné, ses *Commonplace Books* (WM II 132, 551, 585). Il y décela de remarquables exemples de son activité intellectuelle, méritant d'être connus, au moins sous forme d'extraits. Il demanda à Stonhewer d'en composer un volume. Le projet n'aboutit pas; mais lorsqu'en 1809 Stonhewer mourut, léguant au Collège de Pembroke les *Commonplace Books,* Mathias le reprit pour son compte : ce fut le point de départ de son travail (WM II 585-6).

De sorte que si son premier tome était en gros la reproduction de l'édition Mason[27], dont il ne paraît pas suspecter la véracité, dans son second volume tout était nouveau.

Ici, il s'opposait nettement à son prédécesseur. Il s'étonnait de ce que « Mr. Mason se fût confiné dans des limites si étroites, alors qu'il avait toutes les pièces devant lui, et que

---

26. Ces *Observations* avaient primitivement pour titre ***Postscript to this Edition of the Works of Thomas Gray by the Editor*** (WM II 583-629). Au début, Mathias donne tous les détails relatifs à la composition de son édition. Les *Souvenirs* de Nicholls furent publiés sous leur forme originale dans MW V 31-53, mais non sans erreurs (Cf. lettre du Dr. Toynbee au *T.L.S.*, 1 sept. 1927, 592). Pour les relations de Mathias avec Nicholls, voir aussi la lettre écrite par Mathias à la mort de ce dernier, MW V 3-21.

27. Il y ajoutait quelques pièces, notamment 17 lettres de Gray à Walpole, d'après l'édition des œuvres de Walpole publiée par Miss Berry, Londres, 1798, vol. V (BN 1599a).

mainte composition semblait, en quelque sorte, appeler la publication » (WM II 587). A son esprit compréhensif, la notion du tout s'était présentée; il voulait que « les compositions de Gray apparaissent *ensemble* sous une forme digne de leur illustre auteur et de son pays » (586); « fournir au monde savant et philosophique le portrait littéraire et moral de Mr. Gray à sa dimension exacte » (583). Il se défendait certes de vouloir « nuire à l'écrivain par un zèle inconsidéré et mal appliqué » (583); comprenait que beaucoup d'articles des *Commonplace Books* n'étaient que des compilations, des résumés de lectures. La nécessité d'un choix s'imposa à lui.

Le volume comprenait quatre sections, suivies d'un appendice. Dans la première, allant droit à l'essentiel, il rassemblait sous le titre de *Metrum* les essais composés par Gray en vue de son *Histoire de la Poésie anglaise*. La tâche était facile; il suivait le second *Commonplace Book*, en rejetant seulement à la fin, assez logiquement du reste, le chapitre sur Lydgate. Mathias commit deux erreurs principales : il ne comprit pas que l'essai sur le gothique se rattachait au même plan d'ensemble; mutila l'essai sur la poésie celtique, rebuté sans doute par l'abondance des notes techniques, des citations latines et galloises; peut-être aussi parce que de tels sujets conservaient pour l'érudit de son école un caractère étrange et barbare[28].

La seconde section portait le titre de *Poetical, Miscellaneous, Classical*. Des traductions en vers inédites justifiaient le premier terme; mais Mathias voulait surtout réunir quelques-unes des « observations et remarques de Gray sur divers sujets littéraires, illustrant la variété, la précision et l'étendue de ses

28. *Commonpl. Bk. II* : Lydgate 741-52; 755-6 — Metrum 757-62; 765-70 — Pseudo-Rhythmus 771-4; 791 — Gothi 775-81 — Additional Observations on the Use of Rhime 791-2; 801-2 — Cambri 799-800; 803-6; 809-16.

Mathias : Observations on English Metre II, 3-30 — Observations on the Pseudo-Rhythmus 31-43 — Some Observations on the Use of Rhyme 44-9 — Additional Observations and Conjectures on Rhyme 50-4 (C'est le « Cambri » de Gray. Cf. *infra*, Appendice III) — Remarks on the Poems of Lydgate 55-80. — Le « Gothi » de Gray figure dans la seconde section de Mathias, 104-10.

recherches d'érudition et d'antiquités, de ses connaissances classiques » (II 84); « de curieux articles, savants et intéressants à divers degrés... donnant l'impression d'un grand esprit bien informé » (II 98). Sans souci d'ordre chronologique, il publiait l'essai de Gray sur l'Architecture Gothique, ses notes sur les Goths, sur l'épigraphie, sur le théâtre antique, sur l'histoire, sur l'*Apologie de Socrate*, sur Lacédémone; des extraits de ses répertoires de mots latins[29]. La section se terminait par les notes sur Aristophane, dont Stonhewer lui avait offert le manuscrit (132-180).

Beaucoup plus massives étaient les deux dernières parties. L'une comprenait les études sur l'Inde et la Perse, « exemples du curieux bonheur avec lequel Gray assimilait, comparait et combinait les renseignements des anciens et le savoir étendu des temps modernes » (185); l'autre était consacrée aux commentaires de Platon, reproduits intégralement avec quelques retouches dans le style. Ici Mathias, sans se départir de son optimisme, marquait sa déception. Certes, Gray aurait pu « développer les idées élevées et fécondes de son sublime original » (294); il préféra « contenir ses facultés, tempérer leur ardeur », se borner à de « précieuses remarques tirées des trésors de sa science illimitée... sans s'encombrer de recherches pédantesques » (*ibid.*).

Dans l'appendice Mathias exaltait l'œuvre du naturaliste. De copieux extraits de l'annotation du Linné, dont le Révérend Bright, exécuteur de Stonhewer[30], lui avait confié l'exemplaire (551), illustraient la noble concision de ses descriptions d'animaux en latin, très dignes de Tacite, « si cet auteur avait fait de l'histoire naturelle dans sa *Germanie* » (553). On y lisait pour la première fois la classification des insectes mise en vers; on y découvrait la « précision, la minutie et l'à-propos » des notices, « si varié, si judicieux, si vivant et si curieusement heureux était Mr. Gray dans tout sujet qu'il entreprenait de traiter » (554).

29. Pour la place de ces fragments, cf. *infra*, Tableaux annexes, IV.
30. Stonhewer était mort en 1809.

Chaque section comportait une préface parfois hyperbolique dans la louange, mais propre à en faire ressortir la valeur. La méthode de transcription, sans viser à l'exactitude absolue, était honnête. L'éditeur complétait certaines phrases seulement ébauchées dans le manuscrit, faisait des coupures dans les notes et les citations, mais, à une exception près[31], sans dénaturer l'original.

Une certaine responsabilité, imprévue de lui, pèse sur Mathias. Nul depuis, en effet, n'a sérieusement repris les essais de Gray; son livre a été la source de tous les éditeurs et de tous les critiques qui lui ont succédé dans ce domaine. Son élimination inconsidérée de fragments importants relatifs aux études septentrionales devait induire en erreur, ou plonger dans l'incertitude, les érudits modernes. Il est regrettable aussi que l'historien du Moyen-Age, si remarquablement placé entre les vieux antiquaires et les médiévistes de l'époque romantique, soit laissé dans l'ombre. Par ailleurs, au contraire, Mathias pousse trop loin le souci de donner au lecteur l'impression de la masse des matériaux accumulés par Gray. Certains articles géographiques sont fort longs; la publication intégrale des notes sur Platon était superflue. Cette abondance excessive jetait sur le contenu des *Commonplace Books* une sorte de discrédit. Il y eut là de sa part une erreur de dosage.

Il y avait en même temps une erreur de jugement. L'arrangement de ses sections était superficiel, plutôt que fondé sur un ordre intérieur. Il donnait l'impression de diversité, non celle d'unité. Plus de pénétration ne l'eût pas laissé disperser ni amoindrir les enquêtes de Gray sur la poésie anglaise. S'il avait suivi, au lieu d'un ordre artificiel qui mêlait chronologiquement les travaux, un ordre rationnel, peut-être eût-il aperçu la continuité, l'enchaînement et l'importance historique des études de Gray. Cette compréhension plus profonde lui fit défaut; et, s'il comblait une lacune, il laissait subsister une vaste inexactitude.

L'œuvre de Mathias suscita bien des critiques. Le préjugé

31. Celle de l'article « Cambri ».

littéraire l'emportait. Certes, il fut des gens pour admettre l'importance des essais sur la vieille poésie anglaise, pour reconnaître que si « la personnalité du poète, aimable et sans reproche », apparaissait dans le « portrait de Mason tracé par la main de l'amitié », on devait à Mathias la révélation de son « talent de prodigieux érudit »[32]. Mais on notait d'autre part la médiocrité des pièces, on regrettait « de découvrir dans cette masse de résumés, d'extraits et de notes fragmentaires, le gouffre fatal où la flamme et le génie de Gray avaient sombré ». Le poète passait « au rang de pédagogue »; « le pesant second volume de Mathias n'avait été ajouté au premier que pour rabaisser plus près de terre celui qu'on avait vu jusqu'ici sur son nuage d'or ». Les suffrages allaient à « l'édition vraiment distinguée et classique de Mr. Mason »[33].

Ainsi se marquaient deux tendances adverses dans l'interprétation de Gray.

Au moment où Mathias publiait son édition, paraissait un recueil des *Poèmes* de Gray (BN 101), dû à un jeune critique de trente-trois ans, John Mitford[34]. Ancien étudiant d'Oriel College, à Oxford, prêtre pluraliste et amateur de littérature, Mitford se consacrait, dans sa résidence de Benhall, à l'étude de la poésie. Il devint le principal collaborateur de la série des *Aldine Poets,* et devait diriger le *Gentleman's Magazine* de 1834 à 1850.

Son édition des poèmes de Gray de 1814 marquait le début d'une étude qui devait se prolonger pendant quarante ans de sa vie; œuvre de critique patient et de chercheur, toute de dévouement et d'admiration sans partialité.

On peut compter quatre étapes principales dans ses travaux. L'édition de 1814 comprenait les poèmes, copieusement annotés; une biographie de Gray suivie de six appendices documentaires, et un essai sur sa poésie (BN 101). En 1816, Mitford publia les œuvres de Gray en deux volumes (BN 19). La

32. *Monthly Review*, déc. 1815, 396-7.
33. *Quarterly Review*, juil. 1814, 304 & sq.
34. *D.N.B.*, XXXVIII. 78.

biographie était retouchée, les appendices remaniés, l'annotation des poèmes augmentée. Le second volume était consacré à la correspondance, divisée en cinq sections, dont les trois premières reproduisaient Mason. Les sections IV et V renfermaient un grand nombre de lettres inédites. Vingt ans plus tard, il faisait paraître une nouvelle édition des œuvres en quatre volumes de petit format (BN 30). Dans le premier figurait la biographie, corrigée et augmentée, les appendices à nouveau remaniés et les poèmes. L'essai sur la poésie de Gray ouvrait le second volume, qui contenait, avec les volumes III et IV, la correspondance, enrichie de seize lettres et d'une correspondance des amis de Gray après sa mort. Des notes sur l'architecture et la peinture italienne terminaient le volume IV. Cette édition fut complétée en 1843 par un cinquième volume renfermant d'importantes lettres nouvelles, les notes sur les *Lives of the Painters* de Walpole, les essais sur la poésie anglaise et l'architecture reproduits d'après Mathias (BN 31). Enfin, en 1853, Mitford publiait une correspondance de Gray et de Mason (BN 1236).

Ces travaux, auxquels il faudrait encore ajouter la collaboration à l'édition Moultrie de 1847[35] et divers articles parus dans le *Gentleman's Magazine*[36], ne peuvent être suivis dans l'extrême complexité de leurs remaniements, dont seule une étude détaillée rendrait justice au zèle de Mitford. Il suffira d'indiquer l'essentiel des progrès accomplis.

Mitford annotateur des poèmes ne nous intéresse qu'indirectement. Ce rôle, pourtant, semble lui tenir à cœur. Son triomphe est la découverte de « passages parallèles ». Il abandonna vite les remarques générales de sa première édition pour se cantonner dans cette spécialité. Peut-être en abusa-t-il. Ne voyant dans les compositions lyriques de Gray que d'ingénieuses mosaïques, il en fit une démonstration outrancière, qui

35. C'est l'édition d'Eton, BN 117.

36. Les plus importants sont : sept. 1845, 219-35 (compte rendu de l'édition Moultrie (BN 116 a), à laquelle Mitford n'avait pas encore collaboré; extrait du carnet de poche de 1755, cf. *infra*, App. I); jan. 1846, 29-33 (vente aux enchères des livres de Gray).

diminuait injustement les mérites du poète. Son travail est utile aux commentateurs; il le serait davantage si Mitford ne s'était pas limité aux analogies verbales; mais les motifs d'inspiration plus généraux, les influences plus larges ne semblent pas le frapper.

Autrement remarquable est sa reconstitution de la correspondance. Lorsqu'il préparait son édition de 1816, il s'était mis en rapport avec Richard Wharton, fils du grand ami de Gray; celui-ci lui confia les originaux des lettres de Gray à son père, de sorte que Mitford eut la révélation des supercheries de Mason, de ce qu'il appelle ironiquement son *rifacimento*, « système de changements délibérément, constamment, tacitement adopté..., pour lequel il n'y a ni raison ni excuse possibles ». Il remplaçait donc les vingt-huit lettres falsifiées de Gray à Wharton par quatre-vingt-neuf lettres sous leur forme originale; accomplissait la même tâche pour celles de Gray à Taylor Howe; reproduisait d'autre part vingt-deux lettres supplémentaires de la correspondance avec Walpole, une lettre à Richard Hurd, et les trois lettres capitales à de Bonstetten, personnage que Mason avait complètement ignoré [37].

L'édition de 1835-6 présentait peu de nouveauté. Mitford avait cependant découvert quatre lettres de Gray à Chute, communiquées par une descendante, la lettre à Dodsley et la lettre à Mary Antrobus. Il y joignait six lettres à Wharton, éliminées en 1816. Mais au cours de ses minutieuses enquêtes auprès des personnes pouvant le renseigner sur Gray, Mitford avait fait la connaissance d'un Mr. Dawson Turner, de Yarmouth, qui détenait la correspondance de Gray et de Nicholls, et voulut bien la lui communiquer. Si Mitford n'en put d'abord publier qu'un fragment (MW IV 136), il souhaitait voir Mr. Turner lui permettre un jour d'éditer le tout [38].

Ce souhait se réalisa bientôt. Dans le volume V de l'édition,

37. Tous ces détails sont exposés dans l'*Avertissement* de l'édition de 1816, vol. I (BN 19).

38. Pour la composition de cette édition, cf. vol. I, xii-xiii.

qui parut sept ans plus tard, Mitford offrait au public les quarante-six lettres échangées entre Gray et Nicholls, suivies de lettres écrites par Nicholls, Brown et Mason à la mort de Gray (BN 31).

Mitford ne s'en tint pas là. Il rechercha les originaux des lettres à Mason, qui formaient une partie importante, et la plus suspecte, de la correspondance. Avec le reste des papiers et livres de Gray conservés par Mason, ils étaient passés à Stonhewer, puis à son légataire, Mr. Bright, de Sheffington Hall (Leicestershire). A la mort de celui-ci, ses fils liquidèrent sa bibliothèque. Le principal acquéreur fut un certain Mr. Penn, de Stoke Park (Buckinghamshire). Mitford, qui avait assisté à la vente, fit des démarches auprès de Penn pour se faire prêter les documents. Il prépara alors son recueil de 1853, qui contenait cent trente-neuf lettres, dont soixante-quinze de Gray à Mason. Dans le même lot, Mitford découvrait la correspondance de Gray à Brown, soit encore trente-huit lettres nouvelles[39].

Ainsi, et grâce à sa persévérance, Mitford retrouvait en trois étapes la correspondance de Gray avec quatre de ses amis les plus marquants : Wharton (1816), Nicholls (1843), Mason et Brown (1853). Cette correspondance, il la reconstituait d'après les originaux, et prétendait la donner « pour la première fois au public pure et incorrompue, exactement dans la langue de Gray, et imprimée d'après ses manuscrits[40]. »

Mitford ne tenait pas absolument ses promesses. Il eut quelques défaillances, commit des erreurs de lecture[41]. Sa transcription n'était pas toujours fidèle; il supprima des passages entiers lorsque certains mots étaient devenus illisibles; ajouta parfois une formule de sa main pour enchaîner le sens[42]. Il n'a pas totalement abandonné non plus certains des scrupules de

---

39. *The Correspondence of Thomas Gray and William Mason* (BN 1236). Cf. Préface, i-vi et xxix.

40. *Avertissement* de l'édition de 1816.

41. Cf. lettre du Dr. Toynbee au *T.L.S.*, 17 sept. 1925, 600.

42. Cf. Section IV, Lettre 54. Voir aussi TL II 30, n. 1.

Mason; atténue quelques libertés de langage[43]; omet par discrétion des phrases importantes, et même des lettres entières « où le sujet roule sur de simples questions d'affaires, ou des circonstances privées et domestiques »[44]. Si en 1835 il put écrire « qu'il n'existait plus, à sa connaissance, une seule lettre qu'il n'imprimât », il éliminait encore des passages pleins d'enseignements sur la psychologie de Gray[45]. Surtout Mitford se montrait hésitant en matière de chronologie. Gray datait rarement ses lettres d'une façon complète. En pareil cas Mitford suivait aveuglément Mason, ou les endos au crayon, souvent erronés ou douteux, des lettres à Wharton; ou bien laissait la lettre sans date, en lui assignant une place trop souvent inexacte[46].

Malgré ces faiblesses, une foncière honnêteté d'éditeur guide Mitford. Ses transformations, rares et légères, il les signale en général par une note[47]. Ce qui était chez Mason règle et principe, devient avec lui exception ou inadvertance.

L'annotation systématique de la correspondance constituait une autre nouveauté, inaugurant un modeste, mais important travail biographique. A ce point de vue, les dernières éditions marquent un progrès décisif sur les premières. Si les notes de 1816 demeurent vagues, Mitford se familiarisera avec les problèmes de la vie de Gray, construira peu à peu l'arrière-plan de son existence. Il puisera à toutes les sources d'information; consultera ses amis, des personnalités universitaires; multipliera ses enquêtes[48]. Son édition de la corres-

43. Ex. : Section IV, Lettre 80. Les participes passés appliqués au Parlement sont remplacés par des astérisques (cf. TL II 121).

44. Ex. : Section IV, Lettre 114; Mitford supprime la phrase : « Upon inspection they found... » (TL III 35). Voir l'*Avertissement* de l'édition de 1816, *ad fin.*

45. Cf. *Avertissement* de l'édition de 1835, Vol. I, xiii. Voir TL II 66, n. 1. Mitford ne commence qu'à : « I am glad you are master... » (p. 67).

46. Cf. TL II 145, n. 1. — Dans la Section IV, la Lettre 60 doit se placer après la Lettre 80, la Lettre 61 après la Lettre 92, la Lettre 93 après la Lettre 102.

47. Ex. : Section IV, Lettres 35, 54. Les mots ajoutés sont généralement en italique.

48. Préface de MC, vii.

pondance Gray-Mason est remarquablement riche en renseignements précis et instructifs; il n'épargna ni temps ni peine pour « expliquer les allusions obscures et identifier les personnages mentionnés », pour commenter les événements, localiser les références. Jamais satisfait, trouvant toujours du nouveau, il publiait en 1855 une brochure de *Notes Additionnelles* avec « de nouvelles illustrations du texte, qui pourront intéresser le lecteur... et servir de matériaux pour une édition future ». A ce supplément s'ajoutait un appendice, fruit de ses lectures, de ses recherches dans les périodiques[49].

Dans ses biographies proprement dites, Mitford fut moins heureux. Avant de songer à publier la correspondance, il avait composé une *Vie de Gray* pour l'édition des poèmes de 1814. Les *Memoirs* de Mason constituaient sa source principale. Sans doute il utilise habilement, et avec un juste sens critique, quelques publications contemporaines; tire parti de témoignages autorisés[50]. Il s'ingénie à interpréter les lettres; replace les œuvres poétiques; fait un effort pour reconstituer le milieu universitaire, pour se représenter l'homme, ses idées, son caractère; entrevoit sa complexité, le mystère de son existence silencieuse[51]. Néanmoins, son exposé demeure rapide, quelque peu incohérent. Les grandes insuffisances de Mason subsistent. Mitford cherche dans la nuit; la matière lui manque.

Il ne saura pas se détacher de cette première rédaction. Concentrant son effort sur l'édition de la correspondance, il continuera à publier sa *Vie* avec des remaniements partiels, des notes, des appendices. S'il apporte chaque fois quelque nouveauté, il ne se préoccupe pas de l'assimiler à l'ensemble. Pourtant, au contact des documents qu'il manie, sa connaissance de Gray s'élargit, se précise et s'affirme[52]. D'abord

49. BN 1239. Voir l'*Avertissement*.

50. Les *Walpoliana* de John Pinkerton (BN 1603), les *Souvenirs* de William Cole (BN 1552), des renseignements fournis par Egerton Brydges, &c.

51. Préface, lviii-lxiii.

52. Ex. : Ed. 1816, xi, xxxiii, xlvi & sq., lxxiv-v. Ed. 1836, xvi & sq., xxxix, xlix, lxv-vii.

hostile à l'édition Mathias, il finit par en adopter le meilleur (MW V 225-332). Il fournit d'excellents aperçus sur le caractère de Gray; mais il faut les chercher dans ses articles du *Gentleman's Magazine*, où il donne de longs extraits, fort osés pour l'époque, des notes de Gray sur sa maladie, en en soulignant le rapport avec sa mélancolie, sa stérilité littéraire, et le problème de sa solitude; où il découvre des détails ignorés sur son érudition, sur sa méthode de travail, sur l'intérêt, la curiosité de ses recherches [53].

Mitford eut une excellente occasion de rassembler et de fondre ces éléments lorsqu'on lui demanda une nouvelle *Vie* pour l'édition d'Eton [54]. Il ne le fit qu'à demi. Sous une forme plus légère, épurée, enjolivée, adaptée à un public plus large, il suivait son premier canevas; n'utilisait que timidement la substance de ses appendices et de ses articles, la riche matière des lettres retrouvées [55].

En un sens, Mitford, et c'est la rançon de ses recherches prolongées, ne put donner à son œuvre une forme définitive, ni même exploiter complètement les matériaux qu'il ne cessait de recueillir. Jusque dans sa grande vieillesse, il poursuit une perpétuelle ébauche. A soixante-treize ans, alors qu'il publiait sa correspondance de Mason, et assistait encore à la vente des manuscrits de Gray chez Sotheby et Wilkinson, il découvrait de nouvelles lettres de West, rêvait de regrouper tous les amis de son cher poète : « De cette façon, disait-il, nous reconstituerons à nouveau le petit cercle » [56]. Seule la mort vint interrompre une tâche qui ne s'achevait jamais.

Mitford n'en laissait pas moins, en dehors des mille renseignements dispersés dans ses écrits, une correspondance de Gray à laquelle, numériquement et à une notable exception près [57], on ajouta fort peu par la suite; deux volumineux dos-

53. Cf. *supra*, n. 36.

54. Cf. *supra*, n. 35.

55. Cependant les considérations générales qui suivent la biographie proprement dite (xli-lxvi) étaient heureusement remaniées et augmentées.

56. Préface de MC, xxviii.

57. Voir *infra* pour les découvertes du Dr. Toynbee.

siers de transcriptions de lettres et de pièces diverses[58]. Il manquait à son labeur énorme un effort de synthèse et de construction.

Cet effort fut tenté, vingt ans après lui, par un critique de talent doublé d'un poète délicat, avec qui nous entrons dans la période moderne.

C'est vers 1880 que Sir Edmund Gosse se consacra à l'étude de Gray. Lui seul aurait pu dire s'il se proposa d'abord d'éditer ses œuvres ou d'écrire sa vie : les deux tâches semblent avoir été menées parallèlement. En 1882, il publiait une monographie sur Gray dans la collection des *English Men of Letters* (BN 1799); en 1884, les *Œuvres* de Gray en quatre volumes, dans l'*Eversley Series* (BN 41).

L'édition des *Œuvres* voulait être la première « où l'on ait essayé de comprendre en une seule publication tous les écrits de Gray »[59]. Mathias, longtemps auparavant, avait eu la même ambition. Mais il ne disposait pas de la correspondance patiemment rassemblée par Mitford. Ce fut le mérite de Sir Edmund Gosse de tirer un judicieux parti des travaux de ces deux prédécesseurs.

Sir Edmund s'excusait de ne pouvoir renouveler sensiblement la physionomie de l'œuvre poétique[60]. Depuis quarante ans on chuchotait que des pièces inédites dormaient dans l'oubli; c'était un mythe, semblait-il. La correspondance, qui occupait les volumes II et III, se présentait maintenant en une série continue. En revanche les lettres de Walpole, de West, de Mason et de Nicholls à Gray disparaissaient; suppression légitime, sans doute, qui diminuait pourtant la valeur biographique du recueil. Quant au texte, Mitford était transcrit purement et simplement, sauf pour les lettres à Wharton, dont le Musée Britannique possédait les originaux[61].

Sir Edmund Gosse comprit la nécessité de redater les lettres;

58. Voir BN, p. 250, pour les mss. de Mitford conservés au British Museum.
59. Vol. I, Préface, ix.
60. Ibid., vii & sq.
61. Voir TL I 385-97.

il annonce à cet effet l'application d'une méthode nouvelle par preuves internes (GL vi). Excellente intention, médiocrement réalisée. Dans les cas les plus évidents et les plus gros de conséquences les erreurs subsistent, sont parfois même aggravées. Par défaut de sens critique dans ses humbles applications, il lui arrive d'établir et d'accepter une invraisemblable succession de lettres, envoyées à la même époque tantôt de Londres, tantôt de Cambridge [62]; de nous représenter Gray se demandant anxieusement quels poèmes il fera insérer dans le recueil de Dodsley plus de trois ans après la publication de l'ouvrage [63]. La biographie se ressentira de ces bouleversements. On conçoit l'embarras de l'auteur devant de telles transpositions, de si déconcertants alibis. Les plus étranges hypothèses nous sont offertes, tandis qu'ailleurs des développements entiers auront pour fondement fragile une lettre mal datée [64].

L'annotation, sans doute par dédain pour tout appareil pédantesque, représentait une contribution dérisoire : quelques emprunts à Mason, de plus nombreux à Mitford; une brève indication, par endroits, de faits assez connus; quelques traits rapides, où le critique laisse entrevoir sa culture étendue, sans grand profit pour le lecteur; bien souvent des erreurs gratuites, des commentaires de pure fantaisie, des détails où l'éditeur se montre en absolue contradiction avec lui-même [65].

---

62. Dans le Vol. III les Lettres 29, 30, 31, 32 correspondent respectivement aux Lettres CCXXXVII, CCXXII, CCXVIII, CCXXXVIII de Tovey.

63. Vol. II, Lettre 34. Pareillement les Lettres 48 et suivantes se retrouvent avec le même désordre que dans la Section IV de l'édition Mason.

64. En plaçant en 1745 une lettre de Gray à Chute (GW II 125-9) écrite en 1742 (TL I 112-6) Gosse est amené à déclarer dans sa biographie que Gray voulait entrer à Trinity Hall en 1745 (GL 77); il ne comprend pas que la décision prise par Gray de revenir à Cambridge en 1742 était antérieure à la mort de Jonathan Rogers, ce qui rend inexacte toute la fin de son chapitre III (GL 66-7).

65. Exemples : GW II 8, n. 2. — GW II 351, n. 1 (Il lui suffisait de lire la lettre de Mason dans Mitford, p. 119, pour savoir de quel livre il s'agissait; cf. TL II 5). — Comparer GW III 267, n. 1 et TL III 138, n. 2. — Sur les rapports de Gray et de Walpole, comparer GW III 249, n. 1 et GL 78. La vérité sur ce point particulier est rétablie dans CT II 260 & sq.

En dehors des poèmes et des lettres, Sir Edmund Gosse publiait encore un *Journal* inédit de Gray en France (GW I 237-46). Mais quand il en arriva aux essais, il devint perplexe et prit un singulier parti.

Sans s'attarder à un examen attentif des manuscrits eux-mêmes, tout au moins des *Commonplace Books*, il considéra dans son Mathias « le triste contenu du soi-disant second volume des *Œuvres*, fait de fragments et de notes qui sont à la littérature ce que la pâte est au pain » (GL 74). Il en détacha d'abord ce que Mitford avait accepté : l'essai sur l'architecture[66] et les six essais sur la poésie, dont il abrégea encore les citations (GW I 325 & sq.). Ensuite, chose surprenante de sa part, il consacra tout son volume IV aux notes sur Aristophane et Platon, étala sur plus de trois cents pages une médiocrité qui n'avait jamais été plus flagrante. Il fallait choisir. Ou bien, comme Mitford, n'adopter que les morceaux d'une réelle valeur intrinsèque; et en cela Sir Edmund Gosse eût été plus logique avec lui-même. Ou bien suivre Mathias, ou faire mieux que lui, en donnant un choix de fragments plus sévère, plus varié, plus représentatif. En voulant éditer un Gray complet, mais en conservant au fond de lui le souci de sauvegarder le poète, Sir Edmund Gosse adopte une solution fausse, à la fois hâtive et injuste.

Plus nouvelle, plus conforme à son talent est son étude sur la vie de Gray. Ce livre a beaucoup vieilli. Son information inadéquate se prête à une critique de détail qui ne lui a été épargnée ni dans l'Ancien Monde, ni dans le Nouveau. Les initiés d'aujourd'hui n'en parlent que d'un air entendu[67].

Un sentiment de gêne règne sur l'ensemble. Sir Edmund Gosse a conscience de la pauvreté de la matière et de la do-

---

66. Gosse reproche à Mathias d'avoir donné à cet essai « le titre inepte d'*Architectura Gothica* » (GW I 294). Ce titre était de Gray lui-même... (*Commonpl. Bk III*, 943.)

67. Léon Morel (*James Thomson*, Paris, 1895, p. 6, n. 1) fut un de ses premiers détracteurs. Tovey le traite avec une aimable ironie (TL I viii; TP 134). Les Américains sont plus sévères; cf. W. L. Phelps, *Selections from Thomas Gray* (BN 46), vii.

cumentation; les sources sont rares; la correspondance, incomplète et mal datée, laisse entrevoir de béantes lacunes. Pour la première fois, dit-il, dans ces petits manuels, la méthode « sera plutôt de développer que de condenser » (GL v).

A qui veut l'examiner de près, cette biographie peut apparaître désormais comme un tissu d'erreurs. Pour avoir baptisé Thomas un des oncles de Gray, et transformé Mrs. Oliffe en tante paternelle[68]; pour avoir parlé un peu inconsidérément de sa science en scandinave et en celtique, Sir Edmund Gosse s'est fait rappeler à l'ordre et a provoqué des débordements d'érudition[69]. Les raisons de la querelle avec Walpole, la fable de l'échelle de corde, sont des points d'histoire sur lesquels on discutera longtemps encore[70]. Sir Edmund, il est vrai, est d'une impardonnable distraction. Voir en Stonhewer, qui vient de naître, un camarade de Gray à Eton (GL 5); placer en Suisse la Grande-Chartreuse et le Mont-Cenis (GL 33); expliquer comment la *Long Story*, écrite de son propre aveu en août 1750, retrace des événements qui se seraient déroulés en août 1751 (GL 103), sont quelques-unes de ses bévues[71]. Il lit les lettres trop vite, les interprète avec trop de précipitation. S'il est véniel de faire du pacifique Thomas Lyon un officier (GL 170), il est plus fâcheux pour l'histoire littéraire de supposer, par exemple, que Gray ait eu quelque rapport avec Sterne ou Rousseau[72]. Le peintre est trahi à l'occasion par sa culture raffinée. Voici Gray à Paris aux soupers de la Quinault, dans un brillant entourage d'élégants et de lettrés, figurant avec les Marivaux, les Caylus et les Voi-

68. GL, 2. Cf. TP, 291; TL, III, App. VII; H. P. Stokes, *Thomas Gray and his Cambridge relations, Cambridge Review*, 17 jan. 1947, pp. 164-7.

69. G. L. Kittredge, *Gray's knowledge of Old Norse*, dans W. L. Phelps, o. c., xli-l.

70. Cf. CT, I, xxiv-xxix; G. L. Kittredge, *Gray's ladder of ropes, The Nation*, 27 Sept. 1900, 251; OG, App. II, 188-92.

71. La dernière erreur est corrigée dans la Préface de l'édition scolaire des poèmes de Gray, O.U.P., 1884, p. 10.

72. GL 146; cf. TL II 137. — GL 141; nous sommes en 1759, et Rousseau ne vint en Angleterre qu'en 1766.

senon dans le salon mémorable où siègera bientôt la Société du Bout-du-Banc. Passons aux faits : un soir du mois d'avril, Gray est allé voir Quinault Cadette jouer dans le *Philosophe Marié* à la Comédie-Française [73].

Cette fausse reconstitution des milieux n'est pourtant, en un sens, que l'abus d'une qualité. Car, après tout ce qu'on en a pu dire, cette biographie possède d'autres mérites que celui d'être la seule à remplir un volume [74]. Ce livre est vivant, construit avec art. Sir Edmund Gosse a su, avec un doigté et une souplesse où il excelle, passer du récit des événements à la délicate appréciation des œuvres; et dans cette alternance habilement exploitée, il a su noyer la monotonie ou la confusion des faits, la pénurie de l'information. Il sait trouver la formule lumineuse, jeter le coup d'œil circulaire qui replace l'homme; brosser des tableaux artistement disposés, qui animent et éclairent le récit. Le grave Etonien, le jeune insulaire émerveillé des nuits de Versailles ou de Naples; le salon rustique des tantes de Stoke, parfumé de musc; les splendeurs de Strawberry Hill, où, dans une princière hospitalité, on occupe des heures paisibles à feuilleter des estampes; la morne tristesse des collèges gothiques, où l'homme se ronge d'ennui : tout cela Sir Edmund Gosse sait le voir et le faire voir. Il a su montrer au passage les aspects curieux de la culture et du goût de Gray; il a su faire entendre avec une régulière cadence le refrain de cette vie, refrain d'abattement et de mélancolie. Pour être inexact, ce portrait n'en est pas moins ressemblant.

L'étude est surtout en surface; et c'est ce qu'on lui a le moins reproché. Plus de patience à suivre Gray dans ses lettres, à reconstruire ses amitiés, lui eût assuré un relief plus conforme à la vérité. S'il avait voulu se libérer davantage du préjugé qui dure depuis Mason, peut-être Sir Edmund Gosse aurait-il pu tracer autrement que par fragments son portrait intellectuel. S'il n'avait pas redouté de soulever le voile, peut-

73. GL 24-5; cf. CT I 206.

74. Dans une collection populaire bien connue, le petit livre de W. H. Hudson, *Gray and his poetry*, Londres, 1918, ne manque pas d'intérêt, mais ne vise qu'à la vulgarisation.

être aurait-il surpris le secret de cet étrange pessimisme; peut-être n'aurait-il pas, dans sa psychologie simpliste, affirmé que Gray tenait de sa mère la « capacité de souffrir en silence » (GL 10). Il y a là une incompréhension fondamentale du personnage, plus grave à vrai dire que la somme des inexactitudes de détail qui, de toute façon, font de l'ouvrage un livre périmé.

Nul, depuis Sir Edmund Gosse, ne s'est érigé en biographe de Gray. Mais deux nouveaux éditeurs de sa correspondance, inaugurant une méthode rigoureusement scientifique, se sont consacrés à leur tâche avec tant de précision qu'ils ont renouvelé notre connaissance de sa vie.

Ancien étudiant de Trinity College, à Cambridge, professeur à Eton de 1874 à 1886, Duncan C. Tovey, lorsqu'il se retira dans sa cure de Worplesdon (Surrey), avait derrière lui tout un passé de contact direct et sympathique avec les lieux familiers à Gray. Une riche bibliothèque, la proximité de Londres et du Musée Britannique, l'aide de son fils aîné pour toute recherche matérielle, lui permirent de poursuivre à loisir sa vaste entreprise. A Eton, où le souvenir de Gray, de Walpole et de West est l'objet d'une pieuse vénération, il songeait déjà à célébrer leur mémorable amitié. Cette idée initiale donnera un ton particulier à ses travaux[75].

Son premier ouvrage, intitulé *Gray and his Friends, Letters and Relics in great part hitherto unpublished*, parut en 1890 (BN 45). Ce livre réalisait en substance le dernier projet de Mitford, dont il reprenait les documents encore inutilisés. La partie principale comprenait les lettres et poésies de West, replacées dans leur alternance chronologique, avec les lettres de Gray, de Walpole et d'Ashton. C'était la reconstitution partielle des relations de la « Quadruple Alliance ». D'autres documents nouveaux complétaient heureusement divers aspects de la vie de Gray : trois lettres inédites à Chute; deux lettres de Miss Speed; d'importantes notes de voyage en France, en

75. Le Professeur D. F. Tovey, de l'Université d'Edimbourg, a bien voulu me fournir ces renseignements sur son père.

Italie et en Ecosse, d'après la collection John Morris; d'intéressants fragments[76]. Dans une introduction, quatre portraits soigneusement informés présentaient les personnages; quelques difficultés biographiques étaient examinées.

En 1898, Tovey publie les poèmes anglais de Gray pour la *Pitt Press Series*. Son recueil, chargé d'une annotation méticuleuse et savante, dépasse le niveau ordinaire des éditions scolaires (BN 284). Dans le chapitre sur Gray de la *Cambridge History of English Literature*, publié en 1913, un an après sa mort, il retrace la carrière du poète scrupuleusement mise à jour (X 130-55). Mais l'œuvre essentielle de Tovey, le terme de ses efforts, est son édition des *Lettres* en trois volumes, publiés respectivement en 1900, 1904 et 1912 (BN 1226).

Tovey apporte peu de lettres nouvelles[77]. Considérant le travail de Mitford en quelque sorte comme définitif (TF x-xi), il poussera ailleurs ses recherches. Son texte n'est supérieur aux précédents que pour les lettres à Wharton, dont il lit les autographes : vocabulaire, orthographe, ponctuation, abréviations, tous les détails, et jusqu'à l'emploi fantaisiste des majuscules, sont pareillement respectés. Point par point, il réalise la transcription intégrale que Sir Edmund Gosse avait annoncée[78].

Mais le grand progrès accompli par Tovey est en premier lieu d'avoir reclassé les lettres. « La correspondance de Gray, avait-il déclaré, n'a jamais été publiée avec le moindre souci de l'ordre chronologique » (TP xi, n. 2). Eliminant toute indication douteuse, se défiant des endos approximatifs de Wharton, il fonde sa méthode sur la recherche et la vérification mutuelle des preuves internes et externes. Certains de ses redressements,

---

76. Pour tous ces détails, voir la notice préliminaire, vii-xii. Les Notes de voyage en Ecosse en 1764 (pp. 260-5), bien qu'écrites de la main de Gray, n'ont pu être rédigées par lui; cf. *infra*, Chronologie générale, 1764, l'emploi de son temps pendant la période correspondante.

77. 5 lettres à Ashton, 3 lettres à Chute.

78. Cf. TL I App. 385 & sq. Les passages rejetés par Mitford sont également rétablis; ex. : I, 276; II, 66-7 et le P. S., p. 69.

où tantôt il exploite une allusion à un fait contemporain connu, tantôt opère par rapprochement entre les lettres elles-mêmes, sont remarquables. La lettre à Chute de mai 1742, si importante, où il est question du Ranelagh, mentionné ailleurs dans une lettre de Walpole; la lettre à Wharton du 10 octobre 1751, contenant une allusion au *Siècle de Louis XIV* et l'annonce d'un prochain voyage confirmé quelques mois après en sont des exemples typiques [79].

On ne saurait dire que le résultat soit définitif. Dans un travail mené au jour le jour, Tovey a souvent conscience d'être submergé par les détails. « Il me manque le loisir de jeter un coup d'œil d'ensemble sur ma tâche », dit-il (TL II 65, n. 1). Une confusion naît de ce que mainte fois les erreurs de date ne sont constatées qu'après l'impression [80]. Il reste des lettres douteuses, incomplètement datées [81]. Il y a des fautes d'inattention, d'évidentes impossibilités, une timidité à modifier quelques dates visiblement fausses [82]. Il y a par endroits des défaillances dans le relevé des preuves internes [83]; mais ce sont surtout les preuves externes qui manquent souvent. Tovey, et c'est là son principal défaut, se limite trop à la vérification des lettres par elles-mêmes. Il n'a pas suffisamment compris la nécessité d'établir, par tous les moyens extérieurs possibles, une chronologie ou tout au moins des points de repère sûrs. Si les ressources sont fort rares, il avait à sa disposition, à défaut d'autres, les registres des Collèges; on est surpris qu'il n'y ait pas songé [84].

---

79. TL I 105-10 (n. 1, p. 108); TL I 215-8 (cf. p. 223).

80. Ex. : TL I 179; 181; II 65.

81. Ex. : TL I 129; 147.

82. Ex. : incompatibilité entre la date de la Lettre XL (TL I 71-2) et la n. 1, p. 72; entre la date de la Lettre CCVI (TL II 159) et la première phrase de la lettre suivante (*ibid.*).

83. Ex. : la Lettre CXCV (II 113) est selon toute évidence, d'après son contenu, antérieure à la Lettre CLXXXVII (II 84).

84. C'est ainsi qu'il suppose (TL I 368, n. 3) que la vraie date de la Lettre CLII est vendredi 13 octobre 1757, alors que le 13 octobre 1757 était un jeudi; qu'il date de Cambridge, 18 août 1758, la Lettre CLXXI (TL II 40), tandis que les registres de Pembroke montrent que Gray était absent à ce moment-là.

L'annotation des lettres constitue un autre progrès, plus remarquable peut-être. Si Tovey utilise largement Mitford, s'il commet des erreurs de détail, soit par ignorance des faits, soit par indécision[85], il accumule au bas des pages une immense documentation, dont le seul inconvénient est l'inévitable dispersion. Muni d'ouvrages de référence plus modernes, il peut, avec plus de précision que Mitford, commenter les faits, reconstruire la vie des personnages qui, à des titres divers, entrent en scène. Pas un nom propre, pas une œuvre, pas une allusion qui lui échappe. De plus, et c'est son grand mérite, il explique les obscurités du texte, les passages dont le sens, dans le courant d'une correspondance, n'apparaît qu'à la lumière de faits supposés connus, ou implicites. En sorte qu'il établit entre les lettres une concordance qui les réunit par un lien solide : c'est à cette condition qu'elles peuvent enfin, et complètement, tenir la place d'une biographie.

Tovey s'est encore attaché, dans ses Préfaces et ses Appendices, à la discussion de quelques obscurités de la vie de Gray. Dans la Préface de son second volume, il a tracé un tableau des amitiés de Gray qui renferme quelques-unes des meilleures pages jamais écrites sur le sujet (TL II ix-xxxv). Son édition fait autorité de nos jours. Dans l'ensemble elle renfermait encore deux éléments d'incertitude. D'une part, la correspondance avec Walpole y demeurait telle que Mason avait bien voulu la transmettre. Plus généralement, elle laisse entrevoir de sérieuses possibilités de découvertes nouvelles.

Une tâche redoutable, mais déjà en partie accomplie, s'est donc imposée à l'éditeur actuel des lettres de Gray. Lorsque la mort arrêta la préparation des *Suppléments* de l'admirable édition des lettres d'Horace Walpole , de Mrs. Paget Toynbee[86], le Dr. Paget Toynbee, qui comptait déjà à son actif

---

85. Sa note au sujet d'un endroit où Gray refusait d'aller en septembre 1757 (I 351, n. 1) est fausse, parce qu'il ignorait les lettres écrites à Walpole au même moment (CT II 171-4). Mais l'hypothèse d'un voyage de Gray en Ecosse (III 35, n. 3) était contraire à toute vraisemblance.

86. Oxford U.P., 1903-5.

de nombreux ouvrages de critique, continua l'œuvre de sa femme[87]. Chercheur méthodique et infatigable, il eut la bonne fortune de découvrir chez Sir Francis E. Waller, à Woodcote (Warwick), dans la correspondance léguée à son bisaïeul, Sir Wathen Waller, par l'exécutrice de Walpole, des lettres inédites de Gray, Walpole et West[88]. Avec ces lettres, les lettres d'Ashton transcrites par Mitford, et les lettres déjà publiées, mais dûment contrôlées, le Dr. Paget Toynbee composa deux volumes qui parurent en 1915, sous le titre de *The Correspondence of Gray, Walpole, West and Ashton*[89].

Non seulement, par comparaison avec les originaux, vingt et une lettres déjà publiées se trouvaient restaurées, mais cent onze lettres nouvelles étaient découvertes, dont quatre-vingt-neuf de Gray à Walpole. Ces lettres rétablissaient en une chaîne à peine interrompue l'histoire de la « Quadruple Alliance » ; elles modifiaient totalement la physionomie des relations de Gray avec Walpole et West; apportaient d'innombrables précisions sur sa vie; jetaient une lumière inattendue sur le meilleur de ses sentiments et de sa pensée. Depuis Mitford, rien de pareil n'avait été réalisé.

La méthode d'édition, strictement scientifique, est guidée par un bon sens clairvoyant. L'annotation est sobre mais précise; elle va aux meilleures sources; s'appuie sur une connaissance profonde de la période et du milieu. Sans pitié pour les moindres négligences de ses prédécesseurs, le Dr. Paget Toynbee n'accepte que l'autographe, chaque fois qu'il est accessible, et le reproduit dans ses plus infimes particularités. Pour dater les lettres, non seulement leur contenu et la connaissance des faits extérieurs sont mis à contribution avec une sûreté et une habileté qui ne faiblissent jamais; mais il n'est pas de moyen qui ne soit utilisé : l'interprétation de l'écriture selon l'âge, l'examen des cachets de la poste, l'emploi constant et

87. CT I, Préface, vii, n. 2.
88. Ibid., vii-viii.
89. BN 1248. Pour l'établissement de cette édition, lire la Préface, vii-xii.

ingénieux du calendrier fournissent un jeu varié de procédés techniques qui ne laisse plus rien au hasard.

Le Dr. Paget Toynbee n'en considère pas moins son recueil de 1915 comme « provisoire » (CT I xi). C'est que si son activité se manifeste dans de savantes communications aux périodiques littéraires[90], s'il a pu préciser ainsi — comme il l'avait déjà fait dans l'Introduction de ses livres — de nombreuses défectuosités de la biographie ou des textes, il poursuit avec allégresse la préparation d'une correspondance complète de Gray, fait une suprême tentative pour mettre définitivement au point les lettres connues et rassembler celles qui se dissimulent encore dans les collections privées des deux mondes. Cette édition nous réserve des surprises; elle sera peut-être définitive.

Nous l'attendons; mais malgré l'incertitude où cette attente nous laisse, nous avons aujourd'hui l'impression, devant tant d'efforts pour réparer l'œuvre destructive de Mason, et les remarquables résultats acquis, que la personnalité de Gray, dans la mesure où sa correspondance la peut révéler, est à peu près reconstituée; que les péripéties essentielles de sa vie ont retrouvé leur place réelle. Certes, outre quelques incidents d'importance secondaire, sur lesquels la lumière n'est pas faite, des points demeurent troublants. La querelle avec Walpole, la pénurie des renseignements sur la période de 1742 à 1746, les relations de Gray avec Miss Speed et le secret de son voyage dans l'Oxfordshire en 1760, posent d'embarrassantes questions. Des détails nous manquent aussi pour reconstituer certains milieux; nous devinons derrière de brèves allusions, de fragmentaires indications, des relations et même des amitiés dont la trace s'est effacée. Mais nous possédons une connaissance suffisante de l'homme, sa personnalité, désormais complète et cohérente, soutient assez bien l'analyse, pour que nous soyons rassurés sur la portée des révélations à venir.

Aucun livre cependant ne retrace la vie de Gray telle que nous la connaissons. Il faut la reconstruire avec sa correspon-

90. On remarque, en particulier, ses fréquentes lettres au *T. L. S.*

dance, qui demeure dispersée, et les notes éparpillées des éditeurs récents, en corrigeant les erreurs de l'un par les découvertes de l'autre.

De plus, les grands problèmes psychologiques et littéraires, ignorés ou systématiquement éludés jusqu'ici, restent entiers. Ils ont pour centres l'étude de son caractère et l'étude de sa pensée. Nous trouvons des indications de détail, tantôt justes, tantôt compromises par leur isolement même; d'ingénieuses suggestions, dues parfois à des plumes illustres[91]; l'excellente esquisse d'un critique contemporain, Mr. Oswald Doughty[92]. Il faut reprendre dans toute son ampleur, sans complaisance excessive, mais en bannissant tout préjugé aujourd'hui injustifié, le problème de la mélancolie de Gray, dans ses sources, dans ses manifestations, dans ses multiples prolongements et ses contradictions apparentes; dans le cadre aussi où elle se développe, entourée des hommes et des choses qui en furent les témoins, les confidents.

Il convient aussi de refaire l'histoire de son esprit. Si, avec le recul du temps, la position de Gray apparaît aujourd'hui dans sa pleine lumière, il importe de la situer et de la délimiter avec précision. Il ne suffit plus de considérer ses poèmes et ses lettres. Il faut reprendre l'idée de Mathias, sous une autre forme. Vouloir publier les écrits en prose de Gray est une chimère; nul ne saurait dire où finit l'œuvre, où commence la compilation. Mais il faut embrasser ces lambeaux de sa pensée, tout ce que nous pouvons retrouver de ces ébauches et de ces notes, de ces lumineuses remarques soigneusement ou hâtivement consignées dans la marge d'un livre ou sur une page d'agenda, et les réunir, dans un essai de synthèse, en un faisceau compact. Nous partageons l'opinion de Sir Edmund Gosse. Mais si la cuisson est un merveilleux mystère, la pâte, stade nécessaire, n'est pas un composé négligeable. Si Gray s'est arrêté à mi-chemin dans la voie des réalisations, dans ses

91. Notamment l'essai de Matthew Arnold, *o. c.*

92. *English Lyric in the Age of Reason*, Londres, 1922, 159-99. Voir aussi O. Elton, *A Survey of English Literature* (1730-80), Londres, 1928, II, 54-80.

velléités se condensent les goûts et les préoccupations d'une période. Nul n'est plus représentatif que lui. Par cette étude nouvelle, nous ne craindrons plus de diminuer le poète. On verra bien plutôt dans son activité intellectuelle un résumé, et comme un tableau en raccourci, d'une des périodes les plus complexes de la littérature anglaise.

A ces problèmes vus dans leurs lignes maîtresses nous avons accordé le principal de notre attention. L'occasion ne nous a jamais paru plus belle de détacher l'étude d'un homme de l'exposé anecdotique de son existence, qui bien souvent lui communique une allure épique, parfois aussi, et jamais plus qu'ici, peut l'émietter et l'affaiblir. Il ne reste alors, devant une vie aussi monotone, qu'à énumérer des allées et venues, à dresser la chronologie des incidents.

La nécessité de cette chronologie justifie le présent opuscule. Si, malgré notre soin, des erreurs se sont introduites dans notre travail, nous pensons donner le relevé le plus complet et le mieux daté des événements de la vie de Gray qui existe encore. Il est moins fait pour la lecture que pour la référence. Il servira de guide à qui voudrait suivre la carrière du poète à travers l'enchevêtrement de ses lettres, fort difficile à démêler parfois; on y trouvera aussi, dans l'ordre où ils se sont déroulés, les événements et les faits que nous interprétons ailleurs. Dans un but d'illustration, nous avons ajouté quelques tableaux annexes, et, à titre d'échantillons, un choix restreint de fragments inédits. De sorte que ce petit livre, et c'est là sa seule ambition, sera à notre étude principale ce que sont au texte, dans un traité de géographie, les statistiques et les cartes.

PREMIÈRE PARTIE

CHRONOLOGIE GÉNÉRALE

CHRONOLOGIE GÉNÉRALE

A l'exception de quelques détails, puisés à des sources que nous avons notées au passage, cette chronologie est basée sur la correspondance de Gray et de ses amis éditée par Duncan C. Tovey (*Letters of Thomas Gray*, 3 vols. London, G. Bell et Sons, Ltd., 1900, 1904 et 1912) et par le Dr. Paget Toynbee (*The Correspondence of Gray, Walpole, West and Ashton*, 2 vols., Oxford, Clarendon Press, 1915).

Chaque membre de phrase, souvent chaque mot, se fonde sur un texte, dûment contrôlé, et interprété avec tout le soin et toutes les précautions possibles. Nous ne pouvions, sans voir notre travail grossir démesurément, donner les références, ni justifier tous les détails qui appellent une discussion. De trop brèves indications n'eussent apporté, sous les dehors d'un appareil scientifique, qu'une garantie illusoire. D'ailleurs, si nous sommes préparé à défendre tous nos points, documents en main, nous abdiquons volontiers toute prétention à la découverte originale, et reconnaissons une fois pour toutes notre dette immense envers les deux éditeurs ci-mentionnés.

Cependant, nous avons pour la première fois utilisé les livres de comptabilité des collèges. Ceux de Peterhouse sont d'une lecture parfois difficile; ceux de Pembroke, au contraire, permettent d'établir avec certitude les périodes de présence et même de maladie, à une semaine près. L'abréviation s., que nous employons couramment, signifie *semaine du...* La semaine comptable va du vendredi au jeudi. « S. 18 oct. » signifie semaine *commençant* le vendredi 18 octobre.

Nous rappelons que le calendrier julien, en retard de onze

jours pendant le dix-huitième siècle sur le calendrier grégorien, fut conservé en Angleterre jusqu'en 1752. Le « Nouveau Style » fut introduit en septembre. Le lendemain du mercredi 2 fut le jeudi 14. En revanche, pour les dates du voyage sur le Continent, c'est au calendrier grégorien que Gray se conforme généralement. Dans le cas contraire, nous opérons la conversion.

Pour simplifier, nous négligeons le fait qu'avec le calendrier julien l'année commence le 25 mars. Au lieu de février 1747, par exemple, on voudra bien lire, selon une notation qui tend à se généraliser : février 1746/7.

I. — LES ANNEES D'ENFANCE (1716-1734) [1]

Londres. Thomas Gray naquit à Londres le 26 décembre 1716, dans une maison de Cornhill, où sa mère et sa tante, Mary Antrobus, tenaient un magasin de modes[2].

Son grand-père paternel était négociant. Son père, Philip, exerçait la profession de *scrivener*. Il possédait un certain avoir, mais dirigeait mal ses affaires et menait une vie déréglée. Violent, neurasthénique, probablement buveur, peut-être fou, il traitait indignement sa femme et se désintéressait de ses enfants.

La mère de Thomas, née Dorothy Antrobus, appartenait à une honorable famille du Middlesex. Son père, William, était courtier de change à Londres. Elle avait deux frères : Robert, *fellow* de Peterhouse, Cambridge, et William, *fellow* de King's, *ibid.;* trois sœurs : Anna (Mrs. Rogers), Jane (Mrs. Oliffe) et Mary, qui ne se maria pas et vécut avec elle jusqu'à la fin de ses jours[3].

Thomas eut onze frères et sœurs. Pour une cause vraisemblablement héréditaire, ces enfants moururent très jeunes. Si Thomas survécut seul, la tradition veut qu'il faillit mourir lui-même de convulsions. Il dut la vie au sang-froid de sa mère qui, au cours d'une crise, lui ouvrit une veine avec des ciseaux.

Ses premières années se passèrent à la maison de Cornhill, dans la tristesse du ménage désuni. Cependant il fut entouré de la tendre affection de sa mère et de sa tante Mary. Une amie, Mrs. Bonfoy, semble avoir contribué à sa première éducation.

Eton. Dorothy, qui sacrifia ses économies pour élever son fils, l'envoya à ses frais au collège d'Eton, où ses deux frères

---

1. Sources principales pour cette période : MM II 3-4; MW I i-iii; xcvi-xcviii.

2. On voit aujourd'hui une plaque commémorative au n° 39 de la rue. Cette plaque marque l'emplacement de la maison natale, qui fut incendiée du vivant de Gray, en 1748 (TL I 175. Cf. lettre du Dr. Toynbee au *Times*, 29 juin 1927).

3. Pour les détails de parenté, cf. *infra*, Tableaux annexes, I.

enseignaient. Il y entra comme *oppidan*, peut-être dès 1725. Il était en Troisième en 1728, en Cinquième en 1732[4].

Gray fut bon élève, studieux, sinon très brillant. Il aimait les lettres, faisait, à quinze ans, des vers latins remarqués[5]. Ses oncles dirigeaient son travail, lui donnaient des livres[6]. William fut son premier *tutor*, et continua à s'occuper de lui après sa retraite (nov. 1728). Robert, de son côté, lui inculqua le goût de la botanique[7], mais ne put le suivre longtemps, car il mourut en 1730.

De constitution malingre, Gray ne participait pas aux exercices physiques. Il préférait se promener à l'écart, fréquenter des camarades de son tempérament. Il rencontrait à Eton des fils de familles illustres (les Townshend, les Conway, les Montagu), des enfants appelés à jouer un rôle et qu'il devait retrouver dans la vie (Clarke, William Cole, Jacob Bryant). Mais il forma surtout avec Horace Walpole, entré en avril 1727, Richard West et Thomas Ashton, une association intitulée la « Quadruple Alliance » (Orozmades, Celadon, Favonius, Almanzor)[8]. Ces amis se distinguaient par leurs prétentions littéraires, leurs manières efféminées. West était le mieux doué des quatre et jouissait du plus grand prestige aux yeux des autres; mais c'est avec Walpole que Gray se lia plus particulièrement.

Burnham. Dès cette époque, Gray allait en vacances à Burnham, village du Buckinghamshire situé près de Slough et à quelques milles d'Eton. Il était reçu chez son oncle maternel par alliance Jonathan Rogers, *attorney*, qui occupait une maison isolée dans la campagne (Cant's Hill, aujourd'hui Burnham Grove)[9]. Cette maison était voisine de la fameuse forêt de hêtres (Burnham Beeches), où Gray aimait à se promener.

---

4. Renseignements fournis par Mr. R. A. Austen Leigh.

5. Souvenirs de Bryant, TF 272.

6. Le catalogue de vente chez Sotheby, o. c., porte quelques ouvrages donnés à Gray par son oncle William, notamment un Euripide, un *de Officiis* et un Horace. Pour le Waller l'hypothèse de Gosse (GL 3) est fantaisiste; l'ouvrage porte seulement : Thomas Gray, Janv ye 20, 1729.

7. D'après Walpole, dans Mitford, *Corr. Gray-Mason*, xxxi.

8. Pour ces surnoms, cf. CT I xvii-xx.

9. Renseignement fourni par le Dr. Toynbee.

II. — LE PREMIER SEJOUR A CAMBRIDGE (1734-1738)

Pendant ces quatre années, Gray fut étudiant au Collège de Peterhouse, à Cambridge. Sans sympathie pour l'enseignement de l'Université, il acquit, plutôt par des lectures et des travaux personnels, une solide culture classique, apprit les langues modernes et l'histoire. Sans inclination pour ses licences, il mena une vie retirée, méditative et mélancolique, où sa grande affection pour Horace Walpole tint une large place.

1734.

Tandis que Walpole quittait Eton (23 sept.) pour passer quelque temps à Londres chez son père (St James' Square), que West restait à Eton jusqu'à l'année suivante, Gray rejoint Ashton à Cambridge, où celui-ci a déjà été admis à King's College.

Gray fut inscrit comme *pensioner* à Peterhouse [10], ancien collège de son oncle Robert, le 4 juillet. Il entra en résidence le 9 octobre et commença ses études sous la direction du *tutor* George Birkett. Le 17 octobre, il obtint une bourse (*Cosin scholarship*).

Gray fréquenta quelque peu Ashton, sans vouloir se joindre au club des anciens Etoniens. Mais s'il lui arrive de se trouver dans une tabagie, il préfère en général le calme de sa chambre. Son premier trimestre se passa dans l'adaptation à la vie universitaire. Il resta en correspondance suivie avec Walpole et lui envoya des vers (*Devil Tavern*, CT I 12-5).

1735.

Gray s'ennuie à Cambridge, qu'il ne quitte pas pendant les vacances de la Noël; la ville lui paraît monotone, la philoso-

10. L'hypothèse admise par les biographes (GL 8; AB xxvii) que Gray fit un séjour à Pembroke avant d'entrer à Peterhouse est dénuée de fondement. Cf. CT I xx-xxii et T.A. Walker, *Admissions to Peterhouse*, C. U. P. 1912, 267.

phie qu'on l'oblige à apprendre dénuée de sens. Il envie Walpole qui, à Londres, court les théâtres et les mascarades, et projette avec Ashton d'aller le voir en février. Mais c'est Walpole qui viendra d'abord à Cambridge (entrée à King's College le 11 mars). Un autre camarade d'Eton, William Cole, se joignit à eux vers cette époque.

En juillet, Walpole partit en vacances (Londres et Houghton). Gray quitte Cambridge au début d'août et partage son temps entre Burnham et Londres, où le désaccord dans le ménage de Philip est à son comble.

Il rentra à Cambridge en octobre (s. 18), muni d'une nouvelle bourse (*Hale scholarship*), et y retrouva Walpole et Ashton qui demeurèrent à peu près ses seules relations. En décembre, Walpole s'absente encore; à la Noël (s. 19 déc.), Gray va à son tour passer un mois dans sa famille.

1736.

Bien qu'à Londres Gray ne partage pas les « distractions » de Walpole, qu'il ne semble pas rencontrer, il fréquente les théâtres, se tient au courant des pièces en vogue (*King Arthur*, de Dryden, musique de Purcell, à Goodman's Fields, 2 janv.; autres opéras avec le chanteur Farinelli).

De retour à Cambridge (s. 23 janv.), Gray y reste jusqu'au milieu de juin, regrettant avec Ashton l'absence de Walpole. En avril, il se signala en composant une pièce dans le style de Claudien en l'honneur du mariage du Prince de Galles (*Hymeneal*, AB 137-9). Il se plonge ensuite dans l'étude de Stace et envoie à West (8 mai) une traduction en vers rimés de deux passages de la *Thébaïde* (AB 105-8).

Parti de Cambridge dans la deuxième semaine de juin, il arrive à Londres pour assister à la clôture de la saison d'opéra à Covent Garden (*Atalanta*, de Hændel). Les distractions d'été des Vauxhall Gardens ne lui plaisant guère, il s'abandonna à une mélancolique oisiveté. En août il est à Burnham chez l'oncle Rogers, qui voudrait l'emmener à la chasse; lui préfère rêver, un Virgile à la main, dans la forêt. Il trompa l'ennui des jours pluvieux en composant des vers pour Walpole; rencontra le vieux dramaturge Southerne, alors en visite dans le voisinage. De retour à Londres le 27 septembre, il va à Covent Garden (*The Way of the World*, 1[er] oct.), à Drury Lane (*Othello*, 6 oct.), et passa sa dernière soirée de vacances avec West. Les deux amis, qui ne s'étaient pas revus depuis Eton,

soupèrent ensemble; mais leur conversation manqua de cordialité. Le 25 octobre, Gray rentrait à Peterhouse.

Le dernier trimestre de l'année fut consacré au travail. Eloigné de Walpole, demeuré à Londres; en proie à « l'hypochondrie »; maugréant contre les mathématiques et la métaphysique, Gray « subit des cours tous les jours et à toute heure ». Renonçant à prendre un grade, il sera bientôt libéré des études officielles et pourra se consacrer entièrement à ses amis et à ses classiques. En décembre, le *Moderator* le désigna pour composer le poème du *Tripos*.

1737.

Gray avait envisagé son départ de Cambridge pour février. Mais il y demeure sans interruption jusqu'en août. Tout en composant la pièce latine demandée (*Luna Habitabilis*, AB 140-4), il apprend l'italien « comme un dragon », lit en deux mois le Livre XVI de la *Jérusalem Délivrée* et traduit en vers anglais l'épisode d'Ugolin de l'*Enfer* (AB 119-23).

En juillet, il « oscille tristement » entre la Chapelle ou le Hall et sa chambre. Il attend en vain la visite de West, et, après quinze jours de désespoir, se trouve à Londres (s. 5 août), découragé et partageant la douleur de Walpole, qui perd sa mère (20 août). Il va au théâtre, rencontre Ashton; en octobre revoit West, qui repart pour Oxford; cette fois, celui-ci lui parle abondamment de « ses œuvres », et ils promettent de s'écrire « tous les jours ». Retour à Cambridge le 15 novembre.

1738.

Résidence à Peterhouse jusqu'à la mi-septembre, sauf une absence (inexpliquée) de quinze jours au début de mai. Gray occupe son temps à railler en secret les membres de l'Université, à lire sans relâche des ouvrages classiques ou contemporains. Il compose des vers latins dédiés à West (*Ode Saphique*, AB 144-6; *Fragment Alcaïque*, AB 146). Cambridge, ville laide et sale, lui devient de plus en plus odieux, mais il y reste « comme un chou planté en terre ».

En septembre, le voici enfin « dans les affres du départ ». Il arrive à Londres le 17, y rencontre Ashton; West, qui entre au Temple; Walpole, qui va et vient de la ville au pavillon de New-Park. Il passa tout l'hiver à la maison de Cornhill. Peut-être songea-t-il à se joindre à West pour étudier le droit, mais aucun document ne le prouve.

III. — VOYAGE EN FRANCE ET EN ITALIE (1739-1741)

En quittant l'Université, Gray put faire, grâce à son ami Walpole, ce qu'on appelait alors le Grand Tour, *voyage éducatif dans les pays latins. Ce voyage contribua largement à son développement intellectuel. Tandis que Walpole, plus frivole, recherchait surtout les plaisirs et les relations mondaines, Gray, dont l'esprit curieux était toujours en éveil, voulut s'instruire, faire provision d'impressions qu'il enregistrait méthodiquement dans son journal : paysages, villes pittoresques de France et d'Italie, monuments, antiquités, musées. Cette différence de caractère et de point de vue entre les deux amis fut la cause d'un désaccord qui alla en s'accentuant, jusqu'au jour où un incident provoqua la rupture. Ils se séparèrent, et Gray rentra seul en Angleterre.*

1739.

Au début de l'année, Horace Walpole propose à Gray de l'emmener sur le Continent; il paiera les frais du voyage. Gray accepte; ils s'embarquent à Douvres le dimanche 29 mars (N.S.).

Après cinq heures de traversée, où, malgré le beau temps, Gray eut le mal de mer, ils débarquèrent à Calais. Ils parcoururent la ville le lendemain matin, 30 mars (couvents des Capucins et des Sœurs de St-Dominique), assistèrent à la messe du lundi de Pâques à Notre-Dame. Dans l'après-midi, en chaise de poste, de Calais à Boulogne, d'où ils repartent le lendemain de bonne heure (mardi 31). Dîner à Montreuil-sur-Mer, arrivée le soir à Abbeville, qu'ils visitent rapidement le mercredi matin (Chapelles des Minimes, des Carmélites); dans l'après-midi, Amiens (Cathédrale; Chapelles des Jésuites, des Ursulines). Le jeudi ils couchent à Clermont; passent le vendredi à Saint-Denis (Abbaye, tombeaux et trésor). Arrivée à Paris le samedi soir 4 avril.

Paris. Trois amis les attendent : le Comte de Holdernesse, le Baron Francis Seymour Conway, cousin de Walpole, et son frère Henry Seymour Conway. Ceux-ci les invitèrent à souper et les présentèrent dans la société : dîner chez Holdernesse

avec l'Abbé Prévost, féerie de *Pandore* à la Salle des Machines (dim. 5); dîner chez le Comte Waldegrave, ambassadeur anglais à Paris, soirée à l'Opéra (lundi 6).

Gray et Walpole passèrent deux mois à Paris (avril et mai), logeant à l'Hôtel du Luxembourg, rue des Petits-Augustins. Ils voient peu de Français, car pour être admis dans les milieux mondains il faut bien savoir la langue et être grand joueur de cartes, mais beaucoup d'Anglais qui vivent groupés. Walpole ne se lasse pas des réceptions et des festins. Gray, vite rassasié, reste chez lui ou se promène dans les rues; c'est pour lui une distraction toujours nouvelle d'observer le mouvement, les voitures, les gens; il aime à aller sur le Pont-Neuf contempler le panorama de la Seine.

En avril, leurs matinées furent très occupées à visiter les monuments sous la conduite de Conway [11]. Ils fréquentèrent les théâtres (*Mahomet*, de Lanoue, à la Comédie-Française; *Le Philosophe Marié*, de Destouches, avec Quinault Cadette et Charles Grandval; *L'Avare; Le Cid*, en avril. En mai : *Britannicus, Phèdre*, avec la Dumesnil). Vers la fin de leur séjour, visite de Versailles (16 mai). Gray n'aime pas le château, mais admire les lignes majestueuses du parc. Le 17 (dim. de la Pentecôte), ils assistèrent à la Grand'Messe, avec le Roi et la Cour.

A la fin de mai, Gray et Walpole décidèrent d'aller à Reims, accompagnés d'Henry Seymour Conway. Ils y passeront un ou deux mois, traverseront la Bourgogne et le Dauphiné, gagneront la Provence à l'entrée de l'hiver.

Reims. Gray, Walpole et Conway quittent Paris le 1er juin et séjournent trois mois à Reims, chez M. Hébert, rue Saint-Denis. Malgré la cathédrale et quelques belles églises (Saint-Rémi, Saint-Nicaise, Saint-Pierre-aux-Dames), Gray n'apprécie ni la ville elle-même, morne avec ses remparts, ni les environs, couverts de vignobles. Grâce aux relations de Conway, on les présenta dans la haute société de la ville; mais s'ils furent une fois régalés d'un élégant souper, ils trouvèrent terne dans l'ensemble cette vie de province, avec ses vains papotages et ses monotones parties de quadrille.

Leur départ était fixé au 20 juillet; à leur grand regret, ils durent attendre deux anciens camarades d'Eton, George Selwyn et George Montagu, qui avaient projeté de passer quel-

11. Pour les monuments de Paris visités par Gray et Walpole, cf. TF 204-8.

ques jours avec eux. Ces amis n'arrivèrent que le 5 août, se lassèrent bientôt de Reims, repartirent à la fin du mois. A leur tour, Gray, Walpole et Conway se mettaient en route le lundi 7 septembre.

Lyon. En trois petites étapes, par la Champagne (Verzenay, Sillery) et la vallée de la Marne, ils se rendirent à Dijon, s'arrêtant pour déjeuner à Châlons-sur-Marne (Cathédrale Notre-Dame, Couvent des Bénédictins, promenade du Jard), couchant le lundi soir au *Lion d'Or* à Saint-Dizier, le mardi au *Cerf-Volant* à Langres. Ils arrivèrent le mercredi 9 et passèrent la fin de la semaine à visiter la capitale des ducs de Bourgogne et les curiosités des environs (Chartreuse de Champmol, 11 sept.; Abbaye de Cîteaux, 12 sept.).

Le lundi 14 ils repartent pour Lyon où ils arrivent après deux jours d'étapes (Nuits, Beaune, Chalon et la vallée de la Saône, Mâcon). Lyon est animé, mais triste; Gray préfère les environs avec leurs riches campagnes, les villas bourgeoises, les cours d'eau et les horizons de montagnes; pourtant, les vestiges romains de Fourvières piquèrent sa curiosité.

La Grande-Chartreuse et Genève. A la fin du mois, excursion dans les Alpes. Traversant le nord du Dauphiné, ils sont le 27 septembre à la Verpillière, le 28 aux Echelles, en Savoie, « au milieu des nuages ». Le lendemain matin (mardi 29), ils montent à la Grande-Chartreuse. Une ascension de six heures dans le site grandiose de la vallée du Guiers les amena à l'Abbaye, où ils furent reçus par les Pères; après un frugal repas, ils rentrèrent dans l'après-midi. Le lendemain ils se rendaient à Aix, par Chambéry; couchaient le 1er octobre à Annecy et arrivaient à Genève le vendredi 2 octobre.

Ils restent à Genève une semaine environ pour y voir s'installer leur compagnon de voyage Henry Seymour Conway, et y rencontrent une nombreuse société anglaise (Francis Greville, Baron Brooke; Baron Thomas Mansell; George William Hervey[12]). Excursions sur le Lac; arrêt dans plusieurs localités, où ils sont charmés de l'accueil des populations.

Au retour ils franchissent le Rhône à Seyssel, coupent à travers les monts du Bugey, qu'ils mirent trois jours à franchir, et regagnent Lyon par la Bresse (12 oct.). Bientôt ils reçoivent

12. Fils aîné de John Hervey, le « Lord Fanny » et le « Sporus » de Pope. Cf. *D. N. B.* XXVI, 284.

de Sir Robert Walpole l'ordre de renoncer à leur séjour d'hiver en Provence et de se rendre en Italie. Ils quittèrent Lyon le vendredi 30 octobre.

De Lyon à Florence. Huit jours furent nécessaires pour gagner Turin par la route du Mont Cenis. Ils refirent d'abord le chemin déjà parcouru en septembre à travers le Dauphiné et la Savoie (30, 31 oct., 1er nov.); remontèrent pendant les deux jours suivants (2, 3 nov.) la vallée de l'Arc, majestueuse, mais attristée par l'approche de l'hiver. Le 4 novembre, la traversée des Alpes commença; le 5 ils étaient à Lanslebourg, au pied du Mont Cenis; à dos de mulet, couverts de fourrures, ils gravissent le col dans la neige et redescendent sur le versant italien au milieu des précipices et des torrents. Entrant dans le Piémont, ils s'arrêtent à la Ferrière, puis, par le Pas de Suse, atteignent Bussoleno, où ils passèrent la nuit. Le 7 novembre au soir, arrivée à Turin.

La ville plut à Gray, mais il laissa Walpole aller seul à la cour du roi de Sardaigne. Il ne goûta pas davantage les méchantes représentations de la comédie italienne, ni les parties de cartes chez la marquise de Cavaillac (où ils rencontrèrent quelques Anglais, notamment Joseph Spence). Ils se remirent en route le 18 novembre, arrivèrent à Gênes le 21.

Gray « s'éprend » du large golfe, de la Méditerranée; il admire la ville bâtie en étages, les richesses du Palais Doria, les églises (Madonna delle Vigne, où il voit le Doge présider à une cérémonie; Annunziata).

Départ le vendredi 27 novembre; traversée du Bochetto; nuit à Tortone. Le lendemain ils voyagent dans la boue et s'arrêtent à San Giovanni. Dimanche matin arrivée à Plaisance, où ils comptent séjourner. La ville leur paraît si sordide qu'ils repartent après dîner pour Parme, où ils passent le lundi (Cathédrale, avec ses Corrèges, et autres églises). Mardi à Modène, par Reggio; visite du palais ducal dans la matinée du mercredi (2 déc.). L'après-midi arrivée à Bologne, où ils restent douze jours (nombreuses églises, dont ils admirent surtout les tableaux). Départ pour Florence le 15 décembre. Traversée des Apennins dans le brouillard; nuit à Fiorenzuola, au pied du Giogo; arrivée à Florence le jeudi 17 décembre.

Premier séjour à Florence. Gray et Walpole sont cordialement accueillis par Horace Mann, ministre plénipotentiaire à la cour du grand-duc de Toscane et ami de Walpole. Ici encore Gray, à la remorque de Walpole, est introduit dans la

haute société; il fut admis à la table du régent, le Prince de Craon; reçu chez la Comtesse de Suarez, ancienne favorite du dernier des Médicis (Jean-Gaston). Florence, avec ses monuments, ses églises, ses statues, les trésors du Palais Pitti, où il passait deux ou trois heures tous les matins en prenant d'abondantes notes[13], l'enchanta « de tout ce qui peut ravir les yeux ».

1740.

Le début de l'année fut égayé par les réjouissances du Carnaval. Walpole ne quitte pas son domino et lie de nombreuses relations dans les bals. Gray ne suit que de loin ces plaisirs et « expire de froid ». Le Carême venu, la ville devient triste; aussi, dès le début de mars, songent-ils à se rendre à Rome. Ils assisteront à l'élection et au couronnement du successeur du pape Clément XII.

Départ de Florence le lundi 21 mars; arrivée le soir à Sienne (Cathédrale, Collège des Jésuites, mardi 22). Départ de Sienne le mercredi 23. Après quatre jours d'étapes épuisantes à travers les contreforts des Apennins plantés d'oliviers, semés de maisonnettes et de couvents; sur les hauteurs de Radicofani, où un accident de voiture les obligea à passer la nuit, et un dernier arrêt à Viterbe, ils entrent dans Rome le samedi 26 mars.

Rome. Gray fut transporté. Rome et ses palais, ses églises, ses places, ses mille souvenirs, dépassèrent son attente. Il reste muet d'étonnement devant Saint-Pierre, où il assiste, ébloui, à la grandiose cérémonie du Vendredi Saint (15 avril). Il se mêle à la foule des badauds qui stationne aux abords du Conclave, où tous les jours entrent en cellule des cardinaux venus de tous les pays; il visite en détail, son carnet de notes à la main [14], tous les monuments; explore tous les quartiers de la ville. En revanche, les soirées sont fort tristes. Rome offre peu de distractions. Walpole et lui évitent les cercles cosmopolites où s'assemblent Anglais, Français et Allemands. Un soir cependant ils assistent à une fête dans une riche villa de la banlieue; tous les Anglais y sont invités et ils y rencontrent le vieux Prétendant Stuart, Jacques

13. Ex. TF 216-22.

14. On trouvera ses notes sur les musées de Rome dans MW IV 225-305.

Edouard et ses deux fils, Charles Edouard et Henry Benedict. Gray se sent timide dans cette société d'ambassadeurs, de princes et de princesses; assis dans un coin, il écoute avec ravissement les plus grands artistes de l'Italie et regarde les danses en mangeant des fruits glacés (14 mai).

Pendant la seconde quinzaine de mai, excursions dans les environs. Visite de Frascati et de ses villas; du Palais du Duc de Modène à Tivoli (jardins, cascades de l'Anio); des curiosités voisines, pleines de souvenirs classiques : temple de la Sibylle, villa de Mécène, prétendues ruines de la villa d'Horace. Le lendemain, retour à Rome par Palestrina et la Via Prænestina (anciens lacs Gabinus et Régillus); traversée de la « campagne romaine » (tombeaux, fragments d'aqueducs). En rentrant, Gray envoie à West une de ses meilleures odes latines (*Ad C. Favonium Zephyrinum*, AB 147-9).

Vers la fin du mois, nouvelle excursion à Albano (Albe-la-Longue) et à la Villa de Pompée, par la Via Appia. Après quoi, la chaleur venant, ils se reposèrent, savourant la douceur des nuits limpides, embaumées du parfum des orangers.

Naples. Las d'attendre en vain l'issue du Conclave, ils décidèrent de partir pour Naples au début de juin. Agréable voyage sur les routes plantées de grands arbres, à travers les campagnes cultivées. Itinéraire : Marino (église), Velletri, Cisterna, Sezze, Piperno (Via Appia), Terracine, Mola (Baie de Gaëte), Capoue, Aversa.

Naples animée et pittoresque, son golfe bleu, sa chartreuse, enthousiasmèrent les voyageurs. Ils assistèrent à la procession de la Fête-Dieu et à la grand'messe de Sta. Clara, avec le roi. De Naples, deux promenades dans les environs; au nord : Mont Pausilippe, Grotte du Chien, Lac d'Agnano, Pouzzoles, tour de la Baie de Baies en barque, avec escales (Temple d'Apollon, grotte de la Sibylle, Thermes de Néron, Temple de Diane, Misène), retour à Pouzzoles; le lendemain, ruines de Cumes par le Gaurus; — au sud : Baie de Portici, Vésuve, ruines d'Herculanum [15].

Retour à Rome à la fin de juin. Le Conclave se prolongeant toujours, Walpole préféra passer l'été à Florence. Gray aurait voulu demeurer à Rome pour étudier encore ses monuments,

15. Lire la description de ces excursions dans TF 223-260. A Herculanum les fouilles ordonnées par Charles III étaient commencées depuis deux ans.

et suivit à contre-cœur. Après une absence de près de quatre mois, ils se retrouvaient chez Mann, le jeudi 14 juillet.

Second séjour à Florence. L'été fut agréable. Gray s'abandonna à l'indolence des pays chauds, dormant le jour, passant les nuits à son balcon au bord de l'Arno; au Pont de Marbre, où la société élégante soupe au clair de lune. Au début d'août, excursion d'une semaine à Bologne, en voyageant de nuit à l'aller comme au retour, à travers les Apennins. Le 17, le nouveau pape (Benoît XIV) est enfin élu; mais la perspective de quatre jours de voyage leur fit renoncer à assister au couronnement.

Gray s'en consola en transcrivant de la musique[16], en terminant un poème latin sur le Gaurus, ébauché à Naples (AB 149-52), et commença son *De Principiis Cogitandi* (AB 156 et sq.). Walpole et lui fréquentent là société lettrée de la ville : le docteur Antonio Cocchi, Giuseppe Maria Bondelmonti, auteur de chansons alertes, qu'ils s'amusent à traduire (AB 152 et CT I 342-3); l'*Académie,* où un jeune étudiant d'Oxford jouait au bel esprit, et où deux Anglaises de marque, Lady Walpole[17] et Lady Mary Wortley Montagu, faisaient scandale par la liberté de leurs manières.

Septembre, animé par un grand mariage et la venue d'une dame de Milan en l'honneur de qui on donna de splendides fêtes, s'écoula sans ennui. Mais octobre amena la tristesse; les fêtes cessèrent; bientôt (20 oct.) on annonça la mort de l'empereur Charles VI; la ville fut plongée dans le deuil. Cependant il fallait attendre le printemps pour rentrer, par un itinéraire subordonné aux opérations militaires (guerre de la Succession d'Autriche).

1741.

Janvier leur parut plus morne encore; de grosses inondations dévastèrent le pays; pendant tout le Carnaval, les fêtes accoutumées furent suspendues. Gray et Walpole attendent anxieusement le départ. Ils comptaient s'en aller vers le milieu de février, mais durent patienter jusqu'en avril. Le 24, ils partaient enfin pour Venise, d'où ils regagneraient l'Angleterre.

---

16. Pour ces transcriptions, voir l'étude de H. E. Krehbiel (BN 1886).

17. Margaret Rolle, baronne Walpole. Elle avait épousé en premières noces Robert Walpole, fils du ministre et frère aîné d'Horace.

Retour et brouille avec Walpole. Ils s'arrêtèrent à Bologne, pour entendre chanter la Viscontina; dans les premiers jours de mai, à Reggio, où se tenait une grande foire. C'est alors que, pour des raisons et dans des circonstances qui n'ont pu être précisées, Gray et Walpole se brouillèrent[18]. Tandis que Walpole restait quelque temps à Reggio, où il tomba gravement malade, Gray partit pour Venise avec deux amis qu'ils avaient connus à Florence, John Chute et Francis Whithed, et passa avec eux les fêtes de l'Ascension. Accompagné seulement par un laquais, il quitta Venise dans la seconde quinzaine de juillet, gagna Turin en s'arrêtant à Padoue, Vérone et Milan. Il repartit de Turin le 15 août et traversait les Alpes le jour suivant. Il remonta à la Grande-Chartreuse, et transcrivit sur le registre de l'Abbaye son *Ode Alcaïque* (AB 153-4). Le 25 il arrivait à Lyon; le 1er septembre (V.S.) rentrait à Londres.

IV. — DE LA MORT DE SON PERE A LA MORT DE SA MERE (1741-1753)

Quelle carrière Gray va-t-il choisir au retour de son voyage? Perdant successivement son père, qui ne lui laisse pas grand avoir, et son seul ami West, avec qui il s'orientait vers les lettres, il prend le parti de se réfugier à Peterhouse, où il vivra en fellow-commoner. *Son existence suivra dès lors un cours monotone. Il passera l'année scolaire à Cambridge, partagera ses étés entre Londres et Stoke Poges, petit village du Buckinghamshire, où sa mère s'est retirée avec ses sœurs. Dans le milieu universitaire, il se créera de rares mais solides amitiés; bientôt, se réconciliant avec Walpole, il trouvera en ce dernier un hôte de vacances, un correspondant agréable et éclairé, qui l'encouragera à écrire et fera connaître ses poèmes. Mais l'inspiration, productive pendant une*

18. Sur la question de la brouille de Gray et de Walpole, cf. TF 5-13; CT I xxiv-xxix; A. Dobson, *Horace Walpole*, nouvelle éd., O.U.P. 1927, 56-9. On relira aussi les lettres écrites par Walpole après la mort de Gray dans MW IV 210 & sq.

année, s'alanguira vite; il abandonnera tour à tour plusieurs tentatives de grande envergure, pour n'achever, à intervalles irréguliers, que de courtes pièces. Par contre, il lira beaucoup d'anciens et de modernes, se consacrera, avec une patiente minutie, mais sans but déterminé et sans grand résultat, à des travaux exigeant moins d'efforts suivis. C'est à ce moment que se placent, sans qu'on puisse les dater avec précision, ses recherches érudites, ses études d'histoire, de littérature, de civilisation antiques, ses commentaires de Platon et d'Aristophane. En même temps se développera son goût pour les récits de voyages, pour l'histoire et la géographie des pays d'Orient, pour le Moyen-Age et l'histoire nationale, et, dès la fin de cette période, pour les sciences naturelles.

1741 (suite).

Londres; mort de son père. Dès son arrivée, Gray se fixe à la maison de Cornhill, où, depuis l'été, son père était gravement malade. Il fréquente le *Dick's Coffee House* et, regrettant l'Italie, attend avec impatience l'ouverture des théâtres londoniens. Il rendit visite à Galfridus Mann, frère de son ami de Florence, mais ne semble pas avoir continué à le fréquenter. Le 6 novembre, son père mourut. On a supposé que Gray songea de nouveau à étudier le droit pour se faire une situation; cette hypothèse ne peut être vérifiée.

Projets littéraires. A la fin de l'année il paraît se préoccuper plutôt de littérature. West est à Londres; il a abandonné le Temple, renoncé à entrer dans l'armée. Egalement désœuvrés, également indécis sur leur avenir, Gray et West se fréquentèrent, se lièrent étroitement, se stimulèrent à écrire. Gray, demeuré sous l'impression profonde d'une représentation de *Britannicus*, à Paris, voulut composer une tragédie et se mit au travail.

1742.

En dehors d'une courte absence en avril, Gray reste à Londres avec sa mère et sa tante jusqu'au mois de mai. West le quitte en mars. Gravement atteint de phtisie, souffrant moralement de la conduite scandaleuse de sa mère, il s'est retiré à la campagne (Popes, près de Hatfield, Herts.). Les deux amis entretinrent alors une correspondance suivie, échan-

geant leurs idées, discutant les grands problèmes de la littérature, s'envoyant leurs essais poétiques. Gray mène une vie oisive. Il va beaucoup au théâtre : à l'Opéra; à Goodman's Fields, où Garrick est en pleine vogue; mais préfère applaudir, seul dans le coin d'une galerie, de la musique italienne. Pour tromper l'ennui d'un « homme qui n'a rien à faire », il lit les anciens et les modernes, prenant tour à tour Tacite et la *Dunciad* (avril). Il essaie de traduire Thucydide; mécontent du résultat, il imite Properce. En mai, ayant fini la *Guerre du Péloponèse,* il passe à Anacréon, Théocrite, Pline, Martial et Pétrarque.

Ainsi qu'une « araignée tisse sa toile », il poursuit par efforts intermittents la composition de son *Agrippina*. En avril il envoie la fin de la première scène à West; mais les critiques de celui-ci le décidèrent à ajourner la suite jusqu'à l'été. A un poème de West « Sur sa Toux » (TF 158), il répond par sa traduction de Properce (AB 115-9); à l'Ode « Dear Gray, etc. », (TF 165) suivie d'une traduction de Catulle (*ibid.* 167), par son épître héroïque *Sophonisba Massinissæ* (AB 154-5) et un quatrain grec (GW I 193). Pendant tout ce temps (avril et mai), il préparait ses premières odes anglaises.

Mort de West. A la fin de mai, inquiété et attristé par les lettres mélancoliques qu'il a reçues de son cher malade, Gray se rend à Stoke Poges, village voisin de Burnham, où les Rogers occupent maintenant West End House (résidence aujourd'hui transformée et appelée Stoke Court). Il a mis la dernière main à son *Ode on the Spring* (AB 3-5) et l'envoie à West. Le poème arriva trop tard; West agonisait. Gray n'apprit sa mort (1er juin) que quelques jours après; sa douleur fut immense. Il revint à Londres le lundi suivant (19 juin). C'est à ce moment qu'il prend une décision sur son avenir : à contre-cœur il retournera à Cambridge, probablement à Trinity Hall, où il fera son droit. En juillet il revint à Stoke et y passa deux mois, qui furent les plus productifs de sa carrière poétique. Coup sur coup il termina les odes commencées, *Eton Ode* (AB 7-11), *Ode to Adversity* (AB 11-13), et écrivit en souvenir de West son *Sonnet* (AB 70) et un fragment en latin destiné à ouvrir le Livre IV du *De Principiis Cogitandi,* qui devait traiter des Passions.

Retour à Peterhouse. Le 1er octobre, il était inscrit comme *fellow-commoner* sur les registres de Peterhouse et entrait en résidence dans la semaine du 15. Pendant qu'il s'installait,

et terminait son *Hymn to Ignorance* (AB 71-2), suggéré par la *Dunciad* lue l'hiver précédent, l'oncle Jonathan Rogers mourut (31 oct.). Mrs. Rogers fit venir auprès d'elle ses deux sœurs, qui liquidèrent le magasin de Cornhill et vinrent s'établir à Stoke pour le reste de leurs jours.

1743.

Brown et Wharton. Gray réside à Peterhouse jusqu'à la semaine du 24 juin et de la semaine du 30 septembre à la fin de l'année. Période mal connue. C'est à ce moment qu'il se lia d'amitié avec James Brown, *fellow* de Pembroke, et Thomas Wharton, du même collège, qu'il avait vu et traité familièrement dès avant son voyage sur le Continent. Selon toute vraisemblance, il passa ses trois mois de vacances à Londres et à Stoke Poges. Il fut reçu bachelier en Droit Civil en décembre [19].

1744.

Gray reste à Peterhouse jusqu'à la semaine du 15 juillet. Son ami Wharton est allé chez son père à Durham. Gray lui écrit régulièrement, le tient au courant de ses lectures et des événements de l'Université. Il lit les nouveautés (Akenside : *The Pleasures of Imagination;* Jos. Warton: *The Enthusiast;* Armstrong : *The Art of Preserving Health*); fréquente Pembroke où il trouve deux compagnons fidèles en James Brown et Trollope, qu'il soutint dans leurs conflits avec le *Master* Roger Long; suit les leçons du Professeur Fraigneau, de Trinity, sur Socrate.

Vacances au milieu de juillet (Londres et Stoke); retour le 10 octobre. Dès le soir de son arrivée, il retrouve au café Wharton, de passage. Mais celui-ci rentra bientôt à Durham.

1745.

Résidence à Peterhouse jusqu'à la semaine du 10 mai; retour semaine du 13 septembre.

Réconciliation avec Walpole. A la fin de l'année, Walpole, qui avait déjà manifesté sa peine (Cf. TF 6) d'être sé-

19. Renseignement fourni par Mr. Leonard Whibley, d'après les registres de l'Université. La Lettre LXII de TL, placée dans le doute en 1744, doit être datée 1743.

paré de Gray, lui écrivit pour lui offrir la paix. Gray se rendit à Londres le jeudi 7 novembre, envoya une note à Walpole, qui répondit aussitôt. Le lendemain soir (vendredi 8), il se présentait chez lui et fut accueilli avec volubilité. Il revint le samedi pour souper. Ashton se trouvait là et agaça Gray par ses manières hypocrites; cependant ils rentrèrent ensemble, et, tant bien que mal, se réconcilièrent à leur tour. Ils sortirent tous deux le dimanche, mais Gray écouta sans conviction les explications d'Ashton. Le lendemain matin il déjeuna seul avec Walpole, et reçut de lui « tous les éclaircissements souhaitables ». Le mardi il alla à Stoke, où il resta jusqu'au samedi. Il revit Walpole en repassant par Londres, et retourna à Cambridge le jeudi 21 novembre.

1746.

Gray séjourne à Cambridge jusqu'à la semaine du 18 juillet. Il s'occupe à ses travaux d'érudition. Il eut souvent la compagnie de Wharton, qui étudie maintenant au Royal College of Physicians, à Londres, mais qui, en sa qualité de *fellow* de Pembroke, passe une grande partie de son temps à Cambridge.

Départ pour Londres à la fin de juillet. Chez Walpole, avec qui il est en relations « plus amicales qu'on ne pouvait s'y attendre », il va dans la matinée (Arlington Street); dans l'après-midi (à partir du 29 juillet) il suit les débats du procès des pairs d'Ecosse. Soirées au Ranelagh et à Vauxhall. Il est de bonne humeur, recueille les propos de la ville, fait des excursions dans les environs (Hampton Court, Richmond, etc.).

Le 10 août arrivée à Stoke. Une fois par semaine il va voir Walpole qui a loué une maison d'été à Windsor. La Muse l'a abandonné; il se distrait en lisant. La *Poétique*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote l'occupent jusqu'à la fin de septembre, où il parle aussi de la composition de « quelques vers d'automne » (*Elégie*). Il s'ennuie, malgré les soins affectueux de sa mère et de ses tantes; le temps lui pèse, il désire rentrer. En octobre il s'arrête à Londres, où il applaudit à Drury Lane Spranger Barry, rival de Garrick. Retour à Peterhouse le 10.

Quelques jours après, il est heureux d'apprendre l'arrivée en Angleterre de Chute, qui est avec Whithed à Southwick (Hampshire). Il lui tarde de les voir, ira en ville tout exprès; ils se retrouveront avec Walpole. Mais ces amis firent beaucoup de visites et ne purent donner rendez-vous à Gray que vers

la fin du mois. Il passa quinze jours avec eux (retour à Peterhouse s. 14 nov.) « se pavanant dans les endroits publics », se livrant à une « dissipation » qu'il jugea trop courte. Il s'apercevait que pour un « solitaire » le monde avait ses joies, et regretta de n'avoir pas les moyens de les goûter.

A ce moment, en effet, il connaît de sérieuses difficultés d'argent. Il est contraint de vendre des obligations pour payer d'anciennes notes de son *Tutor* Birkett; il doit emprunter au fidèle Wharton, qui est de nouveau chez son père à Durham.

Revenu dans sa solitude, il s'amuse, avec Trollope et Tuthill, des scandales de Pembroke, de l'attitude irrévérencieuse des *fellows* à l'égard de Long, et oublie son ennui en travaillant. Il lit les modernes (Odes de Jos. Warton et de Collins, qui viennent de paraître), mais étudie surtout les anciens. Courageusement, il attaque les *Vies des Philosophes,* de Diogène Laërce, prélude à l'examen de leurs œuvres, auxquelles il joindra celles de tous les poètes et orateurs grecs jusqu'à la mort de Philippe. Il commence, en même temps, un vaste tableau chronologique qu'il mène de la 30e à la 113e Olympiades.

Cependant, continuation probable de leurs entretiens de l'été, il échange avec Walpole des lettres sur des sujets littéraires, l'encourage à entreprendre la rédaction de ses *Memoirs,* et, faute de composer pour son ami de nouveaux poèmes, lui envoie son *Ode on the Spring* (20 oct.) et la première scène d'*Agrippina* (déc.).

1747.

Mason. De Peterhouse, Gray continue à s'intéresser aux affaires de Pembroke. Il s'effarouche des excentricités des jeunes étudiants, dont l'indiscipline est alors à son comble. Un ami lui présenta un Bachelier de St John's, jeune poète de 22 ans, auteur de *Musæus,* élégie sur la mort de Pope; c'était William Mason, avec qui il se lia bientôt et qu'il fit élire *fellow* de Pembroke en automne. Il continue ses études de littérature grecque; a lu tout Pausanias et Athénée, relu Eschyle; il prend ensuite Pindare et Lysias, se nourrissant de poésie et de prose « comme de pain et de fromage ».

Au mois d'avril, Gray se plaint d'être malade, d'avoir perdu tout appétit et tout courage. Pourtant, il félicite Wharton de son mariage, et projette d'aller le voir un jour installé. Le 1er mai, il quitte précipitamment Cambridge pour se rendre

auprès de sa mère que l'on croyait à toute extrémité; ce fut une fausse alerte, et il put repartir le 11. Il passe par Londres, au retour, et voit Walpole et les « Chutheds »[20].

Ses relations littéraires avec Walpole s'étaient poursuivies par correspondance depuis le début de l'année, à sa grande satisfaction et malgré son peu d'entrain et son incapacité de produire. Ils discutent longuement de l'état de la littérature anglaise; Walpole lui expédie de Londres les livres récents (*Monody*, de Lyttelton; *Cicero*, de Colley Cibber; *Polymetis*, de Spence; fin de *Marianne*, de Marivaux). Au mois de février, Walpole lui ayant raconté que sa chatte Selima s'était noyée dans une vasque de porcelaine, Gray composa son *Ode on the Death of a Favourite Cat* (AB 5-7), qu'il lui adressa le 1er mars. Il accepterait volontiers de publier ses Odes et les Poèmes de West; mais le tout ne pourrait composer un volume. Pour le moment Walpole se contente de faire éditer, par son ami Dodsley, l'*Eton Ode*, qui parut en été, sans nom d'auteur, sur 8 pages in-folio. Ce fut le premier poème de Gray imprimé; il passa entièrement inaperçu.

Gray ne partit en vacances que dans la semaine du 21 août. Il s'arrête à Londres; mais comme l'été est très chaud et que Walpole est absent, il repart très vite pour Stoke. A la fin de septembre, il est invité à passer une semaine chez son ami, qui vient d'acheter un château à Twickenham (Strawberry Hill).

Retour à Cambridge dans la semaine du 23 octobre. Walpole et Gray continuent à s'écrire, à se pousser mutuellement à la publication. Gray accepte de faire imprimer trois Odes (*Eton*, *Spring* et *Cat*) dans les *Miscellanies*, de Dodsley, qui devaient paraître l'année suivante[21]. En novembre, Gray parle pour la première fois de Stonhewer, alors jeune étudiant (19 ans) à Trinity College, ami de Wharton et de Mason.

1748.

Incendie de la maison de Cornhill. Gray n'est en résidence régulière à Peterhouse que jusqu'à la semaine du 9 avril. Dans le courant de la semaine suivante, il doit aller à Londres, où sa maison de Cornhill a été détruite par un incendie. Jusqu'à la Noël, il sera très occupé à la faire reconstruire, ce qui lui

20. Gray avait surnommé ainsi Chute et Whithed.
21 Cf. *infra*, Tableaux annexes, IIIe, année 1748.

occasionnera de nombreux déplacements et lui procurera des ennuis pécuniaires. La somme payée par l'assurance ne pouvant couvrir tous les frais, il devra emprunter de l'argent à ses tantes, songera même à recourir à Wharton.

Walpole et les « Chutheds » le consolèrent de leur mieux. Pendant plus d'un mois et demi, il resta en leur compagnie; ils l'invitèrent au théâtre, aux concerts, à souper, le firent poser pour un portrait. Gray se montra satisfait de leurs attentions, mais au début de juin fut heureux de se retrouver à Stoke, dans la solitude de la nature.

Son année était gâchée; il dut renoncer à aller chez Wharton, à Durham. Ses lectures avaient été interrompues. Cependant, il fut flatté de la publication du recueil de Dodsley, où il figurait au milieu des principaux poètes de l'époque. Il lit le *Castle of Indolence*, s'enthousiasme pour Gresset. Il put travailler quelque peu à une œuvre qu'il vient de mettre sur le chantier, un grand poème didactique : *The Alliance of Education and Government* (AB 73-79). Il en envoya les 57 premiers vers à Wharton le 19 août.

Il ne rentra définitivement à Peterhouse qu'à la fin du mois d'août. Il y trouvait, d'ailleurs, une atmosphère hostile. Dans le courant de l'été, on avait jasé sur son compte. Le Dr. Whalley, *Master* du Collège, qui ne l'aimait pas depuis une affaire mal connue avec Shallet Turner, professeur d'Histoire Moderne (1746), avait voulu le faire passer pour athée. Gray lui adressa une lettre de protestation, qu'il menaçait de rendre publique. Mais c'est Whalley qui, par l'intermédiaire d'un pasteur original et ridicule, le Rev. Henry Etough, se chargea de la faire circuler[22].

1749.

Pendant le premier trimestre, Gray fut très préoccupé par les élections de Pembroke, qui mettaient aux prises les partisans de Long et ceux de James Brown. A sa grande satisfaction, et pour la paix du Collège, Brown réussit à faire élire *fellows* trois de leurs amis, Knowles, Tuthill et (définitivement) Mason. Gray se lia de plus en plus avec Mason, qui devenait son voisin, et s'occupa de trouver un *fellowship* à

22. Gray devait plus tard se venger en composant une épigramme sur Etough pour servir de légende à une caricature de ce personnage grotesque (AB 95 et 271-3). Cf. Leonard Whibley, *Gray's Satirical Poems*, *T. L. S.* 9 octobre 1930, 805.

Pembroke pour le jeune Stonhewer. A Peterhouse, Whalley a été remplacé par Edmund Keene, qui fit de Gray son conseiller au moment où les élections du Collège lui créaient des difficultés.

Son plus grand travail alors consiste à lire l'*Esprit des Lois*[23], qui l'intéressa beaucoup, mais l'amena sans doute à abandonner son poème sur l'éducation. Il se sent envahi par l'atmosphère de paresse et d'ennui qui l'entoure, et se tient seulement au courant des œuvres nouvelles, particulièrement des ouvrages d'histoire et de voyages. Il se trouve encore à court d'argent, doit emprunter vingt guinées à Wharton.

A la fin de mai, il fut appelé à Londres par des affaires. Il y resta jusqu'à la semaine du 23 juin; après quoi, contrairement à ses habitudes, il revint à Cambridge, où devait avoir lieu la cérémonie d'installation du nouveau Chancelier de l'Université, le Duc de Newcastle. Il réside tout l'été à Peterhouse, sauf un court voyage à Londres, au milieu de septembre. Le 5 novembre, sa tante Mary mourut à Stoke. A la fin du mois, il quitta Cambridge, allant de Londres, où il voit Walpole, à Stoke, auprès de sa mère en deuil, sans qu'il soit possible de préciser ses mouvements.

1750.

Gray rentra à Peterhouse au début de janvier, et y resta jusqu'à la fin de mai. En juin, il revint à Stoke avec l'intention d'y séjourner une bonne partie de l'été. Il s'intéresse de plus en plus à l'histoire naturelle, étudie les premiers volumes de Buffon, parus l'année précédente. Mais il languit dans son isolement; la tristesse de la maison endeuillée l'accable. Manquant d'argent, il doit renoncer une fois de plus à ses vacances chez Wharton. Il transcrit son *Elégie*, maintenant terminée, et l'envoie à Walpole, dès le 12 juin, satisfait d'avoir au moins fini quelque chose.

Lady Cobham et Miss Speed. Walpole montra le poème à un cercle d'amis, parmi lesquels se trouvait la châtelaine de Stoke, Lady Cobham[24], qui vivait au Manor House en compagnie d'une Française, Lady Schaub, et d'une jeune nièce de 27 ans, Henrietta Speed. Celles-ci voulurent adresser leurs

23. Nouvellement paru (Genève, nov. 1748).
24. Veuve du feld-maréchal Richard Temple (*D.N.B.* LVI, 38).

compliments au poète leur voisin, et allèrent à West End House. Gray était en promenade; elles lui laissèrent un billet. Intrigué, il rendit la visite et entama des relations avec les hôtes du Manor House. En veine d'humour, il écrivit sur l'incident sa *Long Story* (AB 48-54). Commencé en août, le poème fut terminé dans la seconde semaine d'octobre. Miss Speed, que sa tante désirait fort voir se marier, écrivit elle-même à Gray pour l'en féliciter et inviter le poète à dîner. A partir de ce moment, il eut ses entrées au château.

De retour à Cambridge dans la semaine du 26 octobre, il en repartit aussitôt, et n'y revint définitivement que vers le 7 décembre.

1751.

Publication de l'« Elégie ». Walpole avait continué à faire circuler le manuscrit de l'*Elégie;* il tomba entre les mains des éditeurs du *Magazine of Magazines,* qui s'en emparèrent et entamèrent des pourparlers avec Gray pour sa publication. Gray ne l'entendait pas ainsi; craignant qu'on n'imprimât son poème malgré lui, il prit les devants et demanda à Walpole (11 février) de faire éditer l'*Elégie* par Dodsley. Walpole et Dodsley s'empressèrent, et quatre jours plus tard (15 février) l'*Elégie* paraissait sur 11 pages in-4°, avec un Avertissement rédigé par Walpole. Ce fut la première édition du poème; il eut un succès immédiat, fut aussitôt lu et admiré par tous[25]. Au même moment, Gray envoyait à Walpole le manuscrit de l'*Elfrida,* de Mason, en lui recommandant son auteur.

Gray quitta Cambridge pendant quinze jours, au milieu de mars, pour aller à Londres, et prit ses vacances le 7 juin. Il fut empêché à nouveau d'aller chez Wharton par l'arrivée de sa cousine Mrs. Forster, qui rentrait de l'Inde. Il dut passer le mois d'août en sa compagnie, après quoi il retourna à Peterhouse (s. 30 août).

Pendant tout ce temps, soit qu'il le voie à Londres ou à Twickenham, soit qu'il lui écrive, il poursuit ses entretiens littéraires avec Walpole. Tandis qu'il s'intéressait aux projets de ce dernier (Fables : *The Funeral of the Lioness*) et à la documentation de ses *Memoirs,* Walpole, de son côté, se préoccupe de préparer, chez Dodsley, une édition de luxe des œuvres de Gray, illustrée par son ami Richard Bentley. Il n'y a que

25. Cf. *Monthly Review,* fév. 1751, 309.

cinq poèmes. Le 8 septembre, Gray lui envoie son *Ode to Adversity*, pour compléter la demi-douzaine.

Après quoi il passa un hiver tranquille à Peterhouse, continuant à écrire à Walpole, attendant pour le printemps la visite de Wharton, qu'il n'a pas vu depuis cinq ans.

1752.

Début de l'année à Cambridge. Il commence sa première ode pindarique (*The Progress of Poesy*). Le 3 avril, il va à Londres pour affaires et manque l'arrivée de Wharton. Mais il rentre dans le courant de la semaine suivante.

Le 26 juin, il est brusquement appelé auprès de sa mère gravement malade; à son arrivée, il la trouve hors de danger. Il continue à s'occuper avec Walpole, qu'il alla probablement voir à Strawberry Hill, de l'édition Bentley; en surveille l'illustration dans ses moindres détails. Il ne manque que dix-sept vers au *Progress of Poesy*, mais il est trop tard pour l'y introduire.

De retour à Cambridge dans la semaine du 13 octobre, il corrige des épreuves, fait des retouches; lit entre temps les *Lettres* de M^me^ de Maintenon, *Micromégas*, et le troisième volume de la *Biographia Britannica*.

1753.

L'édition Bentley. L'édition Bentley va être enfin prête, mais Gray n'est pas au bout de ses peines. En février, Dodsley lui envoie les dernières épreuves, portant le titre de *Six Poems of T. Gray, with Designs by R. Bentley*, qui ne convient pas à sa modestie. Il écrit une lettre désespérée à Dodsley; avant d'avoir une réponse, il apprend de Walpole (13 février) qu'on prépare son portrait pour le frontispice[26]. La colère de Gray est à son comble. On essaya de le persuader; rien n'y fit. L'ouvrage parut au début de mars sur IV+40 pages in-folio, sans portrait, avec le titre exigé par lui : *Designs by Mr. R. Bentley for Six Poems by Mr. T. Gray*.

Mort de sa mère. Dans la semaine du 23 février, Gray a été de nouveau appelé auprès de sa mère. C'était la fin. Elle

26. D'après le portrait d'Eckhardt, que Walpole avait en sa possession.

mourut le 11 mars, âgée de 67 ans, et fut ensevelie dans le cimetière de Stoke Poges, à côté de sa sœur Mary. Très abattu, Gray revient le 20 mars à Londres, où il voit Wharton, qui s'y trouve maintenant établi avec sa famille. Après quelques jours passés en sa compagnie, il retourne à Stoke régler des questions d'argent avec sa tante Mrs. Oliffe[27], et rentre à Cambridge dans la semaine du 13 avril.

V. — DE PETERHOUSE A PEMBROKE (1753-1759)

Pendant cette période, Gray continue à résider à Cambridge; il quittera seulement le Collège de Peterhouse pour celui de Pembroke, où il trouve plus de calme et de sympathie. Ses séjours à Londres, du moment où Wharton y vient habiter, seront plus fréquents. Par contre, Stoke, après la mort de sa mère, le retiendra moins à la belle saison. Il va prendre l'habitude de voyager, de passer des vacances chez ses amis. Ce changement dans son existence s'accompagnera d'un goût croissant pour les antiquités nationales et la nature anglaise. Mais il sera trop souvent immobilisé par une maladie qui entre dans sa période aiguë et dont les crises se multiplieront. Les premiers symptômes lui ôteront tout courage; il produira peu, cessera même de produire. Il poursuivra seulement ses lectures et ses recherches d'érudition, orientées désormais vers les civilisations septentrionales. Il songera à écrire une histoire de la poésie anglaise, réunira de nombreux matériaux, mais en définitive abandonnera son projet.

1753 (suite).

Après la mort de sa mère, Gray resta à Peterhouse jusqu'en juillet. Il fut présenté au Chancelier de l'Université, le Duc de Newcastle, qui le complimenta sur ses poèmes.

27. Mrs. Oliffe vient maintenant vivre à la maison de Stoke avec Mrs Rogers.

Voyage dans le Nord. En été, il put enfin se rendre chez Wharton, en vacances à Durham. Il partit en chaise de poste le lundi 16 juillet, en compagnie du jeune Stonhewer, qui allait chez son père à Houghton. Ils cheminèrent lentement, voyant en route « tout ce qui en valait la peine »; visitèrent York le jeudi, et le vendredi rencontrèrent, à Studley, Wharton et sa femme, venus au devant d'eux. Le soir, ils couchaient à Ripon (Yorkshire), le lendemain soir à Richmond (*ibid.*), et arrivaient à Durham le dimanche soir 22 juillet.

Gray fut enchanté de ces vacances passées chez son ami, dans la vallée « sauvage et romantique » de la Wear, au pied de la chaîne Pennine. Il assista aux courses de chevaux; revit le Dr. Chapman (*Master* de Magdalen) qu'il avait connu à Cambridge; fut invité à dîner chez le Dr. Trevor, évêque de Durham. Au retour, il s'arrêta à York, où il passa une journée (dim. 30 sept.) avec Mason, qui venait de perdre son père. Il repartit le lendemain, fit un agréable voyage, observant et notant l'aspect des champs, l'état des cultures (première « Géorgique en prose » à Wharton). Pendant une partie de la route, il fut distrait par la compagnie d'une dame de York, Lady Swinburne[28], femme cultivée et ayant beaucoup voyagé, qu'il devait retrouver quelques années plus tard. Il arriva à Cambridge le 3 octobre; mais, apprenant que Mrs. Rogers venait d'avoir une attaque de paralysie, n'y resta qu'un jour. Il se rendit à Stoke, où il fut retenu jusqu'à la fin de novembre, triste malgré le chant des oiseaux dans les bois, trouvant à chaque pas de douloureux souvenirs. Il passa ensuite un mois à Londres (Jermyn St.) et rentra à Cambridge dans la semaine du 21 décembre.

1754.

Première crise de goutte. Gray réside à Peterhouse jusqu'à la fin de juin. A cette époque se place sa première crise d'arthritisme connue (douleur dans la poitrine, dans le genou, dans les reins; éruption au poignet). Il tient régulièrement, désormais, un journal d'observations météorologiques; fait des expériences de germination[29]. Au printemps, il commence son *Ode*

28. Trisaïeule du poète Algernon Charles.

29. Ces détails sont empruntés à une page spécimen du carnet de poche de Gray pour l'année 1754 publiée dans le *Catalogue of rare books sold by auction by Messrs. Hodgson & Co., London, Dec. 15th.* 1916, p. 226.

on the Pleasure arising from Vicissitude (AB 81-3), qu'il ne devait jamais terminer.

Pendant tous ces mois, il se livre à de longues recherches pour Walpole, où s'exercent son goût et sa connaissance de l'histoire d'Angleterre. Il s'agit d'interpréter des peintures dont Walpole a fait l'acquisition; ce lui fut une occasion de se plonger dans les vieilles chroniques, dont il transcrit des pages entières. Il s'occupe en même temps d'héraldique pour Chute, qui vient d'hériter de la résidence familiale de *The Vine* (Hampshire).

Gray quitta Cambridge dans la semaine du 21 juin et se rendit à Stoke. Mais au lieu de s'y fixer cette fois, il fait des excursions dans les environs : une première en août (inconnue); une seconde fin août et début de septembre dans le Northamptonshire et le Warwickshire. Il ne s'intéresse plus seulement à la campagne, mais aux monuments et aux souvenirs historiques des lieux. Il visite Warwick, perché sur une colline dominant l'Avon, avec son vieux château des Beauchamp et Neville, son vieux pont de pierre, et les ormeaux qu'aimait Sir Philip Sidney; la chapelle et ses tombeaux; Guy's Cliff, à deux milles de la ville, sa grotte et son ermitage. Passe par Stow, Woburn et Wroxton.

De retour à Stoke au milieu de septembre, séjourne une semaine à Londres auprès de Wharton (St Pancras Lane, Cheapside); rentre à Cambridge dans la semaine du 27 septembre. La fin de l'année est occupée à lire sans enthousiasme le *Barbarossa* de Brown et à terminer son *Progress of Poesy*, dont il est devenu las. Il l'envoie à Wharton, en lui demandant de ne pas le transcrire et de ne le montrer qu'aux spécialistes capables de scander Pindare.

1755.

Gray reste à Cambridge jusqu'au 24 avril. Pendant les mois d'hiver, son mal s'est aggravé (insomnies, douleurs au cœur et dans les reins, oppression, adénite). Cependant il a en tête de nouveaux projets d'odes pindariques, ne voulant pas publier sa première seule. Il pense à une ode sur *The Liberty of Genius*, en fait un plan, puis l'abandonne et commence le *Bard*.

Mai et juin furent sans doute passés à Stoke, mais il fit probablement quelques visites dans les environs : chez son ancien ami d'Université le Dr. Clarke, d'Epsom; à Cobham (Surrey); à Richmond. En juin, il souffre de la goutte et de trou-

bles digestifs graves, qui vont le contraindre à un régime sévère.

Sur la côte Sud. A peine remis de sa crise, il reçoit la visite de Chute, qui l'emmène chez lui à *The Vine* (mardi 15 juillet). Le samedi 19, ils partent ensemble pour une excursion sur le littoral de la Manche. Gray admire la route pittoresque longeant la côte de Fareham à Southampton (baies gracieuses, vues sur la mer et l'île de Wight, Portsmouth, Southampton). Ils visitent Titchfield, les ruines de Netley Abbey, Bevis-Mount et Winchester. Retour à *The Vine* le lundi 21; Gray rentre à Stoke le jeudi 31 juillet[30].

Au cours de son voyage, il a négligé son régime; les douleurs et les troubles de digestion recommencent; il se plaint d'un malaise général et doit se résigner à consulter un médecin (Dr. Hayes), qui prescrit une saignée et un traitement dépuratif. Cette indisposition le retient à la maison pendant tout le mois d'août, et il ne peut aller chez Walpole, selon son désir.

Pourtant *The Bard* commence à prendre tournure; il en envoie la première partie à Wharton le 6 août, et, encouragé par l'accueil qui lui est fait, la seconde le 21.

Légère amélioration au début de septembre, qui lui permet d'aller passer une semaine à Strawberry Hill (du 3 au 9); après quoi il est encore tourmenté par de pénibles accidents. Triste, découragé, il abandonne *The Bard,* mais il doit rester à Stoke jusqu'à la fin d'octobre. Au retour, il s'arrête à Londres chez Wharton, qui lui a offert l'hospitalité dans son nouvel appartement (King's Arms Yard, Coleman St.) et lui donnera quelques conseils sur sa santé. Retour à Peterhouse dans la semaine du 21 novembre (au plus tôt). Il eut le regret d'avoir manqué la visite d'Edward Bedingfield[31], admirateur enthousiaste de ses poèmes. A la fin de l'hiver, George Hervey, désigné pour l'Ambassade de Lisbonne, voulut l'emmener comme secrétaire. Gray déclina l'offre[32].

---

30. Les dates de ce voyage sont établies d'après le carnet de poche de 1755 conservé au collège de Pembroke. Cf. *infra*, App. I, pour les détails de la maladie de Gray.

31. De York. Parent de Lady Swinburne, avec qui Gray avait voyagé en octobre 1753. Par des lettres en sa possession, le Dr. Toynbee fera connaître dans sa prochaine édition l'importance des relations de Gray avec cette famille.

32. MC, Préface, xxxiii.

1756.

L'échelle de corde et le déménagement. Grâce à des soins attentifs et méticuleux, quelques-uns de ses maux s'améliorent. En revanche, Peterhouse lui devient intolérable. Ses voisins d'escalier (George Forrester, Bennet Williams et d'autres) font du bruit et s'enivrent. Gray redoute qu'ils ne mettent le feu au collège. Le 9 janvier, il commande à Wharton une échelle de corde pour se sauver en cas d'incendie et fait sceller à sa fenêtre une barre de fer pour l'y accrocher. En février, des mauvais plaisants ordonnèrent à un domestique de crier « au feu! » au milieu de la nuit. Gray déroula son échelle...[33] Le *Master* (Dr. Law) se refusa à sévir. Profitant du prétexte, Gray quitta Peterhouse. Le 6 mars, il entrait à Pembroke Hall, le collège de ses amis. Son déménagement marqua « une ère dans sa vie ». Malgré quelques accès de goutte, il se trouvait là « aussi tranquille qu'à la Grande-Chartreuse »[34].

Il quitta Cambridge dans la semaine du 11 juin, passa huit jours à Londres, où il vit Mason, qui travaillait à son *Caractacus*, et partit ensuite pour Stoke, où il séjourna en juillet et en août. La goutte s'est calmée, mais il se plaint d'une grande dépression morale. Il est incapable de tout effort; envoie seulement des conseils à Mason pour sa pièce; fait le projet d'aller avec lui un jour en Suisse; s'occupe de faire élire Brown *Master* de Pembroke, car on prétend, à tort, que le Dr. Long va mourir.

Le 6 août, il alla quelques jours à Londres pour voir Chute, malade de la goutte. Au retour, il pense se rendre à Strawberry Hill; recevant trop tard la lettre de rendez-vous de Walpole, il a accepté une invitation de Chute à *The Vine*. Chute, qui est venu à Windsor, l'emmène le 30 août.

Gray resta cinq semaines auprès de lui, mais elles furent tristes. Chute eut une nouvelle crise de goutte, dut s'aliter;

---

33. Cf. supra, Introduction, n. 70. Consulter également H. Temperley, *In Memoriam by the late Master of Peterhouse*, C. U. P. 1924. La barre de fer existe encore aujourd'hui.

34. Gray entrait à Pembroke en qualité de *Fellow Commoner*. Il occupait l'appartement 39 au premier étage de l'Hitcham Building (Ivy Court, Escalier I d'aujourd'hui). Plus tard, il eut la jouissance d'une pièce supplémentaire pour ses livres : 36, à l'extrémité de l'aile N. de l'Ivy Court, 1761-2; 40, au deuxième étage au-dessus de son appartement, 1762 à sa mort. (Renseignements fournis par Mr. A. Attwater.)

Gray passa son temps à le soigner, à le distraire de son mieux. A la fin de septembre, la crise s'atténua, des amis vinrent; bientôt Gray put rentrer à Stoke. En octobre, il fait la visite promise à Strawberry Hill (quatre jours). Au retour, il est sans courage, ne peut ajouter « une syllabe au *Bard* », lit les *Mémoires* de Pierre de La Porte (1756) et de la Baronne de Staal-Delaunay (1755). En novembre, il est impatient de revenir à Pembroke; il partit le 16 et passa la fin du mois à Londres chez Wharton (Coleman St.). Retour à Cambridge semaine du 3 décembre. Il se consacre, pour le *Caractacus* de Mason, à des recherches celtiques.

1757.

Début de l'année calme et sans incidents. Il fut invité par Wharton en mars, et partit le 5 avec Thomas Balguy, de St John's, et Richard Hurd, alors *fellow* d'Emmanuel College. Il resta à King's Arms Yard jusqu'à la fin du mois; passa chez Walpole, avec qui il paraît avoir des projets de publication. De retour à Cambridge dans la semaine du 1er avril, il reçut la visite de Lord Nuneham, qu'accompagnaient Lord Villiers et John Spencer; ensuite celle de Lord John Cavendish, ancien élève de Mason. Gray connaît alors des jours paisibles; est flatté de ses rapports avec des gens de marque, mais demeure inactif.

En mai, le harpiste gallois John Parry vint donner à Cambridge une audition des vieux airs de son pays. Gray en fut si ému qu'il reprit le *Bard*, le termina, et envoya les deux dernières strophes à Mason, dont il attendait un fragment de *Caractacus*. Mason lui ayant soumis ses critiques, il lui retourne l'ode complète et retouchée, et, à son tour, corrige le premier chœur de *Caractacus*. En même temps il découvre et admire la vieille ballade écossaise qui avait servi de thème au *Douglas* de Home.

La presse de Strawberry Hill et les « Odes Pindariques ». Dans la semaine du 17 juin il est en route pour Londres, d'où il gagne Stoke à la fin du mois. Il a vu Walpole, qui vient de monter sa presse de Strawberry Hill (25 juin). Le premier tirage sera celui des deux odes pindariques de Gray. Il s'entend avec lui pour être à Strawberry Hill le mercredi soir (13 juillet). La presse fonctionnait le 16. Le 3 août, 1.000 exemplaires étaient sortis, 2.000 le 8; ils furent édités par Dodsley (*Odes by Mr. Gray*, 21 pages in-folio); Gray en fit une ample distribution parmi ses relations de Cambridge.

A Stoke, il fréquente le Manor House, où il est particulièrement charmé de la compagnie des Garrick, qui en sont les hôtes pendant trois jours au début d'août. Il se félicite de l'amabilité des Cobham, de ce que Miss Speed s'amuse avec lui de l'accueil fait aux « Odes Pindariques »; jugées supérieures par certains (Brown, Garrick), d'autres leur reprochent leur obscurité (Lyttelton, Shenstone), tandis que, dans la *Critical Review*, le Professeur Franklin les loue sans les comprendre. Malgré cela, malgré les premiers volumes de l'*Encyclopédie* dont il a fait l'emplette et dont la lecture le distrait, il est très déprimé, souffre de petites misères (« a painful infirmity »); à la fin d'août il se plaint « d'être seul et ennuyé au dernier degré »; le matin il se lève avec la fièvre.

En septembre il va mieux, mais ne peut encore se déplacer. Il refuse une invitation à la campagne [35]; ne peut même accepter de Wharton l'offre de son appartement. En octobre, il est encore à Stoke. Le 19, il fit un voyage de trois jours (destination inconnue), puis se rendit à Londres au début de novembre, y resta tout le mois, et rentra à Cambridge dans la semaine du 2 décembre.

A ce moment, Colley Cibber meurt. Gray est l'un des poètes les plus en vue; il lui succédera comme Lauréat. Lord John Cavendish le fait pressentir par Mason; il refuse avec un ironique dédain [36]. En revanche, il paraît très absorbé pendant cette fin d'année par des recherches d'histoire de la poésie anglaise.

1758.

Au début de l'année nous trouvons Gray occupé à corriger des fragments lyriques de *Caractacus;* à discuter avec Mason sur des points d'histoire celtique; à retoucher son *Elegy written in the Garden of a Friend;* à essayer de lui former le goût. Il a lu l'*Introduction à l'Histoire du Danemark,* de Mallet; compulsé les *Mémoires* de l'Académie pour se documenter sur les Druides et les mythologies septentrionales. Mason, cependant, lui reproche de ne plus produire.

C'est qu'il est encore très déprimé; il s'en plaint en février et en mars; se voit réduit à faire un travail d'antiquaire : ruines,

35. Probablement à Henley, auprès des Conway, où il devait aller en 1760. La n. 1 de TL I 351 est contredite par une lettre de Gray à Walpole (CT II 173).

36. C'est William Whitehead qui fut nommé.

cathédrales, tombeaux et leur histoire sont maintenant l'objet de ses préoccupations. S'il est déçu à la lecture des volumes V et VI des *Miscellanies*, de Dodsley, et des *Memoirs*, de Swift, il passe des heures à annoter l'*English Atlas*, de Kitchen [37]; à étudier le *Peerage Book*, ou le *Gardening Dictionary* de Miller. En avril, il attend Mason qui doit venir à Cambridge, puis s'absente de la semaine du 21 avril à la semaine du 12 mai. Se passionnant pour les antiquités de la région des Fens, il est allé visiter Ely, Peterborough, Crowland Abbey, Thorney, Fotheringhay.

Il quitta Cambridge à la fin de juin, passa une douzaine de jours à Londres (Gloucester St., Bloomsbury; près du logis de Wharton), puis alla à Stoke, où il trouva ses tantes (Mrs. Rogers et Mrs. Oliffe) malades. Il put se déplacer quelque peu cependant à la fin de juillet; alla le 24 à Hampton avec Lady Cobham et Miss Speed, mais n'y resta que deux jours, redoutant peut-être les projets matrimoniaux de ces dames; ensuite à Twickenham et dans les environs, où il fit d'agréables promenades dans la campagne ensoleillée (résidence de Lord Holdernesse [38], à Sion Hill, près de Brentford; résidence de Lord Lincoln). Le 9 août, il est de nouveau à Stoke, s'y repose, « ne fait rien ». Dans la semaine du 20 au 26, il va tous les jours au Manor House, où les Garrick sont encore en visite; mais maintenant cette société le fatigue. Il préfère lire dans le calme des pièces de théâtre et des romans français, ou les ouvrages d'architecture et d'histoire locale de Browne Willis.

Mort de Mrs. Rogers. En septembre, il est fort découragé. Mrs. Rogers va très mal; il est obligé de rester quinze jours sans sortir de la maison plongée dans le désarroi. A la fin du mois, Mrs. Rogers meurt. Pendant la plus grande partie d'octobre Gray va de Stoke à Londres pour régler la succession, payer les dettes. Il a rencontré Mason; est allé chez Wharton, lui aussi malade et abattu : la tristesse l'entoure. En novembre, il partage les meubles avec Mrs. Oliffe, expédie (4 déc.) ceux qui lui reviennent à Londres, en partie chez sa cousine, Mrs. Forster, et — les plus précieux — en dépôt chez Wharton. Il n'a pu que parcourir jusqu'ici le manuscrit de *Caractacus*, enfin

37. Ce travail sera publié plus tard par Mason : *A Catalogue of the antiquities, houses, parks, plantations, scenes and situations in England and Wales*, London 1773 (BN 464).

38. Dont Mason est l'aumônier depuis 1754.

terminé; en novembre, il y consacre ses moments de loisir; en décembre, en fait une critique détaillée qu'il enverra à Mason le 18 janvier.

1759.

Au début de l'année Gray a définitivement « pris congé de Stoke », et se trouve à Londres auprès de Wharton, maintenant logé dans Southampton Row. Il y oublie ses misères en allant entendre le *Cyrus* de Cocchi, au King's Theatre. Bientôt une crise de goutte le retient dans sa chambre (15 jours). Il put regagner Cambridge le 15 février, mais une nouvelle crise de goutte l'immobilisa encore. Il repartit dans la semaine du 16 mars et alla s'installer à Londres (Gloucester St.).

VI. — SEJOUR A LONDRES (1759-1761)

Ces trois années passées à Londres, où il est amené par les circonstances, font diversion dans la vie monotone de Gray. Il se consacre d'abord, dans une solitude relative, à l'étude de l'histoire et de la botanique. Puis, se créant peu à peu quelques relations, il se trouva mêlé au mouvement de renaissance des vieilles poésies celtique et anglaise, et frôla un instant, par ailleurs, les cercles politiques. Médiocres au point de vue de la production, ces années auraient pu être favorables à sa santé physique et morale, élargir son horizon. Mais, très vite, il se sentit dépaysé dans un milieu contraire à sa nature et à ses habitudes, et ne songea plus qu'à reprendre son existence paisible de Cambridge.

1759 (suite).

Si Gray alla à Londres, ce ne fut pas d'abord, très vraisemblablement, pour y séjourner, mais « contre son désir », pour « des affaires qui ne l'amusent guère ». Il a des difficultés avec les locataires de ses maisons; se plaint en avril d'avoir

perdu deux cents livres en vendant des rentes. Du reste, pour la troisième fois depuis trois mois, il souffre de la goutte.

Cependant, le milieu de Londres semble le tenter. Il y rencontre des amis (notamment Stonhewer, qui est maintenant dans l'administration des Finances, et ses deux sœurs); il vient de découvrir les richesses du British Museum[39]. Les circonstances aidèrent à le retenir : Wharton est allé s'établir à Old Park, près de Durham, laissant libre un appartement (chez Mr. Jauncey, Southampton Row, Bloomsbury) bien placé, près du Museum et de la campagne.

Nous l'y trouvons installé au mois de juillet. Il y vit dans une solitude qui lui est agréable. Il se promène dans les champs de Highgate et de Hampstead, observe la croissance des plantes dans les jardins, étudie l'histoire naturelle (première mention de Linné, 18 sept.), tient un journal détaillé de la température et des floraisons, qu'il communique à Wharton. A Brown, au contraire, toujours à Cambridge, il parle de la politique, des événements de la guerre de Sept Ans, dont il a des nouvelles de « première main ». Le Museum est sa « principale distraction »; il y passe souvent quatre heures par jour, y écrit « des volumes d'antiquités », est « noyé jusqu'au cou » dans de vieux documents « inconnus de nos historiens ».

En été, il fit une visite à Strawberry Hill, où Walpole vient de finir sa chambre Holbein. Le 23 septembre, Lady Cobham, qui « se meurt d'hydropisie », le fait venir à Stoke. Il passe trois semaines auprès d'elle, puis l'accompagne à Londres, où elle désire voir ses médecins; sur sa demande, il reste encore un mois en sa compagnie dans sa maison de Hanover Square.

Vers le 20 novembre, revenu à Southampton Row, il continue ses observations météorologiques, s'occupe de décoration gothique et poursuit ses études d'histoire (la poésie ne l'intéresse plus guère, cependant il songe à reprendre Lydgate et Hoccleve, qu'il avait étudiés précédemment). Il fréquente toujours Stonhewer; va entendre la Mingotti; mais, le feu ayant ravagé plusieurs maisons dans le quartier de Cornhill, se couche tous les jours dans les transes.

---

39. Le British Museum avait été ouvert au public le 15 janvier de cette année.

1760.

En janvier, Gray, qui rencontre maintenant Thomas Pitt, neveu du ministre, et le jeune Lord Strathmore, est très occupé par les événements du jour (troubles en Irlande, opérations en Allemagne, conquête du Canada), et ses découvertes au British Museum (correspondances relatives à la révolte des Comtés du Nord sous Elizabeth, 1569). Il assiste au *Love à la Mode*, de Macklin, qui remporte un énorme succès. Bientôt, Walpole lui adresse la primeur de fragments erses envoyés par son ami d'Ecosse, le juge Sir David Dalrymple[40]. Gray admire ces poèmes; très intrigué, il voudrait connaître leur auteur, savoir s'il en existe d'autres.

En avril, nous le voyons en compagnie de Mason et de Stonhewer. Il suit le procès de George Sackville[41] et va entendre avec ravissement les auditions d'harmonica d'Edward Delaval[42]. Il lit *Tristram Shandy*, le septième volume de Buffon[43], fait la connaissance du naturaliste Benjamin Stillingfleet et salue la venue d'un printemps tardif (observations météorologiques). Mort de Lady Cobham, qui laisse 30.000 livres à Miss Speed.

Vers le mois de mai, Gray et Mason furent l'objet d'une publication satirique qui parut chez l'éditeur Payne, sous le titre de *Two Odes* (*To Obscurity*, de George Colman : parodie du *Bard; To Oblivion*, de Robert Lloyd : parodie de l'*Ode to Memory* de Mason, BN 1535). Cet opuscule fit quelque bruit dans la presse, mais Gray en fut plus amusé qu'ému.

En juin, son intérêt pour les poèmes ossianiques, dont il a maintenant reçu trois envois, ne cesse d'augmenter. Il a écrit pour s'enquérir de leur authenticité (à David Hume, qui les croit vrais[44]; à Macpherson lui-même, qui lui fait médiocre impression et lui paraît incapable de les avoir composés). En

40. C'était la première partie des poèmes d'Ossian, qui seront publiés à Edimbourg au mois de juillet.

41. Germain, premier vicomte de Sackville (1716-85), accusé d'incapacité à Minden, où il commandait les troupes anglaises.

42. Cf. *infra*, Tableaux annexes, II, Delaval, Edward Hussey.

43. Ces ouvrages viennent de paraître.

44. La lettre de Hume à Gray fut publiée dans le *European Magazine*, mars 1784.

outre, le naturaliste et antiquaire Daines Barrington[45] lui apporte de Carnarvon, où il est magistrat, la *Dissertatio de Bardis*, de Evan Evans.

Vers la fin de juin, il se rend dans l'Oxfordshire avec Miss Speed [46]. Il y doit subir les mille vains divertissements de dames oisives, alors qu'il eût préféré admirer seul et tranquille la belle vallée de la Tamise. Il se trouve près de Park Place, résidence d'Henry Seymour Conway, maintenant général. La femme de celui-ci, Lady Ailesbury, et une amie, Lady Carlisle, veulent recevoir le poète; mais il fait triste mine en leur compagnie. Au bout d'un mois, après avoir écarté définitivement toute idée de mariage avec Miss Speed, il regagne Londres et se réjouit à la pensée d'aller se reposer quelque temps à Cambridge, auprès de Brown. Il arrive à Pembroke dans la semaine du 25 juillet.

Les étudiants sont en vacances; Cambrige désert est « un délice ». Il y fait des recherches pour Walpole, qui prépare le second volume de ses *Anecdotes of Painting in England;* y demeure jusqu'à la semaine du 3 octobre. De retour à Londres, il y rencontre Mason. Le 24, accompagné d'un ami, le Dr. Gisborne, il dîne avec lui à Kensington[47]. Il se propose d'aller passer quelques jours dans le Kent. Aucune trace ne reste de ce voyage[48].

En novembre, il s'occupe toujours du travail de Walpole, à qui il apporte d'abondantes notes, et corrige pour Mason son *Elegy on the Death of a Lady* (Lady Coventry); il va entendre les opéras-bouffes où la Paganini se fait applaudir.

En décembre, il est très malade de la grippe et doit rester plusieurs jours sans sortir; il se distrait en lisant des livres prêtés par Walpole, notamment les premiers volumes de *la Nouvelle Héloïse*.

1761.

Au début de l'année, voici Gray complètement remis; il sera pendant quelque temps en « merveilleuse » santé. S'il ne

45. Gray connaissait déjà Daines Barrington en 1753. Cf. TL I 371, n. 2.

46. Chez Miss Jennings, à Shiplake, près de Henley. Cf. lettre du Dr. Toynbee au *T. L. S.*, 21 juillet 1927, 504.

47. Mason est à Kensington en qualité d'aumônier du roi.

48. On en voudrait surtout connaître le but. William Robinson n'était pas encore à Denton. Gray allait-il rendre visite à des parents dans la région de Canterbury? Cf. *infra*, pp. 105-6.

paraît pas travailler beaucoup, son existence est sans changements. Il fréquente des hommes politiques (Lord John Cavendish[49], Frederick Montagu[50]), qui le tiennent au courant des potins de la ville et de la cour; est assidu à l'Opera House (parle élogieusement du chanteur Elisi, de la Mattei; ne se lasse pas d'admirer la Paganini); il étudie la botanique, continue ses explorations dans la banlieue, va voir Stillingfleet dans sa mansarde, dresse pour Wharton un « calendrier » comparé des observations de Berger[51], de Stillingfleet et de lui-même. Peut-être songe-t-il encore à l'histoire de la poésie anglaise qu'il devait écrire en collaboration avec Mason. Il a préparé un programme de traductions « gothiques, erses et galloises » pour la préface. Deux des poèmes « gothiques » étaient prêts avant le mois de mai (*The Fatal Sisters,* AB 31-5; *The Descent of Odin,* AB 35-9)[52].

Bientôt, cependant, son désir s'affirme de revenir à Cambridge, où Brown l'attend; il voudrait aussi aller à Old Park, chez Wharton. Des affaires d'argent le retiennent. De plus, Mr. Jauncey veut louer toute sa maison en septembre, et il va falloir déménager.

Dès le début de mai il est décidé à revenir à Pembroke (« all is strange else »); mais il doit retarder son départ jusqu'en juin (s. 12). Il reprend ses vieilles habitudes; s'occupe de faire entrer le neveu de Wharton à Eton; achève la lecture de *la Nouvelle Héloïse,* dont les derniers volumes sont pour lui une déception; il se met en rapport avec Thomas Percy, alors à Cambridge, et semble le conseiller dans la préparation de ses *Reliques of Ancient English Poetry.* En août, à la demande de Montagu, il compose une *Epitaphe* pour un monument érigé à la mémoire de Sir William Williams (AB 85)[53].

Dans la semaine du 4 septembre, il doit revenir à Londres. A la fin du mois, il assiste, dans une loge, au couronnement de George III, où Mason figure en qualité d'aumônier du roi. En octobre, après avoir été immobilisé par un gros rhume, il prépare son déménagement, tout en s'occupant de la décoration

---

49. Cf. infra, Table alphabétique des amis de Gray.

50. Homme politique né en 1733. Elève d'Eton et de Trinity College, Cambridge. Etait alors avocat. Entrera au Parlement et jouera un rôle dans le procès de Warren Hastings.

51. Naturaliste suédois, disciple de Linné.

52. Les traductions celtiques sont sans doute postérieures.

53. Capitaine de dragons, tué à Belle-Ile. Il avait fait de Montagu son exécuteur testamentaire.

gothique de la maison de Wharton à Old Park. Le 22 octobre, il envoya ses meubles à Cambridge et rentra définitivement lui-même dans la semaine du 13 novembre, tout heureux de se retrouver à Pembroke avec Brown et Delaval, qui leur donne des concerts d'harmonica un soir sur deux, et de prendre sous sa protection un jeune étudiant de Trinity Hall dont il vient de faire la connaissance, Norton Nicholls.

VII. — LES DERNIERES ANNEES (1762-1771)

Gray va désormais rester attaché à Pembroke. Miné par une maladie déprimante qui le tourmentera presque sans relâche, il y vivra de plus en plus retiré, malgré la compagnie de quelques fidèles amis. Cependant il se déplacera de plus en plus à la belle saison, cherchera à tromper son ennui auprès de ses relations de Londres, explorera les régions de la Grande-Bretagne les plus riches en curiosités artistiques et archéologiques. Son goût pour la nature atteindra alors son plein épanouissement, et il continuera à s'intéresser à l'histoire naturelle et aux antiquités nationales. Mais si, au début de cette période, il s'enthousiasme encore pour les vieilles poésies du Nord, il n'écrira plus que de très courts fragments ou des poèmes de circonstance.

1762.

Le début de cette année s'écoule dans l'indolence. Au mois de janvier, Gray apprend sans émotion le mariage de Miss Speed avec le Baron de la Peyrière, fils du Comte de Viry, ambassadeur de Sardaigne à Paris. Il est surtout préoccupé par la question des poèmes d'Ossian, qu'il veut croire authentiques en dépit de tous. En février, il échange ses impressions à ce sujet avec Walpole, dont il vient de recevoir les deux premiers volumes des *Anecdotes of Painting*, impatiemment attendus. En mars, il alla voir son ami à Londres. Il partit le 22, ne rentra que dans la semaine du 28 mai. Pendant son séjour, il eut deux petites crises de goutte, après être resté trois ans sans en souffrir.

Old Park. Au commencement de juillet, il se met en route pour York, où il passe quinze jours auprès de Mason, absorbé par ses nouvelles fonctions de chanoine et de chantre de la cathédrale. Le 17, il quitte York; se rend chez Wharton, à Old Park; y séjourne jusqu'à la fin de septembre.

Au lieu de rentrer directement à Cambridge, il fit seul, sous la pluie, une excursion dans le Yorkshire, le Derbyshire et le Nottinghamshire : Richmond et son vieux château; Ripon et son église; ruines de Fountain's Abbey: Leeds; Wakefield; Wentworth Castle, où il retrouve enfin le soleil et la campagne riante. De là, il gagne Sheffield (église St Peter, avec chapelle et tombe des Talbot), traverse la stérile région du Peak, visite en détail le château de Chatsworth et ses richesses artistiques. Par Chesterfield et Mansfield, il va revoir « son ami » le Trent, à Nottingham, où il passe deux ou trois jours; arrive à Londres au début de novembre et en repart dans la semaine du 19.

A son retour à Cambridge, il apprend la mort du Dr. Shallet Turner, professeur d'Histoire et de Langues modernes. Il crut le moment venu de solliciter un poste, comme Walpole et Chute le lui avaient déjà suggéré. Walpole agira; on s'empresse; on soumet sa candidature à Lord Bute, alors premier ministre. Cependant la chaire ne fut donnée ni à Gray, ni à Delaval, comme tout le monde s'y attendait, mais à Lawrence Brockett, de Trinity, ancien Tutor de Sir James Lowther, gendre de Bute[54].

1763.

Stimulé par son voyage d'octobre, Gray poursuit pendant l'hiver ses études d'archéologie, d'architecture gothique, d'histoire anglaise. Les poèmes celtiques le captivent toujours; il y découvre comment, dès les premiers âges, « l'imagination régnait dans toute sa force dans la stérile Ecosse ». Il lit *Emile*, paru l'année précédente; tient scrupuleusement son journal (température, floraisons, chant des oiseaux); dans la solitude de son appartement, il se distrait en jouant sur son clavecin les *Etudes* d'Emmanuel Bach.

Il se plaint pourtant de la tristesse de son existence, dont les seuls incidents furent une visite rapide de Walpole et un

54. Sur cette affaire, voir les lettres du Dr. Toynbee au *T. L. S.*, 4 mars et 14 octobre 1926, pp. 163 et 698.

petit voyage qu'il fut obligé de faire à Londres, à la fin du printemps. Parti dans la semaine du 29 avril, il y reste six semaines, y rencontre Stonhewer et Jonathan, frère de Wharton; fait « un tour » à Epsom, chez le Dr. Clarke, et rentre dans la semaine du 10 juin.

Algarotti. Cependant, sa renommée grandissait. A la fin de 1762, un membre honoraire de Pembroke, William Taylor Howe, voyageant en Italie, montra au célèbre Comte Algarotti les poèmes de Gray et les tragédies de Mason. Algarotti adressa à Howe une lettre d'éloges ampoulés. Howe la transmit à Brown. Brown, à son tour, la communiqua aux intéressés, qui s'en exprimèrent mutuellement leur satisfaction. En avril, Algarotti leur écrivit directement, annonçant à Gray l'envoi de ses essais sur la peinture et sur l'opéra. Les ouvrages n'arrivèrent qu'à la fin de juillet. Gray fut malade, en août; ne répondit au Comte qu'en septembre. Cette relation flatteuse en resta là. Algarotti mourut l'année suivante.

En septembre, la science de Gray fut mise à contribution par Walpole, pour son *Autobiography of Lord Herbert of Cherbury*. Il fit pour lui des recherches à Cambridge; après quoi il s'absenta pendant une quinzaine de jours (de la s. 16 à la fin du mois). Il passa le mois d'octobre à Pembroke, le mois de novembre à Londres, où il vit Walpole et, sans doute, Robinson. Retour à Cambridge dans la semaine du 2 décembre

1764.

Le premier semestre fut assombri par la maladie. Depuis son retour de Londres, Gray souffre d'une affection locale que le traitement habituel ne réussit plus à soulager. Redoutant un accident plus grave, et malgré la compagnie de Nicholls et de Mason (qui passa le mois de janvier à Pembroke), il est dans un abattement absolu. Il n'écrit plus à Wharton. Walpole lui demande des renseignements sur la poésie provençale; il ne peut les lui donner, et ses lettres sont si apathiques que Walpole s'alarme sur son compte. Cambridge, sa vie, ne lui ont jamais paru aussi insupportables. Le « stupide endroit » est tout occupé par l'élection du successeur de Lord Hardwicke, comme *High Steward* de l'Université, et la mauvaise humeur de Gray s'exprime en une satire contre l'un des postulants, Lord Sandwich, son ancien camarade d'Eton (*The Candidate*, AB 87-9). Du 24 février à la fin de mars,

il souffrit d'une longue crise de goutte. Il recommence à marcher en avril; à la fin du mois, il n'est pas encore complètement remis, mais peut se rendre à Londres, où il reste plus d'un mois (s. 18 mai à s. 22 juin). Peut-être pendant ce séjour, moins vraisemblablement à son retour à Cambridge, il se résigna à subir une opération trop longtemps retardée, mais qui le soulagea et lui rendit quelque courage.

Southampton et Netley Abbey. Wharton l'invitait à Old Park; il renonce au voyage faute d'argent. Il demeura à Pembroke jusqu'à la fin d'août[55]; partit, au début de septembre, pour Londres, où il rencontra Walpole; en octobre, pour la côte sud. Passant par Winchester, où il soupe avec le Dr. Balguy et visite l'Hospice St. Cross, il va s'installer à Southampton (chez Mr. Vining, plombier dans High St.). Là, en dehors d'une cordiale visite de Balguy, il vécut seul, perdu dans la foule des baigneurs; se promena au bord de la mer; alla voir Netley Abbey et fit une excursion archéologique de trois jours (Salisbury, Wilton et Stonehenge, 15-17 oct.). Il rentra à Londres le lundi 22, satisfait de sa cure d'air. Il fréquente Edward Delaval, mais trouve Londres morne, et, sans attendre l'ouverture de l'Opéra, rentra à Cambridge le 21 novembre. Le 11 du même mois il écrivait sa première lettre (connue) à Nicholls, alors chez son oncle, Mr. Floyer, à Ripon (Yorkshire).

En décembre, il lit le *Castle of Otranto*, envoyé par Walpole, et, très péniblement, les *Lettres de la Montagne*, nouvellement parues.

1765.

Gray fut encore malade et abattu en hiver et au printemps. Il se plaint de sa solitude, souffre des yeux; la goutte l'immobilise dans sa chambre pendant tout février et la première

55. Les registres de Pembroke sont formels. Voir aussi la lettre de Gray à Walpole écrite de Cambridge le 17 août (CT II 232). Gray n'a donc pas voyagé en Ecosse en 1764 (GL 225; TL III 35, n. 3). Le journal publié dans TF, pp. 260-4, est sans doute une transcription. L'original en pourrait être de Wharton (« since you know the way as far as Edinburgh », TL III 82). On remarquera le caractère heurté du style, différent de celui de Gray, même dans des notes de ce genre. Noter d'ailleurs que Gray déclare n'avoir même pas les moyens d'aller à Old Park cette année-là (TL III 35).

semaine de mars. A la fin d'avril, il n'est pas encore bien valide, mais écrit à Wharton qu'il compte aller le voir en été.

Il passa le mois de mai à Londres (Jermyn St.), revint à Cambridge vers le 24, et se remit presque aussitôt en route pour York; il y arrive vers le 29, avec l'intention de passer huit jours chez Mason. La goutte recommence. Le 6 juin, cependant, il peut marcher, et, la semaine d'après, se rend à Old Park.

Son séjour offrit les agréments habituels : cordiale hospitalité de Wharton, excursions à Hartlepool, où ils vont d'abord plusieurs fois pour deux ou trois jours, où ils passent trois semaines en juillet-août. On a invité Mason; celui-ci, retenu à York par ses fonctions, puis à Hull, auprès de sa fiancée, s'excusa. Gray compose alors à son intention une pièce comique qu'il lui envoya le 16 juillet (*Verses from Shakespeare*, AB 89-90).

Voyage en Ecosse. En dehors de Old Park, Gray trouve maintenant à Durham un autre cercle d'amis chez les Lyon, qu'il avait connus à Cambridge et revus à Londres. Il y avait là Lord Strathmore, Thomas Lyon, des dames et des amis, dont un certain « Major », — tous séjournant à Gibside, résidence des Strathmore occupée par Thomas (à Hetton, Durham). Au mois d'août, les messieurs devaient accompagner Lord Strathmore dans son château de Glamis (Forfar). On invita Gray, et le lundi (11 ou 18 août) Lord Strathmore, Thomas Lyon, le Major et lui se mettaient en route. Le voyage dura six jours :

Lundi : De Durham à Tweedmouth, par Newcastle, Morpeth, Alnwick et Belford; route longeant la mer, que l'on découvre parfois, mais sans grand intérêt.

Mardi : De Tweedmouth à Edimbourg, par Ayton et Haddington; mornes landes[56].

Mercredi : Les Lyon ayant à rendre visite à leur tante, à Lenox-Love, Gray et le Major visitent Edimbourg (Château, Holyrood Palace, Heriot's Hospital, Greyfriars). Le jeudi soir, Gray est invité à dîner à l'Université et rencontre le *Principal* (l'historien Robertson) et d'autres professeurs.

56. Pour cet itinéraire, je dois à la complaisance du Dr Toynbee d'utiliser des documents inédits en sa possession.

Vendredi : D'Edimbourg à Perth; traversée du Forth à Queensferry; alternance de campagnes prospères et de landes pittoresques; monuments locaux, églises gothiques. Belle vallée du Tay.

Samedi : De Perth à Glamis, où ils arrivent à l'heure du dîner.

Le Château de Glamis, de forme originale, son grand parc, le cirque des collines qui l'entourent, la perspective des Grampians dans le lointain, les fermes que Lord Strathmore exploite méthodiquement, les travaux d'irrigation qu'il dirige lui-même, furent pour Gray une source d'admiration et d'intérêt. Le beau temps permet de longues promenades, de petites excursions : en août (ou début de sept.), à Arbroath, sur la côte de la Mer du Nord; en septembre, dans les Grampians :

11 septembre. — De Glamis à Dunkeld : Meigle, Coupar Angus, traversée de l'Isla; landes sauvages, vallée montagneuse du Tay, pittoresque avec ses larges méandres.

12 septembre. — De Dunkeld à Taymouth : route escarpée à travers bois; montagnes arides et « prodigieuses »; Loch Tay, « magnifique »; observations botaniques.

13 septembre. — De Taymouth à Blair Atholl : Logierait; traversée du Tummel; Passe de Killiecrankie, vrai pays de Fingal, avec ses curieuses falaises, le noir Garry, et, dominant Blair Atholl, le Ben-y-Gloe.

14 septembre. — De Blair Atholl à Dunkeld par la rive gauche du Tay, « la plus pittoresque des routes ».

15 septembre. — Retour à Glamis.

Depuis la traversée des Alpes, Gray « n'avait rien vu de sublime jusqu'à ce voyage ». Le 30 août, James Beattie, alors professeur de philosophie à Aberdeen, apprenant la venue de Gray en Ecosse, lui écrivit spontanément sans le connaître, pour l'inviter [57]. Gray lui expliqua qu'un aussi long déplacement lui était impossible, mais que lord Strathmore serait heureux de le recevoir avant son départ. Beattie vint à Glamis à la fin de septembre. Gray s'entretint de littérature avec le

57. On lira cette première lettre de Beattie à Gray dans *The British Prose Writers*, Vol. XXV, p. 19.

jeune poète, mais lui donna des conseils de sagesse sur la profession d'écrivain. Beattie, de retour à Aberdeen, lui offrit, au nom de l'Université, le grade de docteur; par égard pour Cambridge, Gray ne crut pas pouvoir accepter.

Le 7 octobre, Gray repartait pour l'Angleterre. Il revint à Edimbourg par Stirling, faisant un détour de 35 milles afin d'éviter la traversée du Forth, où il avait eu peur de se noyer à l'aller, et gagna Old Park, où il se reposa quinze jours. N'ayant plus d'argent, il renonça à s'arrêter à York pour féliciter Mason de son mariage (25 sept.), et rentra directement à Londres en trois jours d'étapes (28-30 oct.), « enchanté de son expédition d'Ecosse ».

Il raconta son voyage à Stonhewer, à Hurd et au Dr. Balguy; passa chez Walpole, mais trouva la maison vide, Walpole étant à Paris depuis le 9 septembre. Avant de rentrer à Cambridge (s. 29 nov.), il eut le plaisir de rencontrer Mme de la Peyrière, devenue grande dame, très fardée et entourée d'une ménagerie de chiens et d'oiseaux exotiques.

1766.

L'hiver fut assez bon; il ne souffrit pas, ne fut « ni heureux, ni malheureux », vécut dans une « douce stupéfaction d'esprit ». S'il oublia trop souvent d'écrire à Wharton, par l'intermédiaire de Stonhewer, devenu son « oracle d'état »[58], il s'intéresse à la politique : c'était l'époque où Pitt livrait ses assauts contre Rockingham. Il continue à faire ses observations de météorologie et d'histoire naturelle, en est au treizième Livre de Buffon, et lit à loisir la *Vie de Pétrarque* de l'Abbé Jacques de Sade.

Vacances dans le Kent. Dans la semaine du 18 avril, il alla à Londres (Jermyn St.), où il trouva la compagnie de Stonhewer et de Palgrave; le 16 mai à Denton (Kent), chez William Robinson. Il passa la fin de mai et tout juin dans ce « riant pays, immense jardin riche et prospère ». Il avait eu l'occasion de revoir Canterbury au passage; sur les fausses ruines construites par Lord Holland à Kingsgate, il composa un *Impromptu* (AB 90-1); il explora la côte du Pas-de-Calais, qui l'enchanta (Margate, Ramsgate, Sandwich, Deal, Dover, Folkestone, Hythe); revint à Londres et y rencontra Jonathan Wharton; rentra à Pembroke dans la semaine du 11 juillet.

58. Stonhewer est secrétaire du duc de Grafton depuis juillet 1765.

Au mois d'août, après une absence inexpliquée (s. 25 juillet à s. 1er août), il est repris de mélancolie, voit « les soucis de ce monde s'accumuler sur lui ». Ni les lettres paternelles qu'il adresse à Nicholls, ni le quatorzième Volume de Buffon, ne lui ôtent son pessimisme. En septembre, il fait un voyage dans le Norfolk et le Suffolk (de la s. 12 sept au 22 sept.); le 6 oct. va à Londres pour affaires. Il y resta deux mois (Jermyn St.); rendit visite à Walpole, qui se remettait d'une violente crise de goutte, et allait se reposer à Bath; s'occupa avec Stonhewer de l'avancement de Mason; écrivit à Nicholls pour lui confier ses peines et s'inquiéter pour lui d'une vacance de *fellowship;* lut les *Voyages en Italie* de Samuel Sharp; s'intéressa à la politique. En novembre, Mason arriva avec sa femme, sérieusement atteinte de tuberculose. Gray, après s'être renseigné auprès des médecins, essaya de rassurer son ami. Ils allèrent ensemble à l'Opéra (15 nov.). Retour à Pembroke dans la semaine du 5 décembre.

1767.

L'année commence dans l'abattement; il est plein du « sentiment de son inutilité »; sans être très malade, il sent « quelque chose qui s'enfle dans sa gorge ». Pendant le mois de janvier, il soigne Brown, qui s'est fracturé la jambe; écrit à son confident Nicholls, toujours à Ripon; à Mason, de plus en plus inquiet sur la santé de sa femme, en lui conseillant de l'emmener au bord de la mer, à Ramsgate. Mason préféra Bristol, où la malade mourut à la fin de mars.

Dans la semaine du 24 avril, Gray va à Londres, s'occupe de faire construire un tombeau pour Mrs. Mason et compose le dernier quatrain de l'*Elégie* qui devait y être gravée (AB 94 et 270). Il fait une excursion dans les environs, dont il admire la verdure « d'émeraude », visite la résidence du Comte de Burlington, s'arrête à Strawberry Hill, à Sion (chez Holdernesse), et dîne à Richmond Hill. Au retour, il voit quelques amis : Palgrave et Frederick Augustus Hervey[59], jeune prélat plein d'entrain, avec qui il mange des gâteaux chez les pâtissiers. Mais au début de juin il est impatient de repartir.

---

59. Ami de Mason, né en 1730. Aumônier du roi, il venait d'être, malgré l'excentricité de ses manières, nommé évêque de Cloyne. Hérita du titre de comte de Bristol en 1779 à la mort de son frère, l'amiral Augustus John Hervey, premier mari de la scandaleuse Elizabeth Chudleigh. Le frère aîné, George William (cf. *supra,* n. 12) était mort en 1775.

Le 12, il est à Cambridge; le 15, se remet en route pour le Nord. Brown l'accompagne cette fois. Ils s'arrêtent d'abord à Aston, chez Mason. Gray est très occupé à faire admirer à Brown les beautés de cet « Elysée », à lui faire visiter les curiosités de la région (ruines de Roche-Abbey, Dovedale, le Peak). Le lundi 29, ils accompagnent Mason à York, y restent deux ou trois jours, et repartent pour Old Park. Brown est enchanté de Durham; ils font des promenades (Barnard Castle, Richmond), vont à Hartlepool fréquemment. Le 11 août, ils sont reçus à Gibside, chez Lord Strathmore nouvellement marié. Gray y laisse Brown, qui doit accompagner Strathmore à Glamis le 1er septembre, et revient seul à Old Park.

Premier voyage au pays des Lacs. Le 29 août, Gray et Wharton partent ensemble pour un voyage dans la région des Lacs. Depuis longtemps ils avaient fait ce projet; mais leur plaisir fut gâté par une pluie diluvienne :

Samedi 29 août : de Durham à Hexham, par Newcastle.

Dimanche 30 : Carlisle; pluie continuelle.

Lundi 31 : Penrith.

Mardi 1er septembre : Keswick; impossible de rien voir; dans la nuit Wharton a une crise d'asthme.

Mercredi 2 : Cockermouth, en traversant des montagnes « prodigieuses »; Wharton passe une nuit pire que la précédente.

Jeudi 3 : retour à Penrith par Keswick.

Vendredi 4 : de Penrith à Brough; Wharton va mieux, mais il pleut toujours.

Samedi 5 : retour à Old Park, par la lande de Stainmore.

Malgré leur déception, ils jurèrent de revoir le pays du Skiddaw à la première occasion.

Le samedi 24 octobre, Gray revient à York accompagné de Wharton, qui repart le 28. A son tour, Gray se met en route le 1er novembre et se rend à Londres (Jermyn St.). Il s'entretient avec Walpole des *Historic Doubts on Richard III*, que celui-ci prépare; va voir Nicholls à Richmond (chez Floyer) pour le féliciter d'avoir obtenu un bénéfice dans le Suffolk.

Une crise de goutte le retint à Londres jusqu'à la semaine du 11 décembre. De retour à Cambridge, il est de nouveau immobilisé par la goutte et d'autres « petites misères » qui

l'obligent à l'abstinence; cependant, il peut faire les recherches historiques que Walpole attend pour publier son ouvrage. Il continue à noter, mais plus brièvement, la température et les floraisons; envoie à Wharton les descriptions que le vieil antiquaire John Leland a faites de son pays; des livres de voyages et d'histoire naturelle; des boutures de fleurs pour ses filles.

1768.

En janvier, Gray se remet de sa crise de goutte. Tout le Collège attend Mason, qui doit venir d'Aston, et il écrit — ce sont les seules productions dont il est maintenant capable — quelques vers pour le lui dire (*Comic Lines*, AB 95; 8 janvier).

Vers le 20, Gray fut éveillé au milieu de la nuit par un incendie qui détruisit plusieurs appartements dans l'aile nord de l'Ivy Court, en face de sa chambre. Mason arriva deux jours après, et fut reçu avec empressement par Gray, Brown et Delaval.

En février, Walpole lui envoie ses *Historic Doubts;* il en fait une critique détaillée. Dans le courant du même mois paraissait chez Dodsley une édition de ses poèmes (*Poems by Mr. Gray*) [60]. Walpole n'avait pas été mis au courant de la préparation de cette édition; il s'en plaignit et reprocha en même temps au poète de ne plus rien produire; à quoi Gray répondit « qu'il ne pouvait plus ». Cependant, en mars, il s'empressa à le documenter pour un supplément des *Historic Doubts*.

A la fin de mars, Mason est parti pour Londres. Gray l'y rejoint dans la semaine du 1er avril. Ils passèrent leurs soirées ensemble et allèrent tous deux chez Walpole à Strawberry Hill (17 avril). En mai, Gray eut la compagnie de Nicholls, de sa mère et de sa cousine Fanny Floyer; il les accompagna au théâtre et aux concerts.

Vacances dans le Kent. Le 30, il alla dans le Kent, chez Robinson, y passa deux mois à sa plus grande satisfaction, rayonna dans les environs et séjourna quelque temps à Ramsgate.

Nomination de professeur. Entre temps, Lawrence Brockett, victime d'une chute de cheval (21 juillet), mourait de ses

60. Pour le contenu de cette édition (BN 52). cf. *infra*, Chronologie des poèmes.

blessures (24 juillet). Gray apprit la nouvelle par sa cousine Mary. Sans qu'il eût à faire de démarches, le Duc de Grafton, dont Stonhewer était toujours secrétaire, lui offrit cette fois le poste (27 juillet). Le lendemain, le roi signait la nomination et, le 29, recevait Gray à son lever. Le « Professorat d'Histoire et de Langues Modernes » assurait à Gray un traitement de 400 livres, sur lequel, toutefois, selon la tradition, il devait payer des maîtres enseignants. Il prépara lui-même un cours public en latin, fit un plan d'enseignement, mais, en définitive, n'exerça pas. Il devait même, se considérant comme inutile, songer à donner sa démission en 1770.

Blundeston. Après sa nomination, Gray se rendit à Cambridge le 1er septembre pour y remplir les formalités officielles d'installation, et dans la semaine du 9 alla chez Nicholls, maintenant installé à Blundeston (Suffolk). Il passa quelques jours heureux dans une famille qu'il considérait comme la sienne. Au retour, Nicholls le raccompagna jusqu'à Norwich; en le quittant, Gray s'arrêta en chemin pour visiter l'Abbaye de Wymondham, et revint à Pembroke dans les premiers jours d'octobre. Au même moment, l'éditeur Foulis, de Glasgow, publiait une édition de ses poèmes préparée par les soins de Beattie.

Dans la semaine du 11 novembre, voyage à Londres pour liquider ses maisons de Hand-Alley, dont il partageait les revenus avec Mrs. Oliffe, et qui lui occasionnaient de continuels soucis. Il rentra à la fin du mois, puis repartit aussitôt pour régler l'affaire : il recevait 1.000 guinées et faisait assurer à Mrs. Oliffe une rente annuelle de 80 livres. Gray revint définitivement à Pembroke dans la semaine du 23 décembre, se félicitant d'être, au Collège, un des rares en bonne santé cet hiver-là. Depuis sa nomination, du reste, il fait preuve d'une certaine gaieté.

1769.

Avec le froid la goutte fait son apparition; il eut deux crises successives, peu graves, mais « longues et déprimantes ». A la fin de janvier, Mason vint lui tenir compagnie quelque temps; il reçut ensuite la visite de Nicholls. Pendant ce premier trimestre, il compose laborieusement son *Installation Ode* (AB 55-9) en l'honneur du Duc de Grafton, nommé Chancelier de l'Université.

Il partit pour Londres au début d'avril, s'y retrouva avec Mason, et alla passer quelque temps à Windsor, pendant les

premières journées de soleil. Mason étant reparti pour Aston, il revint à Cambridge dans la semaine du 12 mai.

En mai et juin, tout en lisant les huit volumes des *Voyages en Italie* de de Lalande, et la *Correspondance* de Shenstone, il surveille les répétitions de son Ode (« Odicle ») et attend le grand jour où toutes les célébrités assisteront à l'exécution (1er juillet).

Second voyage au pays des Lacs. La cérémonie passée, il songea aux vacances. Il part le 18, passe deux ou trois jours à York, avec Mason, et gagne Old Park, où il reste pendant les mois d'août et de septembre. Le 29 septembre, Wharton et lui vont refaire le voyage au pays des Lacs manqué en 1767. Le soir, ils couchent à Brough; mais Wharton, qui joue de malheur, est de nouveau pris d'asthme et doit rentrer à Old Park. Gray continue seul :

30 septembre. — Brough, Appleby, Kirkby-Thore, Brougham Castle. Dîne à Penrith et monte au *Beacon Hill*, d'où il découvre un immense panorama de montagnes et Ullswater dans le lointain.

1er octobre. — De Penrith à Ullswater, par la vallée de l'Eamont; promenade au bord du lac; retour à Penrith.

2. — De Penrith à Keswick, par Greystoke et Penruddock. Dîne à l'auberge de *Queen's Head*, à Keswick; l'après-midi, monte au *Parsonage*, où il assiste au coucher du soleil.

3. — Keswick. Part de bonne heure avec le patron de son auberge. Ils vont à pied à Borrowdale (splendide paysage; montagnes, cascades, lac de Derwentwater), s'arrêtent dans une ferme pour dîner de leurs provisions, et reviennent lentement. Le soir, promenade jusqu'au lac dans le calme de la nuit tombante.

4. — Keswick. Promenade à Crow Park. Le soir, Gray va revoir le coucher du soleil au *Parsonage*.

5. — Keswick. Promenade à travers champs jusqu'à Derwentwater, ascension de How-Hill, village de Portingskall. L'après-midi, il va visiter des vestiges druidiques situés à deux milles sur la route de Penrith.

6. — Keswick. Promenade à travers champs jusqu'à Bassenthwaite, et dîner au bord du lac. L'après-midi, le temps menaçant l'oblige à rentrer.

7. — Keswick. Samedi, jour de marché, averses. Promenade, le matin, à Crow Park; dans la soirée, sur la route de Penrith (observations botaniques).

8. — De Keswick à Kendal, par le lac Thirlmere. Il passe dans le Westmoreland (Grasmere, Rydal-Water) et arrive à Ambleside. Là, ne trouvant pas d'auberge convenable, il renonce à voir le lac de Windermere, dont il aperçoit cependant un beau panorama, et repart aussitôt pour Kendal.

9. — Kendal. Visite de la ville (église gothique avec chapelles et tombeaux; ruines du Château); l'après-midi, promenade aux chutes du Kent.

10 — De Kendal à Lancaster, par Burton-in-Kendal. Visite le Château de Jean de Gaunt, la banale église gothique, son cimetière, d'où l'on découvre la mer et le Furness.

11. — Lancaster. Promenade à Poulton, le matin; en ville (pluie), l'après-midi.

12. — De Lancaster à Settle. Hauteurs pittoresques, riche campagne, belles résidences; Hornby (Château), Ingleton.

13. — Settle. En chaise de poste à Gordale-Scar : vallée sauvage, rochers, cascade impressionnante.

14. — De Settle à Skipton. Temps sombre, paysage terne. A Skipton, il ne peut visiter le Château, et se remet en route.

Il gagne Otley par la vallée du Wharfe; visite son église et ses tombeaux, s'arrête à Leeds (Abbaye de Kirkstall) et arrive à Aston, où, en l'absence de Mason, il passe deux jours (18 et 19) avec son vicaire Alderson. Il repart le 20, et après deux jours d'étapes (Nottingham, Leicester, Harborough, Kettering, Thrapston, Huntingdon) se retrouve à Cambridge le 22.

Durant la première quinzaine de décembre, il va à Londres, où il rend visite à Rich. Hurd, malade. De retour à Pembroke, il y reçoit le jeune écrivain suisse Charles-Victor de Bonstetten, que Nicholls a rencontré à Bath, et qu'il lui envoie pour quelques mois à Cambridge.

1770.

De Bonstetten. Pendant le premier trimestre, toute l'existence de Gray est absorbée par l'attachement soudain et pas-

sionné qu'il conçut pour de Bonstetten. La fiévreuse personnalité du jeune homme le « subjugua »; il en oublia ses livres et ses amis. De Bonstetten a loué un appartement près de Pembroke; il mange tous les jours avec Gray, vient chez lui à toute heure, travaille dans sa chambre et leurs soirées se passent en interminables conversations, en lectures, où les « explications » se mêlent aux « tendres querelles ». Gray lui fait comprendre l'anglais, lui révèle Shakespeare, lui parle en termes élevés « de Patrie et de Vertu ». Il n'a jamais vu pareil garçon, n'a jamais été aussi expansif, ni aussi heureux[61].

Ce bonheur fut de courte durée. En mars, de Bonstetten fut rappelé par son père. Le mercredi 21, Gray l'accompagna à Londres, y passa deux jours avec lui, et le 23, à l'aube, l'embarqua dans la diligence de Douvres. Il rentra à Pembroke le 1er avril, en proie à la plus grande détresse. Il demanda à Nicholls le secours de son amitié. Nicholls l'invita à Blundeston, lui proposa un voyage pour la belle saison. Il voulut reprendre ses études, se rappela une demande que lui avait adressée Thomas Warton pour son *Histoire de la Poésie Anglaise,* et rédigea un plan de son ancien projet, qu'il lui fit transmettre par Hurd le 15 avril. Dans la semaine du 20, il va à Blundeston; revient le 4 mai, sans avoir pu trouver d'apaisement à sa tristesse. Ses déplacements témoignent une extrême nervosité. Il ne peut rester à Cambridge, repart aussitôt pour Londres, où il essaie de se distraire avec ses amis. Il va à plusieurs reprises chez Palgrave sans le trouver; déjeune avec Lord Strathmore, Thomas Lyon et sa femme; est importuné par le jeune Marquis de Villevielle, qui s'est mis en tête de traduire ses poèmes en français; dîne (20 mai) à Hampton Court avec Stonhewer. Il s'inquiète des lettres étranges qu'il reçoit de de Bonstetten. Il souffre de maux de tête, de petits accès de goutte. Il quitte Londres le 31 mai, s'arrête à Cambridge, va passer quinze jours à Aston, revient à Cambridge (s. 15 juin). Il reçoit de Beattie quelques strophes du *Minstrel* et son *Essay on Truth;* prend à peine le temps de les lire. Il arrête, avec Nicholls, les détails du voyage projeté dans l'Ouest; ils partent ensemble au début de juillet.

Voyage dans l'Ouest. Ce voyage, mal connu, dura environ six semaines. Ils visitèrent « cinq des plus beaux comtés du royaume » (Worcester, Gloucester, Monmouth, Hereford,

61. Cf. lettres citées par Marie L. Herking, dans son *Charles Victor de Bonstetten,* Lausanne, 1921, pp. 68 & sq.

Shropshire). Le principal attrait en fut la descente de la Wye en bateau, de Ross à Chepstow, « suite de merveilles inexprimables » (Monmouth et son magnifique vallon, Tintern Abbey, Percefield). Ils visitèrent les trois cités d'Hereford, de Gloucester et de Worcester, et leurs cathédrales; Abergavenny, les Châteaux de Raglan et de Chepstow, Ludlow, Malvern (où Gray lit le *Deserted Village*), Hampton Court, près de Lemster; les Leasowes et Hagley[62]. Au retour, ils s'arrêtèrent deux jours à Oxford. Gray demeura encore quinze jours à Londres et rentra à Cambridge dans la semaine du 17 août, enthousiasmé de son voyage, pour y retrouver « le calme mortel », et Brown « non pas mort, mais endormi ».

Il a cependant quelque courage, va à la bibliothèque de l'Université, y fait des vérifications pour Walpole, reprend son histoire naturelle. A la fin de septembre, Nicholls et sa mère vinrent le voir; il les accueillit avec joie. Mais il se plaint bientôt de « dérangements fiévreux »; en octobre, de la goutte. Il doit passer tout le mois dans sa chambre; en novembre, il n'a pu sortir qu'une fois, s'est enrhumé, tousse jour et nuit, ne peut dormir.

A la fin de l'année, après avoir assisté aux funérailles de Long (mort, le 16 décembre, à 90 ans), il va à Londres (s. 28 déc.) et rend visite à Walpole, qui prépare le quatrième et dernier volume de ses *Anecdotes of Painting*.

1771.

Rentré à Pembroke dans la semaine du 11 janvier, il reprend sa vie calme, applaudit à l'élection de Brown comme successeur de Long, continue son journal météorologique. Avec Nicholls, dont il dirige les lectures par correspondance, il songe à aller en Suisse, en été, pour revoir de Bonstetten. En février, il reçut de Beattie le premier livre du *Minstrel* terminé, et lui en adresse une critique minutieuse. Au printemps, il salue l'arrivée des hirondelles et le premier chant du rossignol.

Le déclin. Dans la semaine du 17 mai, il revient à Londres, y trouve Walpole, et Mason qui y a passé l'hiver. Il ne comptait rester qu'une quinzaine de jours, mais est retenu par son état de santé : il est fiévreux le matin, souffre d'une inflam-

62. Respectivement résidences de Shenstone et de Lyttelton.

mation locale qui ne lui permet pas de voyager, d'une dépression générale (« mechanical low spirits »); il tremble comme une feuille au moindre souffle de vent. Tristement, il écrit à Nicholls qu'il ne peut aller en Suisse, de ne pas l'attendre, qu'il se contentera de Old Park. Gisborne lui conseille de changer d'air; il prend un logement à Kensington. Walpole se préparant à partir pour Paris, il alla le voir, se plaignit de la goutte, de douleurs dans l'estomac. Walpole le trouva très changé et malade. Le 22 juillet, plus abattu que jamais, il rentra à Pembroke.

La dernière crise. Le 24, il fut pris d'un malaise au dîner; on dut le transporter dans sa chambre[63]. Il demande à Brown, qui veille auprès de lui, d'écrire à Wharton de ne pas compter sur sa visite. Le Dr. Glynn est venu, a diagnostiqué « la goutte à l'estomac », mais ne se prononce pas encore sur la gravité du mal. Le 26, après une assez bonne nuit, il a des nausées, passe la journée étendu sur son canapé; toujours incapable d'écrire, il charge Brown, qui ne le quitte plus, de donner de ses nouvelles à Wharton, à Nicholls. Bientôt des convulsions l'étreignent; on fait appeler le Professeur Plumptre, qui vient, avec Glynn, deux ou trois fois dans la journée[64]. Le 28, Brown, inquiet, mande Stonhewer de Londres. Le 29, les convulsions se multiplient. Sa cousine Dorothy, son vieux serviteur Stephen et Brown attendent la fin. Stonhewer arrive dans la soirée, accompagné de Gisborne. Le lendemain, ils assistent à trois consultations et repartent sans espoir. A neuf heures l'agonie commence. Gray a senti venir la mort; il s'éteignit paisiblement à 11 heures du soir (mardi, 30 juillet)

Par les soins de Brown, qui était, avec Mason, son exécuteur testamentaire[65], sa dépouille fut transportée à Stoke Poges. Le 6 août, Gray fut enseveli, conformément à son désir, à côté de sa mère et de sa tante Mary Antrobus, dans le cimetière qu'il a immortalisé.

---

63. Cf. *Memoirs of the Rev. F. Cary*, I, 233, ouvrage cité par Mitford, MC, p. 487.

64. Pour ces détails, les déclarations de Cole (MW I App. C, c) ne concordent pas exactement avec la lettre de Brown (MW IV 204). Cette dernière lettre, écrite au chevet du mourant, doit être plus conforme à la vérité.

65. Voir le testament de Gray, AB 285 & sq.

DEUXIÈME PARTIE

TABLEAUX ANNEXES

TABLEAUX ANNEXES

Les tableaux suivants compléteront la chronologie générale de la vie de Gray :

I. — *Famille de Gray.* — Si la généalogie de Gray est inconnue, on peut dresser la liste de ceux de ses parents qui jouèrent un rôle dans son existence, à l'aide de sa correspondance et de son testament (AB 285-8). Edmund Gosse s'est trompé sur la parenté de Gray et de Mrs. Oliffe, et sur l'identité de son oncle William, qu'il appelle Thomas (GL 2). Tovey a longuement discuté au sujet des oncles et cousines de Gray (TP 291; TL III 351). Ces difficultés sont, aujourd'hui, résolues dans les notices « Antrobus », de l'ouvrage de J. et J. A. Venn, *Alumni Cantabrigenses* (Vol. I; C.U.P. 1922), et par un article du Dr. H. P. Stokes sur la question (*Thomas Gray and his Cambridge Relatives, The Cambridge Review*, XXXVIII, n° 942, 17 janv. 1917, pp. 164-7). Le Dr. Stokes donne un tableau assez semblable au nôtre.

Du côté paternel, la plus grande obscurité subsiste. Si le grand-père et le père de Gray s'établirent dans la Cité, une partie de la famille aurait vécu à Canterbury. D'après Egerton Brydges, Gray allait parfois chez ses cousins. De ces visites, pourtant, il ne reste que de vagues indices : en 1739 il parle à sa mère de la cathédrale comme d'une église bien connue de tous les deux (TL I 17); en 1760 il se propose de passer quinze jours dans le Kent (TL II 167); en 1766, quand il va chez Robinson, ses paroles impliquent qu'il a déjà parcouru la route de Canterbury (TL III 113). Toutefois, grâce au té-

moignage d'Egerton Brydges et d'une certaine Miss Lukyn, on a pu soutenir que l'*Elégie* avait été inspirée par le cimetière de Thanington (Voir : S. Egerton Brydges, *Imaginative Biography*, Londres, 1834, 78 et sq.; *Gentleman's Mag.*, déc. 1857, 661-2; F. G. Stokes, *Gray's Elegy*, O.U.P. 1929, App. II; lettre du Rév. S. Gordon Wilson au *Guardian*, 23 janv. 1931). Dans l'incertitude, on ne peut que se borner aux indications du testament.

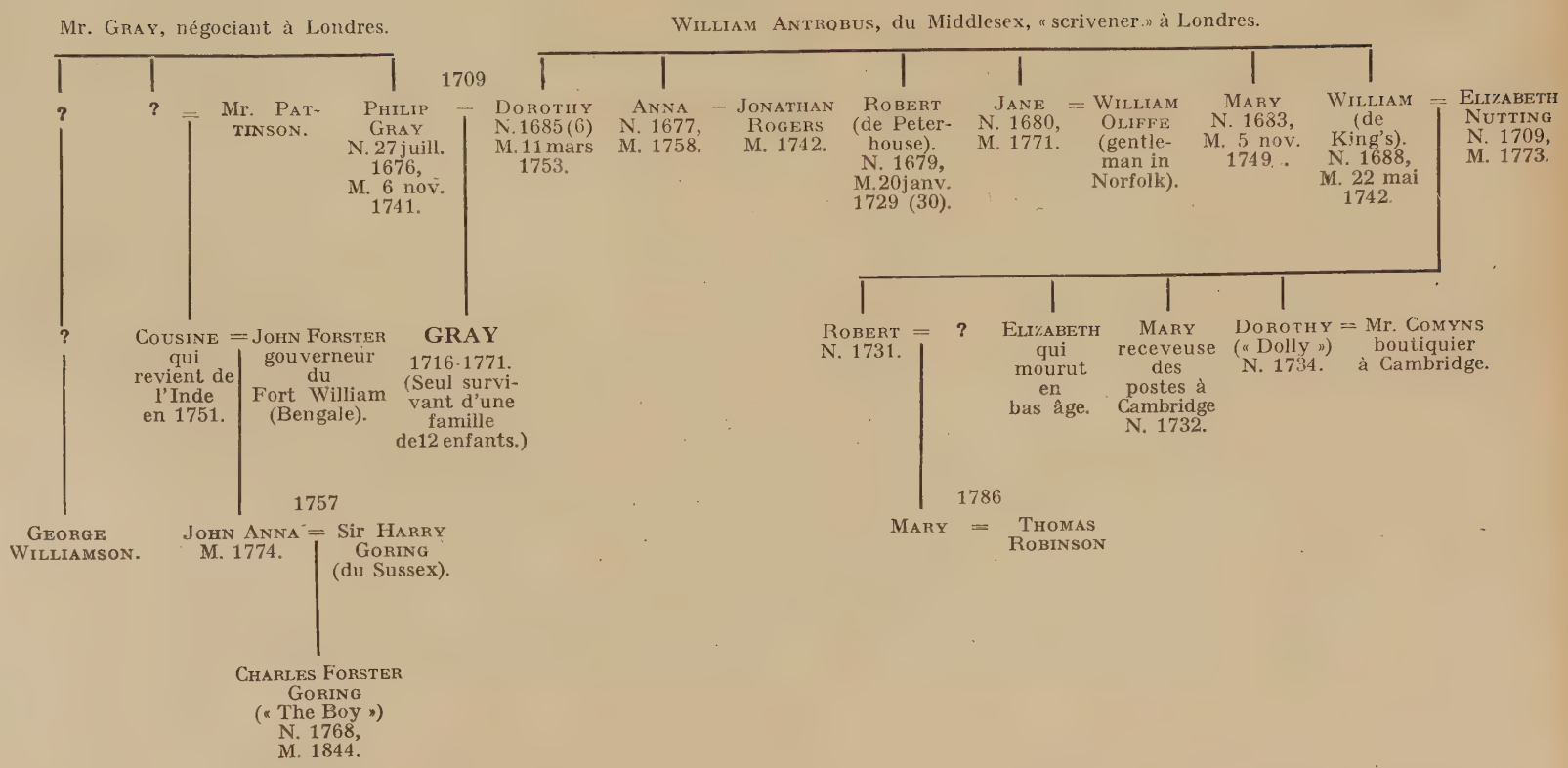
II. — *Table alphabétique des amis de Gray.* — Nous rassemblons ici, sous forme de notices succinctes, des renseignements permettant de situer la plupart des amis de Gray, et utiles à l'étude de leurs rapports avec le poète. Nous nous plaçons d'ailleurs à ce seul point de vue, et n'entendons pas faire la biographie de personnages tels que de Bonstetten, Mason ou Horace Walpole. Pour les œuvres de ces deux derniers et de West, se reporter à la chronologie ci-après.

III. — *Chronologie des poèmes de Gray.* — Cette chronologie comprend deux parties principales : les poèmes de jeunesse, écrits en latin, pour la plupart exercices littéraires échangés entre les membres de la « Quadruple Alliance ». On les trouvera replacés avec les compositions de West et d'Horace Walpole. L'œuvre d'Ashton est trop minime (Contribution à la *Cambridge Gratulatio* de 1736, CT I 69, n. 4; poème sur la mort de West, TF 171-2) pour entrer en ligne de compte. Dans la seconde partie nous dressons une chronologie des poèmes anglais (composition et publication), en regard des œuvres de ses amis, des œuvres nationales et européennes les plus marquantes. Nous avons rangé à part les exercices scolaires et les fragments dont la date ne peut être fixée.

IV. — *Tableau analytique des principaux articles des* Commonplace Books. — Les *Commonplace Books* ou *Adversaria*, de Gray, ont une importance particulière. Outre des extraits d'auteurs dont le choix seul est significatif, on y trouve

une annotation copieuse et en grande partie personnelle de ces extraits, des remarques, des rapprochements de toute sorte; la transcription de presque tous ses poèmes sous leur forme définitive; ceux de ses essais, ou ébauches d'essais, auxquels il attachait le plus de prix. Si ces documents ne permettent pas d'embrasser toutes les manifestations de son activité intellectuelle, ils nous en offrent du moins une image réduite. Ne pouvant relever tous les articles, nous avons choisi les plus représentatifs, ceux qui nous ont paru le mieux caractériser la nature de ses préoccupations, le sens et l'évolution de ses études.

I. — Famille de GRAY



CONWAY, Henry Seymour (1721-1795). Officier et homme politique. Fils de Francis Seymour, premier Baron de Conway (1679-1732) et frère cadet de Francis Seymour, second Baron de Conway, Comte de Hertford (1718-1794); cousin d'Horace Walpole par sa mère Charlotte Shorter, belle-sœur de Sir Robert. Gray avait connu Francis et Henry à Eton, et les retrouva à Paris, avec Walpole. Henry les accompagna dans leur visite de la capitale et les suivit ensuite jusqu'à Genève, où il devait se fixer quelque temps. Revenu en Angleterre, il devint membre du Parlement (1741), entra dans l'armée, prit part aux guerres de la Succession d'Autriche et de Sept Ans. Adversaire de Pitt, ami de Fox, fut Secrétaire d'Etat avec le Duc de Grafton sous Rockingham, et s'éleva dans la hiérarchie militaire jusqu'au grade de Commandant en Chef (1782). En 1747, avait épousé une riche écossaise, Lady Ailesbury; c'est dans leur résidence de Park Place, Henley, que Gray fut reçu en 1760.

DELAVAL, Edward Hussey; « Marcello » (1729-1814). Savant chimiste. Fils cadet de Francis Blake Delaval, de Seaton Delaval, Northumberland. Admis à Pembroke en 1747. B.A. et *fellow*, 1751; M.A., 1754; F.R.S., 1759. Un harmonica de sa construction — le plus grand connu jusqu'alors en Angleterre — lui valut l'admiration de Gray et de Mason. Passa la plus grande partie de son temps à Pembroke et fut l'un des compagnons les plus réguliers de Gray. Cependant Gray ne reparla plus de Delaval du jour où celui-ci lui eut déconseillé d'écrire son *Installation Ode* (1769).

Delaval avait deux frères. L'aîné, Francis Blake, fit ses études à Oxford. Mais le second, John Hussey, *fellow-commoner* de Pembroke, Cambridge (1746), se vit expulser du collège à la suite d'un scandale (TL I 152-3).

GISBORNE, Thomas (1726-1806). Médecin. Admis à St John's, Cambridge en 1744. B.A., 1748; M.A., 1751; *fellow*, 1753; M.D., 1758; F.R.S., 1759. Médecin de l'Hôpital St George à Londres; Membre du College of Physicians, dont il fut Président à plusieurs reprises (1791-2, 1794-5, 1796-1803). Médecin ordinaire du roi. Ami de Walpole, dont il était le voisin dans le quartier de Arlington Street, et de Mason, qu'il rencontre à la cour. Gray le fréquenta, lorsqu'il était à Londres. C'est Gisborne qui lui conseilla d'aller à Kensington en 1771, et qui vint le voir à Pembroke avec Stonhewer le jour de sa mort.

HURD, Richard (1720-1808). Prélat et homme de lettres. Admis comme *sizar* à Emmanuel College, Cambridge, en 1733; immatriculé en 1735. B.A., 1739; M.A. et *fellow*, 1742; B.D., 1749; D.D., 1768. Alla vivre dans son bénéfice de Thurcaston, Leicestershire, en 1757; fut ensuite *Rector* de Folkton, Yorkshire (1762), évêque de Lichfield (1774), de Worcester (1781). Hurd est connu dans l'histoire littéraire par son amitié avec Warburton et par son rôle dans la renaissance « gothique » (*Letters on Chivalry and Romance*, 1762). Etant encore à Cambridge, encouragea, dès 1747, les premiers efforts poétiques de Mason et s'intéressa avec Gray, qui de son côté lui avait communiqué son manuscrit du *Bard* et offert un exemplaire de ses *Odes Pindariques* (1757), à la composition de *Caractacus*. Sans qu'il y eût jamais de familiarité dans leurs rapports, Hurd était assez lié avec Gray et avec Brown pour leur rendre visite lorsqu'il venait à Cambridge. (Notamment en 1765 et en 1767). Servit d'intermédiaire entre Gray et Thos. Warton, au moment où ce dernier préparait son *Histoire de la Poésie anglaise*.

(1) **LYON, John, neuvième Comte de STRATHMORE (1737-1776).** Pair d'Ecosse. Ami de Wharton et de Mason, qui s'occupèrent de son admission à Pembroke, où il fut accueilli par Gray en 1755. Au cours de ses vacances à Old Park, Gray le retrouve en famille dans sa résidence de Gibside, à Hetton, Durham, habitée par son frère Thomas; en 1765, fit avec lui et Thomas un voyage en Ecosse et fut son hôte en son château de Glamis. En 1767, Lord Strathmore épousa Mary Eleanor Bowes. Au mois d'août, Gray alla voir les jeunes mariés à Gibside avec Brown, qui partit ensuite avec eux pour Glamis. Gray devait rencontrer encore Lord Strathmore et sa famille à Londres en mai 1770.

Parents de Lord Strathmore que connut Gray : sa mère, la douairière Lady Strathmore; sa sœur Lady Mary Lyon, et ses deux frères cadets :

(2) **LYON, James Philip (1738-1763).** Fut admis à Pembroke comme *fellow-commoner* en 1756. Entra au service de la Compagnie des Indes Orientales (1761) et périt dans la fleur de l'âge au massacre de Patna (1763).

(3) **LYON, Thomas (1741-?).** *Fellow-commoner*, puis *fellow* (1761) de Pembroke. Accompagne Gray en Ecosse en 1765. Occupe à Pembroke un appartement en face de celui de Gray, mais réside peu au collège.

MASON, William; « Scroddles » (1725-1797). Prêtre et homme de lettres. Fils d'un pasteur anglican de Hull. Etudes secondaires à Hull. Admis à St John's, Cambridge, en 1743. B.A., 1746. Elu *fellow* de Pembroke en 1747-9. M.A., 1749. A la mort de son père (1753), qui le laissait sans ressources, résolut d'entrer dans les ordres. *Deacon* et *Priest* en 1754; *Rector* d'Aston, Yorkshire, et aumônier de Lord Holdernesse, qui devint son protecteur (1754). Va en Allemagne comme aumônier de Lord Hertford, ambassadeur à Hanovre, mais n'y reste que quelques mois (1755). Prébendier de Holme, Yorkshire (1756); aumônier ordinaire du roi, grâce à l'appui de son ancien élève Lord John Cavendish, de 1757 à 1771; chanoine et chantre de York, prébendier de Driffield, 1762. Se marie à Hull en 1765 et perd sa jeune femme deux ans après.

Voir : J. W. Draper - *William Mason, a Study in Eighteenth Century Culture,* New-York U.P., 1924.

NICHOLLS, Norton (1742-1809). Prêtre anglican. Elevé à Eton. Entré à Trinity Hall, Cambridge, en 1760. LL.B., 1766. Il fut présenté à Gray en 1760 ou 1761, et le fréquenta assidûment. Orphelin de père, il passe ses vacances auprès de sa mère, qui vit avec son frère Charles Floyer, à Hollinclose Hall, Ripon, Yorkshire. A la mort de Charles Floyer (1766), Nicholls reste quelques mois à Ripon et en 1767 vient chez un autre oncle, le capitaine Floyer, à Richmond, Surrey, mais obtient aussitôt les bénéfices de Lound et Bradwell, dans le Suffolk. Avec sa mère et sa cousine Fanny Floyer, il s'installe dans le voisinage à Blundeston, près de Lowestoft. C'est là que Gray vint le voir en 1768 et 1770. De son côté Nicholls lui rend visite une fois par an à Cambridge. Gray rencontra aussi Nicholls et sa famille à Londres (notamment en 1768) chez un troisième oncle, Augustus Floyer, de Upwey, Dorsetshire, qui habite en ville dans Thrift Street, quartier de Soho. Nicholls fit avec Gray un voyage dans l'ouest de l'Angleterre en 1770. Ils en projetèrent un second en Suisse l'année suivante; mais Gray ne put l'accompagner. Nicholls partit seul le 21 juin et ne rentra qu'en 1773.

PALGRAVE, William; « Old Pa » (1735-1799). Prêtre anglican. *Fellow-commoner* de Pembroke. LL.B., 1760. Devint aussitôt *Rector* de Thrandeston, puis de Palgrave, dans le Yorkshire, à proximité d'Aston. Ami de Mason, de Brown, de Nicholls, de Lord Strathmore, qui le reçoit à Glamis en 1766. Fut un des jeunes étudiants dont Gray aimait à former le goût;

sur son conseil fit plusieurs voyages d'étude en Grande-Bretagne et visita la France, la Suisse et l'Italie (1764-5).

ROBINSON, William; « Billy » (1728-1803). Prêtre anglican. D'une famille de West Layton, Yorkshire; frère cadet de Mrs. Elizabeth Montagu (du *Blue Stocking Club*). Etudes secondaires à Westminster. Admis à St John's, Cambridge, en 1747. B.A., 1751; M.A., 1754; *fellow* de St John's de 1752 à 1760. Entre dans les ordres en 1754. *Curate* de Kensington, y épouse Mary, fille de Adam Richardson, puis voyage sur le Continent, surtout en Italie. Rentre en 1763. En 1765 devient *Rector* de Denton, Kent, où Gray alla en vacances en 1766 et 1768. Obtint par la suite plusieurs bénéfices et mourut comme *Rector* de Burfield, Buckinghamshire.

STONHEWER, Richard (1728-1809). Fils du Dr. Stonhewer, de Houghton, près de Durham. Admis à Trinity College, Cambridge, en 1747. B.A., 1749. *Fellow* de Peterhouse en 1751. Entra ensuite dans l'administration (*Commissioner of Excise*), et en 1765 devint secrétaire particulier du Duc de Grafton, dont il avait été le *tutor* à Cambridge. Stonhewer fut « l'oracle d'Etat » de Gray; sa présence au ministère facilita sa nomination de Professeur en 1768. Ami de Mason, il hérita de sa bibliothèque, comprenant divers manuscrits de Gray, et surtout ses *Commonplace Books*, qu'il légua à son tour au Collège de Pembroke.

STRATHMORE, Lord. Voir (1) LYON, John.

TUTHILL, Henry. D'abord étudiant à Peterhouse, vint à Pembroke en 1746. Fut élu *fellow* en 1749. Ami de Gray, Brown, Wharton et Mason dans le clan opposé au Dr. Long. Disparaît de la correspondance de Gray après juillet 1756; aurait perdu son titre de *fellow* en 1757. Il est remarquable que Mason ait raturé son nom partout où il se trouvait dans les lettres de Gray.

WALPOLE, Horace, quatrième Comte d'ORFORD (1717-1797). Homme de lettres. Quatrième fils du ministre Sir Robert Walpole. Elevé à Eton (1727-1734); membre de la *Quadruple Alliance* (« Celadon »). Etudiant à King's College, Cambridge (1735-1739). Obtient par son père les sinécures d'*Inspector of Imports and Exports at the Custom House* (1737) et de *Usher of the Exchequer* (1738). Voyage en France

et en Italie avec Gray (1739-1741). Après sa brouille avec celui-ci (mai 1741) est retenu à Reggio par une angine dont il faillit mourir. Séjourne quelque temps à Venise et rentre en Angleterre au mois de septembre. Membre du Parlement de 1741 à 1768. Réconciliation avec Gray : novembre 1745. Voyages à Paris : 1765-6, 1767, 1769, 1771, 1775.

Avant 1739, quand Walpole n'est pas à Eton ou à Cambridge, on le trouve chez son père, à Londres, dans St James' Square, jusqu'en septembre 1735, ensuite dans Downing Street, Whitehall; à Houghton, Norfolk (résidence de campagne de Sir Robert), ou au pavillon de New Park, à Richmond. A partir de 1742, d'abord à Houghton, puis à Londres, dans Arlington Street. En 1746 loue une maison d'été à Windsor; en 1747 achète le château de Strawberry Hill, à Twickenham (Restauration gothique, 1750-63; installation de la Presse de Strawberry Hill, juin 1757).

Voir : A. Dobson, *Horace Walpole*, 1890. Nouvelle éd. revue par Paget Toynbee, O.U.P., 1927. — P. Yvon, *La Vie d'un Dilettante, Horace Walpole*, Caen, 1924. — D.M. Stuart, *Horace Walpole*, E.M.L., Londres, 1928. — Lewis Melville, *Horace Walpole, A Biographical Study*, Londres, 1930.

WEST, Richard (1716-1742). Fils de Richard West, Lord Chancelier d'Irlande, auteur de la tragédie d'*Hecuba;* petit-fils par sa mère de l'évêque Gilbert Burnet. Brillant élève d'Eton (1726-1735); membre de la *Quadruple Alliance* (« Favonius »). Se destine au barreau; est inscrit au Middle Temple en 1733. Etudes universitaires à Christ Church, Oxford (1735-1738). Entre au Temple en 1738, mais renonce au droit en 1741 et songe à s'enrôler dans l'armée (début de la guerre de la Succession d'Autriche). Passe l'hiver 1741-2 à Londres, mais en mars 1742 son état de santé l'oblige à vivre à la campagne (Popes, près de Hatfield, Herts.). Il meurt de phtisie le 1er juin 1742.

L'existence maladive de West fut encore attristée par un drame de famille mal connu. Mrs. West aurait empoisonné son mari avec la complicité du secrétaire de celui-ci, dont elle était devenue la maîtresse.

WHARTON, Thomas (1715-1794). Médecin. *Fellow* de Pembroke; M. A., 1741. Quitte Cambridge en 1744 et retourne chez son père, à Durham. En 1745, étudie la médecine au *Royal College of Physicians*, de Londres (habite dans Lea-

denhall Street). En 1746, revient à Durham, se marie, s'établit provisoirement à Elvet House et décide de pratiquer. M. D. en 1752. Au début de l'année suivante, après avoir hésité sur le choix d'une résidence, se fixe à Londres avec sa famille (habite successivement : St Pancras Lane, Cheapside; King's-Arms Yard, Coleman Street; Southampton Row, Bloomsbury). Pour des raisons de santé, revient dans le comté de Durham en 1759 — c'est alors que Gray prend son appartement de Southampton Row — et s'installe définitivement dans la maison de famille de Old Park, où Gray vint en vacances en 1762, 1765, 1767 et 1769.

Nombreux enfants, pour lesquels Gray a une affection particulière : Miss Wharton (1748; « The Little Doctoress »); Peggy (1750); Robin (1753; meurt en 1758 : *Epitaph on a Child*, AB 84); Deborah (1755). Ensuite, mais dans un ordre moins certain, Betty, un second Robin (1760), Kitty et Richard

WHITHED, Francis (1719-1751). De Southwick Park, Hampshire. Primitivement, Francis Thistlethwaite; adopta le nom de Whithed à la mort de son oncle. Ami inséparable de Chute (*q. v.*). Membre du Parlement en 1747. Meurt, à 32 ans, chez Chute, à *The Vine*.

III[a]. — Œuvres de la « Quadruple Alliance »

	GRAY	WALPOLE	WEST
1734	Gray répond à Walpole (8 déc.) par un poème anglais : *Lines spoken by the Ghost of John Dennis at the Devil Tavern.*	Walpole écrit à Gray une Epître en vers (disparue).	
1736	Contribuent à la *Gratulatio Academiæ Cantabrigiensis* (en l'honneur du mariage du Prince de Galles).		Contribue à l'*Oxford Gratulatio.*
	Hymeneal on the Marriage of H. R. H. the Prince of Wales. Traduction de Stace, *Thébaïde*, VI, 646-88 et 704-24 (mai, à West).		Traduction d'Horace, *Odes*, III, 13 (juin, à Walpole). Traduction de Martial, III, 61 (juillet, à Ashton). Imitation d'Horace : *To Mary Magdalene* (août, à Walpole). *On the Chelsea Grotto* (oct., à Walpole).
1737	Poèmes du Tripos (envoyés à West).		
	Luna Habitabilis. Traduction de Dante, *Enfer*, XXXIII, 1-26.	*Planetæ sunt Habitabiles.*	*Ad Amicos* (juillet, à Gray). *Monody on the Death of Queen Caroline.* *Carolina : Ecloga.*
1738	Ode saphique, *Barbaras ædes... (Ad C. Favonium Aristium)*, et fragment alcaïque *O Lacrymarum fons..* (juin, à West). Traduction du Tasse, *Jér. Dél.*, XIV, 32. Imitation d'une scène du *Pastor Fido* de Guarini (disparue). Imitation de Properce, *Elégies*, III, 5.		*The view from the Thatcht House at Richmond* (sept., à Walpole). Elégie : *Quod mihi tam gratæ..* (sept. à Gray). Imitation d'Horace, *Epitres*, I, II (à Gray).

	GRAY	WALPOLE	WEST
1739	Vers saphiques : *Horridos tractus...* (nov., à West, de Gênes).		Imitation de Properce, *Elégies*, III, 15 (juin, à Walpole). Vers saphiques : *O meæ jucunda...* (sept., à Gray).
1740	Elégie écrite sur le Champ de bataille de la Trébie : *Qua Trebie glaucas...* (janv., à West). Ode Alcaïque : *Ad C. Favonium Zephyrinum* (mai, à West, de Rome). Fragment d'un poème sur le Gaurus : *Ne procul infelix...* (juillet, à West).	Epître à Ashton, de Florence.	Poème sur l'Hiver : *Ipse Pater Thamisinus...* (janvier). Traduction de Virgile, *Géorgiques*, II, 458-542. Elégie : *Ergo desidiæ* (avril, à Gray).
	Traduction d'une chanson de Buondelmonte, envoyée à West, en octobre.		
	En latin : *Lusit amicitiæ interdum...*	En anglais : *Love often in the comely mien...*	
1741	*De Principiis Cogitandi.* (Les 53 premiers vers, commencés peut-être en été 1740, envoyés à West en avril.) *Farewell Lines to Florence* (avril, à West). [Ode alcaïque sur la Grande-Chartreuse : *Oh Tu, severi Religio loci...*]		Travaille à *Pausanias*, tragédie.
1742	Commence sa tragédie d'*Agrippina*. (Envoie I, I, 82-182 à West, en avril; écrit ensuite les douze premiers vers de I, II et abandonne.)		

	GRAY	WALPOLE	WEST
1742 *(Suite)*	Traduction de Properce, *Elégies*, II, I (à West).		Poème latin sur sa toux : *Ante omnes morbos...* (avril, à Gray).
			Ode : *Dear Gray, that always in my heart* (mai, à Gray).
	Epître héroïque : *Sophonisba Massinissæ*, et quatrain grec (mai, à West).		Imitation de Catulle, V et VII (mai, à Gray).
	Ode on the Spring (*Noontide, an Ode*, juin, à West).		

III b. — Quelques dates antérieures à l'œuvre anglaise de GRAY.

1715. — Browne Willis : *History of the Counties, Cities and Boroughs in England and Wales.*

1716. — Thomas Hearne : *English Chronical Histories.*

1717. — Reconstitution de la Société des Antiquaires.

1721. — Parnell : *Poems* (pub.).

1724. — William Stukeley : *Itinerarium Curiosum.*
Philip Miller : *The Gardener's and Florist's Dictionary.*

1726. — James Thomson : *Winter* (1727 : *Summer;* 1728 : *Spring;* 1730 : *Autumn*).
John Dyer : *Grongar Hill.*

1728. — Pope : *The Dunciad.*
David Mallet : *The Excursion.*

1732. — Pope : *Moral Essays* (1732-5).
Essay on Man (1732-4).

1735. — Linné : *Systema Naturæ.*

1737. — Matthew Green : *The Spleen.*
Richard Glover : *Leonidas.*

1740. — John Dyer : *Ruins of Rome.*
William Stukeley : *Stonehenge.*

	GRAY		WALPOLE
	Composition	Publication	—o—
1742	*Ode on the Spring* (« Noontide, an Ode »), juin. *Sonnet on the Death of Richard West.* — *Ode on a Distant Prospect of Eton College* (« Ode on a Distant Prospect of Windsor and the adjacent Country »). — *Hymn to Adversity* (« Ode to Adversity »), août. *Hymn to Ignorance*, à son retour à Cambridge.		
1743			
1744			
1745			
1746	Première allusion à l'*Elégie* (septembre).		*The Beauties.* *Epilogue to Tamerlane.*
1747	*Ode on the Death of a Favourite Cat*, mars. [*The Characters of the Christ-Cross Row.*]	*An Ode on a Distant Prospect of Eton College* (publiée par R. Dodsley, sans nom d'auteur).	Elu F. R. S. Achète Strawberry Hill.

Œuvres anglaises

MASON	ANGLETERRE	EUROPE
	Young. *Night Thoughts.* Shenstone. *Schoolmistress.* Collins. *Persian Eclogues.*	
	Blair. *Grave.* Hammond. *Love Elegies* (publ.). John Taylor déchiffre les inscriptions grecques du « Marbre de Delos ». Richard Pococke. *Eastern Travels* (1743-5).	
Il Bellicoso, Il Pacifico, Musæus.	Akenside. *Pleasures of Imagination.* (Shenstone écrit son *Essai sur l'Elégie.*) Mort de Pope.	
	Markland. *Remarks on the Epistles of Cicero.* Richard Dawes. *Miscellanea Critica.*	Prévost commence son *Histoire générale des Voyages* (21 volumes, de 1745 à 1770).
The Birth of fashion. *Stanzas written on the banks of the Cam.* *Ode on leaving St-John's College, Cambridge.*	J. Warton. *Odes.* Collins. *Odes.* Hervey. *Meditations* (les trois premières parties, dont les *Meditations among the Tombs*, publ. en février).	
Musæus (publ.). *Ode to a Water Nymph.* *Ode on expecting to return to Cambridge.*	T. Warton. *Pleasures of Melancholy.* Lyttelton. *Monody on the Death of his wife.* Thos. Carte. *History of England*, I.	

	GRAY		WALPOLE
	Composition	Publication	
1748	*The Alliance of Education and Government* (les 57 premiers vers en août).	*Eton, Spring* et *Cat* dans les Dodsley's « Miscellanies ». (*A Collection of Poems by several Hands*), vol. II, pp. 261-9.	
1749	Abandonne *The Alliance.*		
1750	*Elegy written in a Country Church-Yard* terminée, juin. *A Long Story*, août-octobre.		Commence la restauration gothique de Strawberry Hill.
1751		*An Elegy wrote in a Country Churchyard* (R. Dodsley, éd., février.)	*The Funeral of the Lioness*, a fable.
1752	*Stanzas to Mr. Bentley;* commence *The Progress of Poesy.*		
1753		*Designs by Mr. R. Bentley for six Poems by Mr. T. Gray*, éd. R. Dodsley (*Spring, Cat, Eton, Story, Adversity, Elegy*).	
1754	Commence *Ode on the Pleasure arising from Vicissitude* (demeurée inachevée). *The Progress of Poesy* (« Ode in the Greek Manner »), terminée, décembre.		
1755	Commence *The Bard* (« The Prophecy»).		

MASON	ANGLETERRE	EUROPE
remier *Sonnet.* *sis.* *de on the Installation of the Duke of Newcastle.*	Thomson. *Castle of Indolence.* Richardson. *Clarissa Harlowe.* Smollett. *Roderick Random.* Tanner. *Bibliotheca Britannica.*	Otter. *Voyages en Turquie et en Perse.* Montesquieu. *Esprit des Lois.*
ublie *Isis.* ommence *Elfrida.*	Collins. *Ode on the Popular Superstitions of Scotland* Fielding. *Tom Jones.* Ames. *Topographical Antiquities.*	Buffon. *Histoire naturelle*, vol. I, II et III.
		Pelloutier. *Histoire des Celtes.*
	Fielding. *Amelia.*	*Encyclopédie* (1751-80). Voltaire. *Siècle de Louis XIV.*
Elfrida, terminé et publié.	Chr. Smart. *Poems on Several Occasions.* La Société des Antiquaires reçoit une charte royale.	Caylus. *Recueil d'antiquités* (1752-67).
Elegy to a Young Nobleman leaving the University.	Richardson. *Sir Charles Grandison.*	Buffon. *Les Quadrupèdes* (1753-67).
	Glover. *Boadicea.* T. Warton. *Observations on the Faerie Queene.* Hume. *History of England*, I. T. Birch. *Memoirs of Queen Elizabeth.*	Condillac. *Des Sensations.*
	Grainger. *Ode on Solitude. Life of Swift.* Johnson. *Dictionary.*	Mallet. *Introduction à l'Histoire du Danemark* (1755-6). D'Anville. *Carte de l'Asie.*

	GRAY		WALPOLE
	Composition	Publication	
1756			
1757	Reprend et termine *The Bard.* *Epitaph on Mrs. Clarke.*	*Odes by Mr. Gray*, printed at Strawberry Hill for R. et J. Dodsley *(Progress, Bard).*	Installe une presse à Strawberry Hill.
1758	*Epitaph on a Child* (Robin, fils de Th. Wharton).		*Catalogue of Royal and Noble Authors* (avril).
1759			
1760			

MASON	ANGLETERRE	EUROPE
ublie ses *Odes* (*To Memory, To Independency, On Melancholy, On the Fate of Tyranny*). artie dramatique de *Caractacus*.	Home. *Douglas.* J. Warton. *Essay on Pope.* Burke. *Ideas of Sublime and Beautiful.*	Voltaire. *Désastre de Lisbonne*, termine son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations.*
ommence les Odes de *Caractacus*.	Dyer. *The Fleece.* Smollett. *History of England.* Brown. *Estimate.*	
legy Written in the Garden of a Friend. ermine *Caractacus*.		Leroy. *Ruines de la Grèce.*
ublie *Caractacus* (mai).	Goldsmith. *Present State of Polite Learning.* Johnson. *Rasselas.* Sterne. *Tristram Shandy*, I et II. A. Smith. *Moral Sentiments.* Robertson. *History of Scotland.* Stillingfleet. *Miscellaneous Tracts.* (Introduit le système de Linné en Angleterre.)	Voltaire. *Candide.*
legy on the Death of a Lady (Lady Coventry).	Goldsmith. *Citizen of the World.* Macpherson. *Fragments of Ancient Poetry.* Evan Evans écrit sa *Dissertatio de Bardis.*	

	GRAY		WALPOLE
	Composition	Publication	—o—
1761	*The Fatal Sisters* (« Song of the Walkyries »). *The Descent of Odin*, avant mai. *Epitaph on Sir William Williams. Sketch on his own Character.* Chansons écrites pour Miss Speed : *Amatory lines* et chanson sur un air de Geminiani : *Thyrsis when we parted...*		
1762			*Anecdotes of Painting England*, I et II.
1763			*Portrait of Lord Granvil* janvier.
1764	*The Candidate* (Election de Lord Sandwich comme High Steward de l'Université). Traduction en vers de fragments gallois : *The Triumphs of Owen, The Death of Hoel, Caradoc, Conan.*		*Anecdotes of Painting,* I *Catalogue of Engravers England*, février. *Life of Lord Herbert of Ch bury*, juillet. *Castle of Otranto*, décemb
1765	*William Shakspeare to Mrs. Anne*, à Mason, en juillet.		

MASON	ANGLETERRE	EUROPE
	Churchill. *The Rosciad, Night.* Macpherson. *Fingal, &c.* Gibbon. *Essai sur l'étude de la littérature.* *New Biographical Dictionary.*	Rousseau. *Nouvelle Héloïse.* Lebrun. *Odes.*
blie ses *Elégies.*	Falconer. *The Shipwreck.* Hurd. *Letters on Chivalry and Romance.* Kames. *Elements of Criticism.* Stuart. *Antiquities of Athens.*	Rousseau. *Emile, Contrat social.*
nnet to Lord Holdernesse.	Churchill. *The Author.* Chr. Smart. *Song to David.* Macpherson. *Temora.* Percy. *Five Pieces of Runic Poetry.* Markland. Edition des *Suppliantes* et d'*Iphigénie* Chandler. *Marmora Oxoniensia.*	
iblie ses *Poems.*	Goldsmith. *Traveller.* Shenstone. *Complete Works.* Evan Evans. *Specimens of the Poetry of the Ancient Welsh.* Hooke. *Roman History.*	Voltaire. *Dictionnaire philosophique.* Winckelmann. *Histoire de l'art antique.*
	Johnson édite Shakspeare. Percy. *Reliques of Ancient Poetry.*	

	GRAY		WALPOLE
	Composition	Publication	—o—
1766	*Impromptu suggested by a view of the seat and ruins of a deceased nobleman at Kingsgate*, Kent, juin.		
1767	Quatrième quatrain de l'*Epitaph on Mrs. Mason.*		
1768	*Comic Lines*, à Mason, en janvier.	*Poems by Mr. Gray*, éd. Dodsley, avant mars. (*Spring, Cat, Eton, Adversity, Progress, Bard, Sisters, Odin, Owen, Elegy*).	*Historic Doubts on chard III*, février. *Mysterious Mother*, aou
1769	*Installation Ode*, mars-avril. Journal dans le Pays des Lacs, à Wharton, sept.-octobre.		
1770			
1771			

MASON	ANGLETERRE	EUROPE
	Goldsmith. *Vicar of Wakefield.* Pennant. *British Zoology.* Barrington. *Naturalist's Calendar.*	Lessing. *Laocoon.*
rois premiers quatrains de l'*Epitaph on Mrs. Mason.* ommence *The English Garden.*	Jago. *Edge-Hill.* Lyttelton. *History of Henry II.* A. Young. *Tour in the Southern Counties.*	
	Chatterton. *Ælla.* Sterne. *Sentimental Journey.* Richard Gough. *British Topography.* A. Young. *Tour in the North of England.*	De Lalande. *Voyage en Italie.*
	Hurd. *Ancient and Modern Scottish Songs.* Robertson. *History of Charles V.* Granger. *Biographical History of England.*	Saint-Lambert. *Saisons.*
	Bannatyne. *Ancient Scottish Poems.* Bruce. *Poems.* Goldsmith. *Deserted Village.* Percy. *Northern Antiquities* (trad. de Mallet). Beattie. *Essay on Truth;* commence *The Minstrel.* Pilkington. *Dictionary of Painters.*	D'Holbach. *Système de la Nature.*
	Encyclopædia Britannica. [Wood. *Essay on the Genius of Homer.*] [Monboddo. *Origin and Progress of Language.*]	

IIId. — Liste des Poèmes ne pouvant être datés.

I. — Poèmes latins composés à Eton ou pendant son premier séjour à Peterhouse :

Play Exercise at Eton, « Pendet Homo incertus... » (AB pp. 124-7).

Se trouve dans les Commonplace Books, sans date.

In D: 29am Maii, « Bella per Angliacos... » (AB pp. 127-8).

In 5tam Novembris, « Lis anceps, multosque... » (AB pp. 128-9).

Ces deux derniers poèmes d'après autographes trouvés au Collège de Pembroke.

« Gratia magna tuæ fraudi... » (AB pp. 130-2).

Trouvé par Tovey dans les mss. de Mitford, et attribué par lui à Gray (Cf. TF p. 296).

Traduction d'un fragment du *Splendid Shilling* de Philips, « Oh nimium felix... » (AB pp. 132-3).

Même provenance; cf. TF p. 298.

« Vah, tenero quodcunque... »; traduction libre d'une Ode de Gilbert Cowper.

Cf. TF pp. 298-9.

Paraphrase du Psaume LXXXIV : « O Tecta, Mentis dulcis... » (AB pp. 135-6).

Cf. TF pp. 300-1.

II. — Poèmes latins postérieurs au voyage sur le Continent :

« Oh ubi colles... » (AB pp. 166-7).

Dans le premier Commonplace Book, sans date.

Imitation d'un sonnet de Pétrarque (I, 170) « Uror, io; veros... » (AB p. 167).

Fragments de l'*Anthologie* (AB pp. 168-72).

D'après le Commonplace Book.

Generic characters of the Orders of Insects (AB pp. 172-6).

Reproduit par Mathias (II, 570-3) d'après l'exemplaire annoté par Gray du *Systema Naturæ* de Linné.

III. — Poèmes anglais :

Tophet (AB p. 95).

Certainement postérieur à 1748. Cf. CT. II, pp. 98-9, n. 51.

Couplet about birds (AB p. 97).

Composé au cours d'une promenade avec Nicholls, donc après 1761.

Satire on the Heads of Houses (AB pp. 92-3).

D'après les mss. de Mitford

Impromptus (AB pp. 96-7).

Fragments composés peut-être par Gray au cours de son voyage dans le Pays des Lacs. Cf. MW. V, pp. 185-6.

IV. — Tableau analytique des principaux articles des *Commonplace Books.*

VOLUME I

1[1]. *Adversaria.* Exposé de la méthode de Locke pour l'établissement d'un Commonplace Book.

3. *Affectus.* Citation d'Aulu-Gelle (XIX, 12; discours d'Hérode Atticus contre l'apathie des Stoïciens); résumé de la théorie des passions chez Locke et rapprochement avec Pope (*Essay on Man*, II, III). — V. 144, 203 et sq.

4. *Rome.* Citations de Tite-Live (III, 65) et de Cicéron (*de Off.* II, 7) sur la liberté et les fondements de l'autorité.

8-9. Citation et éloge, malgré la maladresse de la forme, de deux passages du *Nosce Teipsum* de Sir John Davies (As children while within the womb... the like faith of our Souls; And as the moisture... her wings did make).

10. Page de Cicéron sur la gloire (*de Off.* II, 12); rapprochement avec Horace, *Ep.* I, XVI, 17 et Xénophon, *Mémorables*, II.

12. Résumé avec citations d'un passage de Cicéron sur la générosité (*de Off.* II, 15).

14-19. Version chez divers poètes de huit lieux communs d'épopée. Ex. : Mercure volant vers Carthage (*En.* IV, 238-258). L'ange Gabriel envoyé par Dieu à Godefroy de Bouillon (*Jér. Dél.* I, 13-15). Raphaël et Adam (*Par. Per.* V, 246-251 et 266-287, en montrant que la comparaison avec le Phénix est elle-même tirée du Tasse). Source commune : *Iliade*, XXIV, 339-45, et *Odyssée*, V, 50-8. — V. 88, 92-3.

1. Le numéro de l'article correspond au numéro de la page du *Commonpl. Bk.* En général chaque page est réservée à un sujet distinct. Quand une page est remplie et que les pages suivantes sont occupées par d'autres sujets, on écrit la suite sur la première page blanche de gauche que l'on rencontre. Le renvoi se fait au moyen de la lettre V.

22. Tableau des monnaies grecques d'après Arbuthnot; modes de paiement selon la loi Papirienne; différentes valeurs de l'as, etc... Tableau des mesures européennes; historique des monnaies françaises; poids grecs et romains convertis en unités anglaises.

26-31. Répertoire des anciennes villes grecques et romaines portant le même nom (12 Alexandries, 6 Antigonies, 21 Augustas, etc.) avec, pour chacune, une brève notice historique et géographique.

32. Exemple de liberté aux « jours heureux de la République romaine », d'après Tite-Live, VII, 21. Renvoi à Machiavel, *Discours sur la Première Décade de T.L.*, II, 23.

33. *Lingua.* Remarques de Daniel Huet sur l'histoire des langues (*Huetiana*, p. 247). Notes sur l'origine de l'espagnol et du celtique.

34. Résumé mêlé de citations de la *Manière d'écrire l'histoire* de Lucien[2].

35. Remarques sur les acteurs du théâtre antique. — V. 132, 134 et sq.[3].

38. *Memoria technica.* Méthode mnémotechnique de Richard Grey (1694-1771) dans sa *Memoria Technica* (pub. 1730). Exposé et formules.

40. Copie de diverses épigrammes grecques et françaises.

41. *Episcopus.* Note sur la politique d'Henry IV.

43. *Methodus.* Méthode de composition chez les anciens (*Huet.*, p. 24).

44. Opinion de Huet (*Huet.*, p. 20) sur la science moderne. Transcrit à la suite Selden, *Table Talk, Learning.*

---

2. Reproduit dans WM II 119-21, sauf que Mathias supprime les citations de Lucien.

3. Reproduit dans WM II 114-9, avec modifications dans les alinéas.

45. Origine du croissant turc d'après Tournefort, *Voyage du Levant.*

46. Remarques sur la rime (*Huet.*, pp. 41 et 189).

48. Citations françaises sur la composition symphonique (s. réf.).

50-2. Copie du *Play exercise at Eton.*

52. Copie d'une lettre à West en latin (TL. I, 10-1) [Fév. 1738]

53. Copie de *Ad Favonium Aristium*, 1-40 [Juin 1738]

56. Comparaison entre divers passages d'auteurs anciens pour démontrer que dans les festins le second service était consacré aux dieux : Virg. *Géorg.* II, 101-2. — Hérodote, *Clio*, 42. — Hor. *Od.* IV, 5. — Virg. *En* I, *ad fin.*

57. *Anglia.* Tableau d'histoire d'Angleterre, règne de Guillaume III et de Marie II, années 1689 et 1690. Divisé en 4 colonnes :

Ministry & Magistracy.	Parliamentary & Civil affairs.	Military actions by land.	Naval affairs.
——	——	——	——
(Noms.)	(Résumé des faits.)	(Résumé des faits.)	(Résumé des faits.)

59. Note géographique sur Naupactus (Lépante) d'après Wheeler, *Journey into Greece.*

60 et sq. *Genealogia.* Tableaux généalogiques avec noms propres à l'encre rouge, notes et nombreuses additions successives, de la famille d'Octave (60-1), des rois de Macédoine (62), de la famille de Miltiade (63), d'après Plutarque et Hérodote.

67. *Delos.* Description de la ville d'après Wheeler.

74. *Græca lingua.* Répertoire alphabétique des mots grecs avec leurs synonymes, dérivés, etc.

77. Prononciation du grec moderne d'après Wheeler; alphabet et valeur des sons.

78. Généalogie des rois de Perse d'après Hérodote.

79. Généalogie des Scipion d'après Tite-Live, Cicéron et Plutarque.

80. Pensée morale tirée d'Hérodote, *Polymnie* CLII (que chacun s'accommoderait de ses maux s'il connaissait ceux des autres); rapprochement avec Addison, *Spectator*, n^os^ 558-9 et Horace, *Sat.* I, I.

82. *Persæ*. Description du char du roi et de son somptueux cortège.

85. Généalogie des Héraclides d'après Hérodote; corrections et notes d'après divers auteurs.

90-1. Transcription de poèmes latins : fin de *Ad Favonium Aristium* (vers 41 à 52) — « *O lachrymarum fons* ». [1738]

Transcription de poèmes de West :

« *Quod mihi tam gratæ...* » [1738]

Ad Amicos. 1-32. [1737]

95-6. Transcription de la traduction du Tasse [1738]

96-7. Transcription de la traduction de Properce [1738]

99. Place des convives chez Perpenna pour expliquer le meurtre de Sertorius (montre longuement, avec croquis à l'appui, comment Dacier est en contradiction avec Plutarque, et essaie de reconstituer la scène).

100. *Libri*. Notices (en français et apparemment copiées) sur les *Lettres Persanes* et les *Considérations* de Montesquieu; les *Lettres* de M^me^ de Sévigné; l'*Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy Rabutin.

101. *Libri*. Résumé de l'*Apologie de Socrate* de Xénophon[4].

102-3. Transcription de l'Ode de Walpole « Seeds of Poetry... ». [Celadon, déc. 1736.]

Transcription de la traduction de Properce de West « Now prostrate Bacchus... », V. 1-29. [Favonius, June 1739]

4. Reproduit dans WM II 329-33, avec arrangements de style

104. Transcription de la fin de *Ad Amicos* (v. 33 à 86).
[Favonius, July 1737.]

Ethice. Qu'il vaut mieux recevoir que faire une injure (Socrate); rapprochement avec la formule d'Epictète : « Supporte et abstiens-toi. »

106-12. *Anglia*. Chronologie faisant suite à celle de la page 57, pour les années 1692 à 1701.

113. *Amicus*. Réflexions sur l'amitié en rapprochant : Ennius, *Annales*, VII; Plutarque, *De l'Amour fraternel;* Sénèque, *Lettres à Lucilius*, III.

114. Fin de la traduction de Properce de West (vers 29 à 50). *Carthago*. Résumé historique d'après Tacite, *Hist.* I, 76 et IV, 49. Détails complémentaires d'après Hérodien.

115. Transcription de son poème sur le Gaurus, vers 1 à 52.
[July 1740, just returned from Naples.]

116. Répertoire de mots comparés (anglais, italien, français, latin, grec).

118. *Lombardy*. Aspect du pays d'après Hérodien, *Histoire des Empereurs*.

120. *Indulgentia*. Définition d'après Fra Paolo (Pierre-Paul Sarpi), *Histoire du Concile de Trente*, trad. Nathaniel Brent, 1620, p. 6.

122. *Byzantium*. Situation et importance stratégique d'après Hérodien, III.

124-7. *Saxones*. Histoire des Saxons : origines, royaumes saxons en Angleterre, administration, organisation judiciaire (s. réf.). — V. 130-2.

128. Fin du poème sur le Gaurus, vers 53 à 61.
Ad Favonium Zephyrinum [Spring 1740]
Premiers vers du *De Principiis Cogitandi*. — V. 138, 289, 438.

137. *Parliament*. Compilation sur l'histoire du Parlement anglais, faite avec divers auteurs, entre autres : de Rapin-Thoiras, *Histoire d'Angleterre* (traduction); St Amand, *Essay on the Legislative Power;* Harrington, *Oceana*, Preliminaries, II. — V. 148-9, 172-3.

141. *Pondera et Mensuræ*. Tableau des valeurs du pied, de la brasse, etc., dans les différents pays d'Europe, d'après la *Dissertation sur les Pyramides* de John Greaves; d'après d'Anville.

142. *Vestalis*. Liste des conditions requises pour être vestale, d'après Aulu-Gelle, I, 12.

143. Rose des vents chez les anciens, d'après Wheeler, avec le nom des vents en anglais, en latin et en grec, et de nombreuses citations (Posidonius, Aristote, Strabon, Silius Italicus). Comparaison avec une nomenclature différente donnée par Aulu-Gelle.

145. *Athenæ*. Description d'Athènes, avec plans, faite en résumant Wheeler. — V. 184. Le même travail pour d'autres villes; p. 148 : Palmyre; p. 156 et sq. : la Céphalonie, Leucade, Lébadée, Ténos, Chios, Delphes, etc.

146. *Italia*. Page d'Algernon Sidney, *Discourse on Government*, sur la condition des populations de l'Italie.

150-1. *Normani*. (Suite de *Saxones*). Résumé des règnes de Guillaume le Conquérant et de ses successeurs.

152-3. Généalogies très détaillées, avec annotations abondantes, de Guillaume I[er] et d'Edouard III.

154-5. *Magna Charta*. Analyse de la Grande Charte. — V. 160.

165. *Theatrum*. Etude sur le théâtre de Trajan.

167. *Cicero*. Chronologie de sa vie et de ses œuvres.

170-1. *Dani*. Résumé sur le Danemark : géographie, gouvernement, impôts, mesures, lois, religion, instruction publique; d'après Robert Molesworth, *Account of Denmark* (1692).

186 et sq. *Vinum*. Catalogue des différents vins de l'antiquité (Opimianum, Massicum, Pelignum, etc.; en tout 28 variétés), avec, pour chacun, de nombreuses citations d'auteurs les ayant mentionnés, transcrites au fur et à mesure de ses lectures, à des époques très différentes.

Ce travail, qui occupe six pages, est suivi de répertoires analogues intitulés : Oliva, Odores, Pocula, Vestes, Vehicula, Gemmæ, Aves, Pisces, Lana, Edulia, Medicamina, Fructus, Feræ, Servi, Vasa, Condimenta, Supellex, Marmor, Calceamentum[5].

260. *Paupertas.* Maximes sur l' « honnête pauvreté » (Epicure; Sénèque, *Lettres à Lucilius,* IV et V). Même genre de maximes tirées de Sénèque : p. 262 sur la vie, Lettre V (comparaison avec Selden); p. 264 sur la solitude, Lettre VII (comparaison avec Quintilien, *Inst. Orat.* I, 2); p. 266 sur la vieillesse, Lettre XII; p. 268 sur la vérité, Lettre XII.

263. *Via.* Tableau des voies romaines.

270. *Impressio.* Note sur l'origine de l'imprimerie, d'après Boulainvilliers, *Histoire abrégée de la France.* Citation de Scaliger sur l'imprimerie.

280. *Arabes.* Résumé de leurs origines (s. réf.).

290. *Lutherus,* d'après Mandeville, *Free Thoughts on Religion* et Samuel Andreas, *Epistola Gratulatoria.*

302. *Adoptio.* Question de l'adoption des enfants à Rome.

304. *Provincia.* Son organisation par Auguste, d'après les *Annales* de Tacite. — V. 305, 308.

308. *Metalla.* Note sur les mines d'argent de Carthagène.

310. *Druides,* d'après César, *Guerre des Gaules,* VI et Strabon.

316. *Avernus.* Pour éclairer Virgile, *Géorg.,* II, 161-4, fait une étude sur le Portus Julius (d'après Strabon) et la Baie de Baies (citations de Strabon, V, p. 245; Pline, *Hist.,* 36, 15; Dion Cassius; Tacite).

317. *Avernus.* Description de la Grotte du Chien d'après Strabon. Comparaison avec d'autres *Plutonia* : à Hiérapolis, en Phrygie (témoignages d'Ammien Marcellin, Apulée et Pline); caverne d'Adiabène (Assyrie) décrite par Eustathe de Constantinople dans ses commentaires sur Denys le Périégète.

5. Extraits dans WM II 126-31.

318. *Vesuvius*. D'après Strabon, V. Fable du géant Typhon (Pindare). Tremblements de terre en Phrygie, Mysie et Lydie (Strabon, XII).

321. *Eucharistia*. D'après les *Scaligeriana*, p. 113.

324. *Hellenes*. Note d'après Thucydide et Strabon.

330. *India*. D'après Strabon.

332. *Opinio*. Citation de Selden, *Table Talk, Power*, par. 3.

337-8. *Civis*. Sur la condition du citoyen romain.

340. *Philosophia*. Sur les qualités du vrai philosophe (Résumé de Platon, *Rép.*, VI).

342 et sq. *Itinerarium*. Travail important dans lequel Gray transcrit sur la page de gauche des passages de récits de voyages, et à droite fait une copieuse annotation du texte, avec des références, des citations, des commentaires : Voyage du Rabbin Benjamin de Tudèle en Palestine, 1160 (pp. 342-4); des Croisés en 1096, d'après Foucher de Chartres (pp. 344-6); à Alexandrie, d'après Robert de Reims (pp. 346-8). Comparaison entre l'Egypte ancienne et moderne, d'après Strabon et Pococke, *Voyage en Egypte*.

372 et sq. *Genealogia*. Tableaux détaillés, comprenant la succession des princes, un résumé de leur règne, des corrections, des notes marginales, etc.

Rois de l'Afrique Occidentale, d'après de Thou (p. 372). — Califes Sarrasins, d'après Lonicer (p. 374). — Les mêmes, avec plus de détails, d'après Aboul-Faradj, *Histoire Universelle* (trad. Pococke) et Barthélemy d'Herbelot, *Bibliothèque Orientale* (pp. 375 et sq.). — Sultans Ottomans (pp. 384 et sq.). — Suite des Califes (pp. 398 et sq.). — Dynasties orientales de l'Empire des Califes (pp. 402 et sq.). — Dynasties de la région moyenne de l'Empire des Califes (p. 406.). Sultans Bouïdes (pp. 406 et sq.). — Généalogie de la branche aînée des Seldjoukides (p. 409). — Seconde génération des Seldjoukides (p. 411). — Sultans Kharesmiens (p. 416). — Famille de Gengis-Khan (p. 424). — Première dynastie des Mongols; dynastie des Othmanides (pp. 427 et sq)

381. *Ode on the Death of a Favourite Cat.* [Cambr. 1747]

Le volume se termine par les derniers vers du *De Principiis Cogitandi* (p. 438) et une table des matières.

VOLUME II

Dans la première partie de ce second volume, la plupart des pages sont remplies par les commentaires des œuvres de Platon[6].

479. *Aldhelm.* Notice sur ce personnage d'après la *Biographia Britannica;* d'après Henry Wharton, *Anglia Sacra,* II, 3, 5, 6.

493. *Moralitas.* Citation de Montesquieu, *Esprit des Lois,* XXV, 2.

[Gray lit l'*Esprit des Lois* (1748) dans les premiers mois de 1749 (TL. I. 195)]

505-6. *Bibliotheca.* Histoire de la Bibliothèque du Roi de France, d'après les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XVI, 363. — V. 511.

513. *Cultura.* Remarques sur la culture des plantes et des arbres fruitiers; leur introduction en Angleterre. Allusions aux premiers botanistes (William Bullein, John Gerard).

515. *Literæ.* Résumé des observations de John Taylor, *Fellow* de St John's (1704-1766), sur les inscriptions du marbre de Delos rapporté d'Athènes par Lord Sandwich[7].

533-6. *Sciences* (*Mémoires de l'Académie des*) pour l'année 1744 : Voyage au Pérou de Pierre Bouguer, en 1736.

---

6. Reproduits dans WM II 299 & sq., avec des corrections de style. GW IV 67 & sq. donne la transcription de Mathias.

7. Reproduit fidèlement dans WM II 111-4.

Id., année 1743 : sur l'éclat des étoiles fixes (*Hist.*, p. 28). — Année 1742 : trombes observées sur le Lac de Genève (*Hist.*, p. 25). — V. 729-32, années 1746 à 1749 (expériences d'électricité de Nollet et de Le Monnier; miroirs ardents de Buffon, etc.).

537-78. Long travail sur l'Inde et la Perse. Textes ou résumés de textes sur la page de gauche; sur celle de droite, annotations, comparaisons, références à de nombreux ouvrages, dont il donne une bibliographie de 94 titres :

537-44. *India.* Description de la côte ancienne à partir de l'embouchure de l'Indus (sorte de paraphrase annotée du *Périple* d'Arrien)[8].

545-8. *India.* Tableau annoté des régions, fleuves, villes d'après Ptolémée.

549-54. *India.* Détails supplémentaires, avec profusion de notes sur le *Périple de la Mer Erythrée.*

555-8. *India.* Description de l'intérieur du pays, du bassin du Gange, d'après Strabon et Arrien[9].

559-60. *India.* Tableau annoté des régions et des villes du bassin du Gange décrites par Ptolémée.

561-2. *Persia.* Côte de l'Océan Indien, de l'Indus au Golfe Persique selon Néarque et d'après Arrien[10].

563-4. *Persia.* Même côte d'après Ptolémée.

565-6. *Persia.* Description de l'Iran, continuée pp. 701-2 et 703-6 par la description de la Gédrosie, d'après Strabon et Arrien; de la Carmanie Orientale d'après Ptolémée.

567-70. *Persia.* Description de la Perse continentale, d'après les voyageurs modernes.

571-4. Bibliographie des auteurs cités[11].

---

8. WM II 193-217.
9. WM II 218-26.
10. WM II 227-30.
11. WM II 187-92.

575-8. Tableau des fleuves et des villes des régions situées autour de la mer Caspienne, d'après Ptolémée.

Cette étude de la Perse se continue aux pp. 709 et sq. par des articles plus originaux, rédigés en comparant les auteurs anciens et modernes :

Carmanie (pp. 709-10). — Drangiane (pp. 711-2). — Arie (pp. 713-6)[12]. — Carmanie Déserte (pp. 716-7)[13]. — Parthie (pp. 719-26, V. 817-19)[14]. — Margiane et Bactriane (pp. 819-32)[15].

La page 833 portait en sous-titre : *Paropamisadæ*, mais est restée en blanc.

585. Liste des meilleures pièces de théâtre françaises jusqu'en 1708.

595. *Acta Eruditorum* (de Leipzig). Résumés analytiques succincts pour les années 1740 à 1747.

617-8. Transcription de l'*Elégie*. [Terminée en 1750]

619 et sq. Transcription de l'*Alliance of Education and Government*.

621. *Animalia*. Longue note pour identifier, d'après Jean-Baptiste Labat (*Voyage du Chevalier Desmarchais en Guinée*, 1730, vol. II, p. 19), un poisson cité par Agatharchide, *Périple de la Mer Rouge* (*Geographi Minores*, éd. John Hudson, publiée de 1698 à 1712, I, 68).

625-33. *Mare Erythræum*. Description des côtes de l'Afrique, de l'Arabie et de la Perse jusqu'à l'Indus. (Renvoie à la fin à la page 537, qui en serait comme la suite.)

651-2. *A Long Story*. [August 1750]

687. *Inscriptions* (*Mémoires de l'Académie des*). Résumé des années 1741 à 1743.

---

12. WM II 231-40.
13. WM II 240-2.
14. WM II 242-64.
15. WM II 265-89.

707-8. *Poesis*. Début de ses études d'histoire de la poésie anglaise. Donne d'abord la classification des poètes selon Pope. Dresse ensuite un catalogue, par ordre alphabétique, des poètes anglais ayant écrit avant 1600, d'après la *Bibliotheca Britannica* de Thomas Tanner (pub. en 1748). Chaque nom est suivi d'une courte notice. Le premier travail est fait sur la page de gauche; la page de droite porte des notes et des noms supplémentaires, ajoutés à des époques différentes. Ce catalogue est continué et terminé aux pp. 735 à 740. Fut complété ultérieurement par une nouvelle liste d'après l'*England's Parnassus* de Robert Allott, que Gray transcrit sur une page restée en blanc en tête du volume et qui devient la page 462.

727. *Ode in the Greek Manner* (Progress of Poesy).
[Finished 1754]

741 et sq. Essais destinés à être incorporés à son Histoire de la Poésie anglaise :

Lydgate (pp. 741-52, 755-6). — *Metrum* (pp. 757-62, 765-70). — *Pseudo-Rhythmus* (pp. 771-4, 791). — *Gothi* (pp. 775-81). — *Additional Observations on the Use of Rhyme* (pp. 791-2, 801-2). — *Cambri* (pp. 799-800, 803-6, 809-16)[16].

Un nouvel essai, intitulé *Saxones*, p. 807, est abandonné au bout de quelques lignes.

Les intervalles sont remplis par des articles divers et par une transcription de la table des matières des 24 volumes de la collection des *Lettres Edifiantes* (Missions de Jésuites).

843-57. *Sepulchra*. Description des tombeaux de la famille royale d'Angleterre depuis la conquête normande.

---

16. Pour la reproduction de ces articles par Mathias, cf. *supra*, Introduction, n. 28. Mitford (MW V 285 & sq.) transcrit Mathias; Gosse également (GW I 325 & sq.), mais en supprimant des citations et en écourtant des notes. Le texte de Mathias, du reste, est loin d'être fidèle. Tantôt il omet des notes, tantôt en incorpore au commentaire, en en modifiant la rédaction. Le dernier paragraphe de *Gothi* (p. 110) est de son invention. En réalité, le tableau de Gray portait sur cent quinze mots gothiques et était suivi d'une table comparative des pronoms dans les langues germaniques. Pour l'article *Cambri*, cf. *infra*, App. III.

859-889. Même travail pour 22 familles nobles, avec désignation de la résidence des familles; notes généalogiques, historiques; blasons; descriptions très détaillées des tombeaux.

891-932. *Ecclesiæ*. Notices sur les cathédrales d'Angleterre : Lincoln, Ely, Oxford, Peterborough, York, Durham, Carlisle, Chester, Lichfield, Hereford, Worcester, Gloucester, Bristol, Bath, Wells, Exeter, Salisbury, Chichester, Winchester, Norwich, Rochester, Canterbury, St David's, Llandaff, Bangor, St Asaph, St Paul, Westminster Abbey.

VOLUME III

933. *Ecclesiæ*. Suite : Crowland Abbey, Thorney Abbey, Fotheringhay, Peterborough (suppl.).

943-5. *Architectura Gothica*. Essai sur l'architecture gothique[17].

945-51. *Ecclesiæ*. Suite des descriptions d'abbayes : St Albans, Malmesbury, Selby (pour cette dernière, le titre seulement).

953 et sq. *Insignia*. Noms et armoiries des Barons ayant signé la lettre à Boniface VIII revendiquant les libertés de la couronne d'Ecosse, avec corrections, renseignements ajoutés par la suite et historique de chaque Pairie.

A partir de 959 (dernière page numérotée), répertoire alphabétique de blasons (1 lettre par page, avec additions successives).

Ensuite et dans l'ordre :

Liste des familles ayant porté un Lion Rampant (4 pages).

---

17. Reproduit par Mathias (WM II 98-103), Mitford (MW V 325-32), Gosse (GW I 295-301).

Différentes façons de porter les armes royales d'Angleterre (2 pages).

Transcription de la classification des animaux de Linné (11 pages).

Arma. Liste et descriptions des armes employées dans l'armée française au XIII[e] siècle (d'après Fauchet, *De la Milice et des Armes;* Dufresnes, *Annotations de Villehardouin et Joinville;* Le Blond, art. *Armes* dans l'*Encyclopédie*).

Gothi. Note sur le *Chant des Walkyries,* et copie de la traduction latine de Torfæus. Traduction latine du *Vegtams Kvitha* par Bartholin[18].

Palatia. Description de palais anglais d'après la *Cygnea Cantio* de John Leland, avec notes sur la page de droite :

Whitehall, St James', Durham, Bridewell, Barnard, Tower of London, Chelsea, Richmond, Hampton, Nonesuch, Windsor, Greenwich, Dartford, Beaulieu (Essex), Canterbury, Rochester, York, Mortlake, Woodstock, Eltham, Southwark, Hull, Bewdley, Ludlow Castle.

Song of the Walkyries (*The Fatal Sisters*). [1761]

Descent of Odin [1761]

Abbayes : St Chad's, à Shrewsbury; Wenlock Abbey, Shropshire; Billings Abbey, Shropshire.

Dix-huit pages de généalogies analogues à celles du Vol. II : Seldjoukides de Syrie, Ayoubites, Descendance de Tamerlan, Famille de Tur-Ali-Beg.

La dernière page écrite de la main de Gray contient l'alphabet russe[19].

---

18. Dans son édition, Mason imprimait en note ces traductions latines (MM I 140-51).

19. Le *Commonpl. Bk. III* n'est qu'à demi rempli. A la suite des notes de Gray se trouvent quelques pages écrites par Mason : transcriptions de poèmes et extraits des carnets de poche. De ces derniers, Tovey publie quelques phrases dans TF 269-71.

APPENDICES

[Le texte de ces Appendices a été établi d'après les Mss. de Gray, déposés à notre intention, par les soins du Dr. Minns, Bibliothécaire du Collège de Pembroke, dans la Salle Θ de la Bibliothèque Universitaire de Cambridge.

Mitford a publié les notes du carnet de 1755, avec des suppressions, dans un article du *Gentleman's Magazine* (Cf. *supra*, p. 27, n. 36).

Les cinq courts extraits des *Commonpl. Bks.* n'ont jamais été imprimés, à notre connaissance.

L'article « Cambri » a été publié par Mathias, sous une forme tronquée (WM II, 50-4). Mathias s'arrête à « ... was at that time in the highest reputation. » (p. 178). Sa transcription comporte de nombreuses coupures, des arrangements de style, et la suppression de la plupart des notes.]

I

Notes de Gray sur sa santé,

extraites de son carnet de poche pour l'année 1755.

Gray a laissé un certain nombre[1] de carnets de poche (*Pocket Books*) assez semblables à nos agendas modernes, et sur lesquels il notait chaque jour l'état de l'atmosphère, la température et la direction des vents; des remarques sur la croissance des plantes et l'apparition des oiseaux. Il y consignait aussi ses dépenses, ses comptes avec ses locataires, quelques événements importants, et, en latin, des observations sur son état de santé.

La bibliothèque du Collège de Pembroke possède deux de ces carnets (1755 et 1760)[2]. Nous rassemblons ici les notes relatives à la santé du carnet de 1755. On y trouvera des précisions sur la nature exacte de l'affection dont souffrait Gray, en même temps qu'une preuve, dans la minutie des détails et l'anxiété qu'elle révèle, de sa déprimante influence sur son état moral.

1. Treize, si l'on s'en rapporte au relevé qu'en donne Mason à la fin du *Commonpl. Bk. III* (1754 à 1756; 1760 à 1762; 1764 à 1770).

2. Le carnet de 1754 fut mis en vente à Londres, chez Messrs. Hodgson & Co., le 15 décembre 1916.

[*Mercredi, 1er janv.*]. — Insomnia crebra, atq. expergiscenti surdus quidem doloris sensus circa renes, frequens etiam in regione sterni oppressio, et cardialgia gravis fere sempiterna, quæ Magnesia hausta levata est, sed reditura.

[*Jeudi, 9 janv.*]. — Exanthemata pone auricm & prurigo molestissima circa quartm vigiliam noctis ingravescere.

[*Dimanche, 2 fév.*]. — Julapam sumpsi (gr: 20) qua purgatio & lenis visa est, & cita atq. efficax. postea urina nocturna albidis quasi villis referta & turbida apparuit.

[*Mardi, 4 fév.*]. — Multum fluxit atq. amplius factum est pone auricm ulcusculum.

[*Jeudi, 13 fév.*]. — Vervecinam cum Nasturtiis in prandio; cæna, avenæ cum lacte ptisanarium nunc et heri. In melius mutari, et minus fluere ulcus visum est.

[*Vendredi, 14 fév.*]. — Horæ spatium deambulavi uti etiam heri.

[*Dimanche, 16 fév.*]. — Julapam iterum sumpsi, quæ nimium paulo drastica, stomachum ad vomitum ciet.

[*Dimanche, 23 fév.*]. — Iterum fluere Parotis cœpit.

[*Vendredi, 28 fév.*]. — Parotis fere sanata est, & tumor evanuit.

[*Mardi, 18 mars*]. — Circa hæc tempora somnus inquies, in pede sinistro articuli debilitas atq. in suris gravior sensus, quasi post defatigationem imminuta est ubi orexis.

[*Dimanche, 8 juin*]. — Somnus inquietior & calores nocturni. ructus etiam aliquando summæ aciditatis. successit Diarrhæa. frequens in femoribus & suris corporis sensus, & spasmi in plantis pedum calor, atq. ariditas.

[*Jeudi, 26 juin*]. — Noctes inquietæ et quasi febriculosæ, quas nunc primum excepit podagra sub articulo pollicis dextri pedis.

[*Samedi, 28 juin*]. — Podagra hactenus levior nocte nunc diluculo verius increbrescit. dolor parum molestus, nisi pars male affecta comprimatur, qua intumuit sed sine rubore.

[*Dimanche, 29 juin*]. — Nocte cum lecto incalescerem, acrior fit morbus & pes magis intumescit, stragulorum ponderis impatiens.

[*Lundi, 30 juin*]. — Nox inquieta et fere insomnis.

[*Nuit du 1^er^ au 2 juil.*]. — Nox melior. somnus usq. ad diluculum. minuitur aliquantum pedis dolor. vagus (sed & brevis & levis) in genu et humero dextro doloris sensus. his septem diebus ibi quantitatem dimidio urinueram nec tamen a carne & jusculis omnino abstinueram, sed prandio tantum. cæna enim ex pane biscocto cum tantillo buturi, vel hordei ptisana fuit. vinum nunquam degustavi; potus aqua pura.

Dolor nunc levis sed pes multum intumuit, nec calceum patitur. Venter magis solutus, quod hordei ptisanæ tribuendum videtur.

[*Vendredi, 4 juil.*]. — Dolor fere nullus, et tumor diminuitur; ambulavi sine baculo, sed claudicando.

[*Nuit du 4 au 5 juil.*]. — Nox diluculum versus insomniis turbata. tumor pedis fere evanuit, sed in pellice dolor aliquando (sed levissimus) sentitur. Venter non omnino constipatus, sed nec resolutus satis. fluxus hæmorrhoidalis uti solet paulatim redire cœpit, qui adhuc (ut videtur) a principio morbi suppressus est.

[*Mardi, 8 juil.*]. — Mane serum lactis sumpsi. alvus solutior.

[*Mercredi, 30 juil.*]. — Per hoc tempus nimis libere cibo indulseram & vini aliquantulum quotidie sumpsi. insomnia turbida & febricula matutina. per artus levis dolor, & corporis sensus. alvus sive constans, & urina copiosa. nunc iterum parum carnis & nihil vini sumo.

[*Vendredi, 1^er^ août*]. — Pectoris oppressio & dolor, sed levis.

[*Dimanche, 3 août*]. — Melius habere cœpi. desinere febricula & insomnis inquies. dolor evanuit.

[*Jeudi, 7 août*]. — Alvus astrictior. butyro et fructibus acidis (ut opinor) nimium usus eram.

[*Nuit du 7 au 8 août*]. — Redit febricula, non belle habet stomachus. ponderis sensus in femoribus, & lenis interdum dolor in pedum amborum articulis alvus solutior. nox insomniis turbata. iterum abstemius fio.

[*Dimanche, 10 août*]. — Sanguinis 10 unc: traxi. nox inquieta et turbida.

[*Lundi, 11 août*]. — Haustum ex Tinct: Guiaci, sale absinthii cum limonorum succo, aqua menthæ piperitis, aqua alexit: & magnesia alba, sumpsi mane, qui sudorem movit & leniter alvum solvit. melius me habeo. hac nocte haustum rursus sumo. nox quietior.

[*Mardi, 12 août*]. — Haustum 2^{m}.

[*Mercredi, 13 août*]. — Haustum 3^{m}.

[*Jeudi, 14 août*]. — Dolor levis, sed continuus, in articulo pollicis ut ante hac. etiam in capite doloris, & aliquando vertiginis sensus. somnus non turbatus, sed interruptus. alvus solutior, quamvis haustum intermiseram.

[*Vendredi, 15 août*]. — Melius.

[*Dimanche, 17 août*]. — Haustum 5^{m}.

[*Mercredi, 20 août*]. — Vini aliquantulum prandio sumsi. fructus comedi.

[*Nuit du 21 au 22 août*]. — Nox inquieta. mane semper dolorem in pedibus expertus sum.

[*Nuit du 22 au 23 août*]. — Nox turbida. capitis mane gravedo.

[*Mardi, 26 août*]. — Potionem catharticam (Daffy's Elixir) sumpsi, quæ ter aut quater alvum movit. torpor artuum et capitis vertigo & gravido in melius mutatus.

[*Nuit du 26 au 27 août*]. — Nox turbida et versus mane stomachi levis offensio cum pedum ut solet dolore. urina non turbida, sed coloris saturati.

[*Nuit du 27 au 28 août*]. — Nox turbida.

[*Nuit du 28 au 29 août*]. — Nox satis quieta. dolor pedum matutinus fit levior. alvus non nimis constrictus. caput allevatur.

[*Vendredi, 29 août*]. — Purgationem iterum quæ sexies alvum solvit. nox quietior.

[*Jeudi, 18 sept.*]. — Vinum ex pomis & vinum Hisp: album nimium (ut videtur) sumpsi, mora nigra & ficus comedi.

[*Vendredi, 19 sept.*]. — Mala nox. stomachus & caput turbantur, alvus laxior.

[*Jeudi, 25 sept.*]. — Redit post 4 aut 5 menses intermissos cardialgia.

[*Lundi, 13 oct.*]. — Noctes insomniis frequentes. hodie alvus subito fluit. fluxus hæmorrhoidalis solito major cum dolore non levi.

II

Extraits des *Commonplace Books.*

Pour donner quelque idée de certains articles caractéristiques des *Commonplace Books* négligés par Mathias, nous en présentons de courts fragments. Nous nous sommes efforcé de les reproduire exactement, avec l'orthographe de Gray, ses notes, ses corrections et additions; en adoptant aussi, dans la mesure où la typographie le permet, la disposition de l'original.

On comprendra ce que suppose de minutie et de patience le travail que le poète appelait ses « généalogies », si l'on considère que notre premier extrait représente une demi-page du *Commonpl. Bk. I,* et que, pour la seule histoire des dynasties orientales, ses tableaux remplissent 32 de ces pages, écrites avec le plus grand soin. Les noms des souverains sont toujours indiqués à l'encre rouge; d'un bout à l'autre la marge est garnie de notes.

Notre cinquième extrait est tiré des bibliographies transcrites en tête des volumes. Il est difficile de savoir s'il s'agit de livres que Gray possède, ou simplement de livres qu'il a lus. La bibliographie du *Commonpl. Bk. I* comprend 439 titres d'ouvrages; ce sont surtout des éditions d'auteurs classiques et modernes, des livres d'histoire et de voyages (latins, grecs, anglais, français et italiens).

Toutefois, nous avons préféré tirer notre échantillon du *Commonpl. Bk. II*, où figurent les ouvrages scandinaves. Les critiques qui ont cherché, ou cherchent encore, les sources septentrionales de Gray, y trouveront une réponse irréfutable et définitive. La bibliographie est immédiatement suivie, dans l'original, d'une liste de poèmes que nous donnons aussi. Nous croyons y voir le programme de traductions que Gray s'était tracé pour son *Histoire de la Poésie*. Il a lui-même marqué d'un trait les deux seules pièces « gothiques » qu'il traduisit effectivement.

Le *Commonpl. Bk. III* porte une liste de 42 titres. On y remarque un grand nombre d'ouvrages d'histoire naturelle.

1. — Extrait des articles de « Généalogie » (*C. B. I*, 406).

Succession of Dynasties that arose in the Mid-Regions of the Khalif's Empire.

1 — **Vaschudan, Ebn-Marzaban,** First of the Dilemites, establish'd the Seat of his new Empire at Scheheristan, the Khalif Moctader then reigning, about A:H:315 (A:D:927)

2 — **Hassan,** his Son.

3 — **Ali Ebn-Vaschudan,** his Brother.

4 — **Mahadi,** his Son.

5 — **Mohammed, Ebn-Mossafer.** whether he was descended from Vaschudan I do not find; but he seems to be the same, that is called **Macan,** who was defeated by Asfar, General to Nasser the Samanid, [α] A:H:329. but Asfar was soon drove out again by

6 — **Mardawige Ebn-Raïaz, Ebn-Mordanschah.** he was a warlike Dilemite, & by Religion a Ghebr, who with Vaschmaghin, his Brother, subdued Dilem, Ghilan & Thabarestan : under him the Sons of Buïah made their Fortune : Ali, the eldest, now conquer'd the Upper Erak, & Fars, in the Name of his King, but kept them for himself. Mardwige was murther'd by Iahkem, a Turkish Slave, whom he had raised to the highest Honours.

α. Here must be some Mistake, for Mardawige was slain, & Vaschmaghin succeeded him, 323. so the Reign of these 5 Kings must have been very short.

β. It is the same, who is call'd Vaschmeghir Ben Ziad. but in Herbelot there is a great Confusion of Names & Dates in this Race.

7 — **Vaschmaghin** β, his Brother. (Iahkem seems to have neglected these Northern Provinces to make sure of the Power of Emir-Al-Omara to the Khalifs.)

8 — **Ienschum,** his Son. died A:H:336 (A:D:947)

γ. A: 371

δ. About 377. ε. 387. ζ. 403.

η. It is the same with Hossam-al-daulat. vid: P: 403. Art: 7. when he was drove out by the Gaznevids, he fled to Fakhreddaulat, who received him royally.

9 — **Cabus, Ebn-Vaschmaghin,** his Brother. Fakhreddaulat, the Buïd, being drove out of his Country by his elder Brothers fled to Cabus for Refuge; Muïadeddaulat γ enters the Giorgian with a great Army, & obliges both his Brother, & Cabus to fly into Khorassan, where they are received by η Timur-tasch, Governour of Nischabur under Nouh, the Samanid. Fakhr on the Death of Muïad is elected King δ, & recall'd; but had the Ingratitude to keep possession of Dilem, so that Cabus still remain'd in Exile till after his Death ε, when he was restored by his Subjects, who afterwards impatient of his Severity seized on ζ, & deposed him, electing

1. Called, Al-Manschur. his Father had received the like, with the Title of Schems-al-Maala, of the Sun in his Meridian.

10 — **Manugeher,** his Son. received the Patent [1], a Confirmation of his Authority, from the Khalif Al-Kader with the Title of **Telek-al-Maalah** (Heaven of Grandeur). he punish'd the Persons, who had murther'd his Father in Prison. (It does not appear that he fell under the Dominion of Mahmud, the Gaznevid, but he is said to have paid him all kind of Honours. nor do I find any other Prince of this Race mention'd.)

2. — Extrait des articles sur les Tombeaux (*C. B. II*, 845). [3]

Edward 3[d], of Windsor, died at Shene, 1377[11], & is buried on the South-side of the royal Chappel in Westminster-Abbey. the lower tomb or basement of his monument is adorned with compartments & quaterfoils scallop'd, with escutcheons of arms, viz: St George, and France & England quarterly : the upper tomb with canopy & pinnacle-work, and niches, in w[ch] were placed twelve figures of his children in brass with escutcheons of their arms enamel'd beneath them. the six of them on the South-side still remain, the others are lost. the monument is of grey marble; on the top of it lies his figure of gilt bronze in long robes, very long beard, hair & mustaches, no crown, behind the head a wrought canopy, the feet rest upon a lyon couching. over the tomb from pillar to pillar runs a Gothic state with hanging arch'd-work scallop'd, knob'd, & pinacled, & crown'd with fleurs-de-lys.

Philippa of Hainault, his Queen, died in 1369, 43[io] Edw: 3[i], & lies at the feet of her Husband on a fair tomb of touchstone, the sides adorned with canopy work, in w[ch] have stood the figures of many great persons related & allied to her, as the arms, w[ch] still remain below the niches, demonstrate. her statue of alabaster in a long mantle, kirtle, [12] & surcoat, rests its feet on two Lyons couchant, & its head on a cushion, the hair wrap'd in net-work descends to the bottom of each cheek, the crown is open & adorn'd with fleurs-de-lys & crosses one hand on the breast, behind the head a wrought canopy. above the tomb a state embattel'd at the top, & faced with roses & quaterfoils alternate.

3. Dans cet extrait les différences de caractères correspondent aux différences d'écriture dans le mss. On verra par là que Gray complétait sans cesse ces articles. Les mots isolés sont inscrits dans l'interligne. — Dans le *Commonpl. Bk. II* les pages impaires sont à gauche, et les pages paires, réservées aux notes, à droite.

Notes (*C. B. II,* 846).

11. In this reign Impalements of arms seem to have begun in England, & appear on Queen Philippa's monument, in the seal of Blanche of Lancaster, Lady Wake, & elsewhere. this King first quarter'd arms, viz: France & England *in 1338* & on his counter-seal first wore a Crest, the Lyon pass^{t}: guard^{t}: on a Chapeau, w^{ch} was continued on all seals down to Edward 6th. he also was first represented bearing the Main de Justice on the point of his sword, as King of France. it is remarkable, that both Queen Philippa, & Queen Anne (the wife of Richard the 2^{d}) quarter'd their own arms often with those of their Husbands, directly contrary to the rules of heraldry, w^{ch} permits it to none but Heiresses. the first Subject, that (in imitation of Edw^{d} 3^{d}) quarter'd arms, was John Hastings, Earl of Pembroke, Son-in-law to that King, who bore in that manner the coats of Hastings & Valence.

12. *The Surcoat, worn by Ladies, seems to have had its beginning about this time. the first figure so dress'd among the French Monuments is that of Blanche of Navarre, 2^{d} Queen to Philip of Valois (whom she married in 1349, & died in 1398). it was at first a long Tunic without sleeves; from the shoulders to below the hips reach'd a wide oval opening, shewing the Kirtle with its cincture & sleeves beneath it, on each side. the same Queen appears (in an ancient painting, that was in the Abbey of St Dennis) dress'd in a surcoat of different form, w^{ch} was in use at the same time with the former: it is like a broad Stomacher descending to the belly, where it ends sometimes in a square, but more usually in a round : it is join'd over the shoulders to a back of the same stuff, & towards the bottom by broad lists or straps, that hang over the hips. frequently it is of ermine, or brocade, border'd & button'd down before with jewels. this fashion lasted near 200 years, that is, from the beginning of Edw: 3^{ds} reign to that of Henry 8th. the mode of dressing the hair in trusses cover'd with a* golden *network cawl* or Fret *on each side the face was also of long duration. Joan of Burgundy Queen of France (who died 1348) appears so dress'd on her tomb at St Dennis, & so does Joan de Lanvin, Dame de Richemont, (who died 1480) in the Church of Cauvigny en Beauvoisis.*

3. — Extrait des articles sur les Églises Anglaises (*C. B. II*, 901).

Chester-Cathedral (St Werburgh's)

Henry the 8th, who erected this See 1541, converted the Abbey of St Werburgh (founded in 1093, 6to Will: Rufi, by Hugh Lupus, first Earl of Chester) into a Cathedral. before that time the Bps of Litchfield (out of whose Diocese it was taken) used often to assume the style of Bishop of Chester, & had an ancient Cathedral in this City, now the Parish Church of St John, wch was bigger than St Werburgh's Church, but has been shorten'd at every end of the Cross, & the middle Tower (wch had fall'n down in 1574 (15to Eliz:) removed to the West-End. the dimensions of the present Cathedral are :

Length of the Whole.....	348 Feet
— of the Transept, about.....	225
— of ye South-Transept alone.....	100
Breadth of ye Nave & Iles.....	73
Height of the Nave.....	same
— of the Tower.....	127

The Fabrick looks much older than it is, being built of a red mouldering stone, but all, that is really ancient, is the North Cross, [7] Vestibule, [8] & Chapter house, now much ruin'd, but of late intended to be converted into a Library. the date of these buildings extends at least to the Foundation of the Monastery in Will:m Rufus' reign, if not still farther. all the remainder (wch is regular & uniform) was the work of three Abbots, Oldham, Ripley, [9] & Birchenshaw, who lived from 1452, 30mo Henry 6th, to 1524, 15to Henr: 8vi. the Lady-Chappel (at the East-End) & the Side-Iles of the Choir are vaulted with stone, the rest has only beams & rafters under the leads. the tabernacles[k] of the stalls are excellently wrought.

The Cloysters are partly ruin'd, & so is the great Abbot's Hall in the Palace, wch house was mostly new-built of late. the old Earls of Chester[10] were interr'd in the Chapter-House, as were most of the Abbots, or else in the Cloysters. no monuments older than Q: Elizabeth's time remain, except three of Abbots (unknown) in ye South-Ile of the Choir, & the Tomb (as erroneously call'd) of the Emperour Henry 4th, who in reality died, & was buried at Spire.

Notes (*C. B. II*, 902).

7. The Vestibule (adjoining to the N: Transept) is a low room with a double range of detach'd & cluster'd columns, the capitals of foliage & very elegant workmanship, supporting a roof neatly rib'd & vaulted, much like the Lady-Chappel at St Mary Overies in Southwark. it opens with 3 arches to the Chapter-house, & seems of the same age (W: P:).

8. The Chapter-house is believed to be the work of Ethelfleda, Countess of Mercia, long before the Conquest; but has certainly no pretence to such antiquity. it is a noble oblong square room with 7 windows, each divided by beautiful detach'd columns into 3 long pointed lights, & from its great resemblance in style to the Temple-Church at London is most probably a work of Henry 3$^{d's}$ time: the vault is lofty adorn'd with very neat ribwork : the room ends in a circular tribune. it is now made a Library with presses of wainscot, that block up half the windows. (W: P:).

9. He finish'd the middle Ile, & great Tower, in Henry 7$^{th's}$ time.

k. They rise nearly to the top of the great arches, w^{ch} compose the lower order of the Choir. they are of light & beautiful window-work rising into frontoons & slender purfled pinacles, but have been much hurt with painting (W: P:) as has also the lower part of the Throne, w^{ch} is enrich'd with niches, canopies, & statues.

10. No memorials remain of them.

4. — Extrait des articles sur les Châteaux d'Angleterre (*C. B. III*, sans n°).

[8] Richmond

Et jam summa procul superbientis
Shenæ culmina splendide coruscant, .
Quas Rex Septimus serenus ædes,
Montem nomine divitem vocavit
A quâdam regiunculâ Brigantum,
Hæres cujus erat domo paternâ. (Lel: ib. [*] p. 11)

[* *Cygnea Cantio*]

Notes (*C. B. III*, sans n°).

8. Edward the 3d often resided, & at last died, here. upon the death of Anne of Bohemia, his Queen, in this House of W. Sheene K: Richard 2d not only deserted, but destroy'd the building. Henry 7th rebuilt it. postremó Henricus Septimus bonitate soli, venustate sitûs, fluminis commoditate & vicinitate Urbis illectus tale ibi opus a fundamentis erexit, quale priores non viderunt, quale & hujus sæculi deliciæ in immensum auctæ collaudant. Princeps vero magnificentia operis mirificé delectatus Richemontis nomine novam regiam appellavit, quo dignitatis titulo ante acceptum imperium clarissimus enituit. (Leland: Comment: ibid:)

Charles 2d granted this old House & Manour to Sr Edw: Villiers, but K: James 2d purchased it again, & the Pretender was nursed there. it appears that about 1612 Prince Henry, who kept house here, had laid out near 3.000 £ on some works then in hand.

5. — Extrait de la Bibliographie figurant en tête du *Commonplace Book II.*

Keysleri Antiquitates Septentrionales & Celticæ.

Arnkieli Cimbria.

Bartholini Antiquit: Danicæ... De Causis contemnendæ mortis.

Olai Wormii Monumenta Danica... Literatura Runica.

Torfæi (Tormodi) Hist: Norvegica. — Series Regum Daniæ... Groenlandic Antiqu:

Saxo Grammaticus 1644.

Mallet. Introd[n]: à l'Histoire de Dannemarc.

Jonæ (Arngrimi) Crymogæa.

Paraphrasis Geneseos, sive Pseudo-Cædmon. a F: Junio (no translation).

Hervarar Saga, a Peringskiold, sive ab Olao Verelio (the latter no translation).

Sturleson (Snorro) Chronicon Norwegicum.

Resenii (Petri) Edda Islandica Vetustior Hafniæ, 1665 & 1673. 4[to] cum vers. Lat:... Ejusdem Edda Snorronis Sturlæ, Isl & Lat 1665.

Biorn de Skardza.

Biorner. Stockholm 1737.

Verelius (Olaus) Runographia Scandica.

Benzelius (Eric) Collectanea Historica.

Frode (Arii) Schedæ de Islandia, ab And. Bussæo.

Schulze, Exercitationes de Germanis Gentilibus.

Schefferi Upsalia Antiqua.

Gothic[4]

— Incantation of Woden's (call'd Vegtams Kvitha) very ancient. in Bartholin p. 632.

destroyed by Hella, in Ireland
Death Song of Regner Lodbrog, King of Denmark. About A.D. 859. in Mallet & Wormius.

Hardraade
Harald the Brave, Prince of Norway's, Complaint of the cruelty of his Mistress Elissif, Daughter of Jarislas, King of Russia, middle of the 11th Century (*from the Olafs Noregs Konunga*). in Mallet & Barthol.

The Praises of Haquin, slain in battle in 960, an Ode written by Eyvind, Chief of the Skalds, Cousin to this Prince, who was Son of Harald Harfax, First King of all Norway in Mallet.

Some Parts of the Voluspa (cited so often in the Edda) or Oracles of Vola & the Havamaal, or Sublime Discourse of Woden, preserved by Sœmund Sigfusson (in the first Edda) who was born in 1057
In Mallet & Resenius.

— The Song of the Weïrd Sisters, or Valkyries-after A.D. 1029
In Tormodus Torfæus Orcad. & Bartholin.

Dialogue of Hervor & Angantyr
In Peringskiold & Dr Hickes.

Part of the Dano-Saxon Paraphrase of Genesis, translated by Junius (cited by Hickes, &c.)

Gospel of Nicodemus.
Triumph of Æthelstan, A: D: 938 (Hickes V: 1, p: 181, & Gibson's Chron: Saxon:)

Death of Edgar, A: D: 975 (ibidem).

4. Les italiques représentent des additions successives.

Erse

Story of Armor & Daura — *Very ancient*
Connan, & Rivin — *(if genuine).*
Night, described by the six Bards.
Elegy on the death of Morar.
Lamderg, & Gealchossa.

Welch

Some Stanzas (chosen) of Taliessin } *Battle of Argoed Llyfain*
End of Aneurin's Gododin } *about A: D:* 570
Gwalchmai's Triumph of Owen ..... *about* 1260
Gwalchmai's Delights (the beginning) .... *do.*
Gruffudd's Lamentation for Prince Llewellyn .. *about* 1284

III

Article " Cambri ".

(*Commonplace Book II*, pp. 799-800; 803-6; 809-16).

De tous les essais sur les origines de la poésie anglaise, c'est celui que Mathias a le plus imparfaitement reproduit. Nous le publions intégralement, malgré la longueur des citations latines. On y trouvera, sous sa forme exacte[5], un exemple remarquable de ce genre de travail. Bien des points, douteux jusqu'ici, touchant les connaissances de Gray en celtique, seront précisés; on mesurera l'importance de ses recherches, particulièrement en ce qui concerne la métrique. On comprendra mieux aussi dans quelle atmosphère Gray a écrit son *Bard;* on verra ses facultés critiques s'exercer à la discussion du problème épineux de l'*Histoire* de Geoffroy de Monmouth.

---

5. Toutefois, nous avons dû renoncer à figurer par la typographie les retouches et les additions faites à cet article; pour les notes, qui furent inscrites à des époques très différentes et nullement dans l'ordre du texte, au système compliqué de renvois adopté par Gray. Les principales additions sont : la note 2; le paragraphe de la note 7 précédé d'un astérisque; les notes 13 et 14. — Le lecteur ne s'étonnera pas de nombreuses bizarreries d'orthographe.

CAMBRI

The proper & peculiar name of y^e^ Britains being call'd (as the Welsh their genuine remains call themselves at this day)[1] Cumero, Cymro, & Cumeri. like-as a British or Welsh-Woman *Kumerae*[*s*], & the tongue itself *Kymraeg* (Camden, Introduct:^n^ to his Britannia).

In the ancientest of the British Poets, & others, it appears, that they constantly called themselves *Prydhain,* & their country Inis-Prydhain, the Isle of Britain. (Carte's History, V: 1. p: 5.) The Inhabitants of Wales, removing their cattle & habitations from place to place (w^ch^ is still practised in some mountainous parts & was so universally in former ages) after the custom was disused in England, were call'd *Wallenses* from *Walen,*[2] a word synonymous to that of Nomades. (ibid: p: 108.)

The Druidical Compositions. w^ch^ served for a Model to Taliessin, Lhywarch, & others of the most ancient & best of y^e^ British Poets, whose works are preserved, & have since served for the foundation of y^e^ excellent Prosodia, w^ch^ they have in the Welsh Grammar, & w^ch^ is perhaps the finest, than any Language affords, were admirably contrived for assisting the memory. they were all adapted to Musick, every word being harmonious, the strongest & most expressive repeated in a beautiful manner, & all of them ranged in an order establish'd by rules well-known, & depending on those, w^ch^ either preceded or follow'd it, that, if any one line in a stanza be remember'd, all the rest must of course be call'd to mind, & it is almost impracticable to forget, or mistake in any.

' The British Poetry, as well as the Language, hath a peculia-
' rity, w^ch^ no other language perhaps in the world hath: so that
' the British Poets in all ages, & to this day call their art
' Cyfrinach y Beirdd, or the Secret of the Poets. knowing
' this Art of the Poets, it is impossible, that any one word of the
' Language, w^ch^ is to be found in Poetry, should be pronoun-
' ced in any other manner, than is there used. so that witho[illegible]

1. The N: West of Britain from Lancashire to Dumbritton-Frith was called the Kingdom of *Cumbria,* & a part of it still retains the Name of *Cumberland,* having been always in the hands of its ancient inhabitants, the Britains. the Cumbrians maintained their independency under their own Princes, till most of their country was subdued, & Al-Cluyd (now Dumbritton) their capital City taken, by Eadbert, King of Northumberland, in the year 756. even afterwards they recover'd in some measure their liberty, at least were govern'd by Princes of their own blood, tho' tributary sometimes to the English, sometimes to the Scots; & continued a distinct People from both those Nations. they spoke the Welch-Tongue till the Reformation. Merlin the Caledonian (so call'd from the Forest of Kelydon in that country) lived under Gwendolen, one of their Princes, in the year 577; & several of his Poems are still preserved in Wales: Lhywarch-Hen, another most celebrated Poet, was Cousin-German to Urien, Lord of Rheged, who reign'd about the same time in Cumberland, & had been bred under the famous Arthur, King of Gwent (or Monmouthshire) who was slain in 542. Taliessin was a Cotemporary of these Bards. an infinity of verses by these, & other names of great fame in that Country, are still extant in Mss; but it requires a particular study of the Language & ancient History of Britain to understand them, for they abound in words & phrases now no longer in use.

2. A barbaricâ nuncupatione nomen istud inolevit. Saxones enim, occupato regno Britannico, quoniam linguâ suâ extraneum quemlibet *Wallum* vocant, & gentes has sibi extraneas *Wallenses* vocant, & inde usque in hodiernum barbarâ nuncupatione & homines *Wallenses* & terra *Wallia* vocitatur. (Giraldus Cambrensis. Cambriæ Descriptio, D^r^ Powel's Edition. 1585. Lond: 8^vo^) it is probable, that neither of these Derivations may be the true one, for Wallia is doubtless the same with *Gallia,* & *Wallum* with *Galli,* Names (I know not for what reason) appropriated by the Romans above 2000 years ago to that People, who were always call'd by the Greeks, & (as Cæsar assures us) by themselves *Celtæ.* I conclude them to be the same word, because to this day the French call Wales Païs de *Galles,* & the People Gallois. the Dutch call such Inhabitants of the Low-Countries as border on France, & are of Gaulish origin, *Walloons;* & we do the same. the Saxons, our Ancestors, & we after them, call a particular fruit Wall-nut, because it came to us from Gaul; as appears

' a transformation of the whole language not one word could ' be alter'd.' These are the words of a very judicious Welsh Antiquary, Mr. Lewis Morris, perfectly well versed in the writings of the old British Poets — who adds, that tho' at first sight it may be naturally thought, their Poetry is clogg'd with so many rules, that it is impossible to write a Poem of Common Sense in the language, yet the vast number of flexions of Consonants in it, & the variations in Declensions &c: make it almost as copious, as four or five Languages added together, & consequently a Poet in the Cambrian Language, notwithstanding the strictness of his rules, hath as great a scope & use of words, as in any other tongue whatsoever; as will appear from a Perusal of the ancient British Poets (ibid: p: 33).

This *Secret of the Poets* is explain'd to us at large by Dr David Ap Rhys (or Rhœsus) in his Linguæ Cambrobrit:æ Institutiones, (Lond: 1592. large 4to) P: 146, and appears both for variety & accuracy to equal the invention of the most polish'd Nations. he produces a great number of passages from ancient Writers as examples to the several rules; from w^{ch} (tho' entirely unacquainted with the Language) one may perceive something of the Measure, Alliteration, & Order of Rhymes, of w^{ch} their Verse consists. the Rhyme seems to be entirely monosyllabic, as it is (for the most part) in our own tongue; & is sometimes in couplets, sometimes triple, or quadruple, or continued for a great number of lines together, & often alternate. the Composition is generally in Stanzas regularly answering one another; & there is a ^{3}conceal'd harmony, arising from the regular return of similar letters or syllables in the beginning or middle of a Verse, doubtless very pleasing to ears accustom'd to the Cadence of their Poetry & Language: this was practised sometimes without the assistance of any rhyme at all, as in their *Prôst Cybhnewidiawc*, w^{ch} Ap Rhys translates Prosaicum Heterorythmicum, p. 170. They had nine different Measures from Verses of three Syllables to those of eleven, each distinguish'd by its particular appellation. thus the Verse of nine was named *Trwscl*, the Rough, or Unadorn'd; that of seven, *Caeth*, the Servile; & that of ten, *Hîr*, the Long, &c: these, & the octosyllabic, have been from a very remote antiquity common among us in the English Tongue, & not improbably might have been borrow'd from the Britons, as I am apt to believe, the use of Rhyme itself was. once I was (I own) of Monsig^{r} Crescimbeni's opinion, that is was derived from the use of the Roman Church

from Rodulphus Tortarius, who wrote early in the 12th Century in the reign of our Henry the first. describing the territory of Caën in Normandy, he says

Terra ferax segetis, sed opacis indiga sylvis
Gallica nux, vitis, ficus, oliva, deest;
Insula diversis quam mercibus Anglia ditat, &c:
(Mem: de l'Acad: des Inscript: V: 21. p. 513)

for the same reason the Welch name it *Cnau Frengig*. i:e: French-Nut.

3. wch they call'd *Cymeriad*, as something peculiar to the Nation. yet this Art is of a later invention, than Taliessin & his Cotemporaries. Veteres enim Poetæ (says Ap Rhys. p: 170) in suis carminibus, nullo feré consonantium inter se concentu exacto aut symphonia utebantur. that is, they had not reduced it to rule, but practised it wildly & without art, as we do at present. the Poetry of our Fore-fathers, the Saxons & Danes consisted of nothing else, than this Alliteration, & Measure, without any Rhyme.

Of the Welch Decasyllabic Verse I shall produce the following Example

Gwnn a | wna bh'e|naid gain | 'enau | bhwyniant,
Gwedhio | ar le|su gwiw | Dhuw 'o|reusant:
Garbronn | y del|wau gwawr | breiniau | dylant,
Gwydhai | Dhuw dei|lwgh gwe|dhi dhi|doliant; &c:

Of the heptasyllabic, these Lines of Taliessin

Elphin dêc taw a' th' wylo;
Na chablet nêb yr eidho;
Ny wna lês drwc obeithio;
Ny wyl dyn dhim a'i portho;
Ny bydh coec gwedhi Cynlho;
Ny thyrr Duw arr adhâwo:
Ny châd ynn Ghhoret wydhno
Eryoet cystal a' heno.

Elphin dêc sych dy dheurudh;
Ny weryt bôd yn rhy brûdh;
Cyt tybieist'na chebhaist' bhûdh; &c.

Of the Octosyllabic, the following verses

Yn Iôr ydwyd Iôn warêdawc
A' n' cûn eurbhalch Iancin
[arbhawc,
Wyr Bherêdydh arbh rywaedawc,
Aer arbhôdhau 'orwyr Bhadawc.

The Metre thus, in Stanza's of four on one Rhyme, is call'd *Cyhydedh Bherr*, wch signifies Equality (from the equal measure) & Short (from the shortness of the Stanza).

in its Hymns, & from thence pass'd to the People of Provence. but if we consider, that some few slight traces of Rhyme among the Romans excepted, there is nothing of their Hymns, or Sequentiæ, written in that manner earlier than the time of Pope Gregory the Great in the end of the 6th Century; & that at the same time it was regularly & very artificially practised among the Britains in a variety of measures, & these too of a peculiar contrivance, & (as Men of Letters acquainted with the Language assure us) full of poetical spirit & enthusiasm = if we consider how well adapted the Di[vi]sion & Rhyme of their Poesy is to assist the Memory; & that the British Druids (once the Priesthood of the Nation) deliver'd all the Precepts of their Doctrine in Verse, w^{ch} never was to be committed to writing, we may easily enough be induced to believe, that these Bards of the 6th Century practised an Art, w^{ch} they had received by tradition from the times of the Druids, & tho' the Precepts of their Superstition had been laid aside, & forgot at the introduction of Christianity; yet the traces of their Harmony did still remain.

That the Saxons (who had no rhyme among them) might borrow both that, & some of the measures still in use, from their Neighbours, the Britons, seems probable to me, tho' at what time they did it, is very uncertain. for above 150 Years after the Saxon Invasion, the two Nations had no other commerce, than in the rough intercourse of War, & seem'd to breathe nothing, but unextinguishable hatred & mutual defiance[4]. but Christianity (it is likely) something soften'd their spirits, & brought the Britons to regard their bitter enemies, who were now no longer Pagans, as their Brethren, and Fellow-Creatures. even before the Saxon Conversion, I find Edwin, King of Deïra, (then an Infant, & driven by the Usurper Ethelfrid out of his Country) taking refuge in N: Wales, where he was educated at the Court of Cadvan with the Princes, his own children; & afterwards was himself Master of that Country for some years; and during the usurpation of Ethelfrid, the Britons of Cheshire had submitted to his arms without deserting their Country. but afterwards, in the year 750, Eadbert, King of Northumberland, subdued in the same manner almost all the Territory of the Strathcluyd, or Cumbrian-Britons, who (tho' they soon recover'd their independency) yet, in 922, submitted together with three Princes of N: Wales to Edward the elder; & 44 years after, having join'd the Danes, they were finally master'd, & given by King Edmund to Malcolm, King of Scots, to hold in fee of him; yet they always

The measure of the following Stanza is call'd peculiarly *Gorchest Beirdh,* or the Excellence of the Bards; I suppose from its peculiar difficulty, & as invented, & practised by none but consummate Masters. it is often written in two lines only.

I rhwydh 'air hîr,
I'w chwydh, och wîr,
I'w swydh a'i sîr,
I sydh saeth:
I glai a 'glyn,
I rhai o'r hyn,
I dhai y dhyn,
I Dhuw dhaeth.

And the following, named *Tawdhgyrch Cadwynoc,* signifying (I suppose) that one verse as it were *invades* & *melts* into another, & that the whole Stanza is chain'd together. from *Toddi,* to melt, *Cyrchu,* to assault, & *Cadwyno,* to enchain.

O gwyr redeg i wiriôdau,
Yn bhêl codau vn bhel Cadog;
Megys hedeg mae gosôdau,
At diôdau yn vn tadog:
I aulôdau i'r gwaulôdau,
Drwy iâd rodau dûr droâdog;
Adho'r nodau arr dhurnôdau,
Yw debhôdau'r Dû o Bhadog.

4. Vid: Præfat: ad Leges Wallicas, p. 11.

The following, call'd *Cywydh Lhosgyrnioc* from Cywydh (Metre of equal length) & Llosgwrn (a Tail) resembles the old Metre of S^r^ Thopas (w^ch^ in Chaucer is call'd a Northern Tale; perhaps the North of England might borrow it from the Cumbrian Britons) but that the Tail (or third Verse) is of 7 syllables, & that these rhyme to one another throughout the Composition.

Lhiniawdh bhy hoen o boen benyd,
Lhudhiawdh y m'hûn lhûn bûn lhoer byd,
Lhetryd nyd bywyd am bydh.

but be that as it will; one Species of the Cywydh (or Coowith, as it is pronounced) I take to be the *Couwe,* w^ch^ Robert Mannyng of Brunn (a Writer who lived in Edward the 1^st^, & 2^d's^, reign) mentions, as used in his time. not much unlike in composition are those verses of William, Duke of Guienne addressed to Fulk, Count of Anjou, before he went to the Holy Land

continued a People, & a distinct Nation. I mark these Periods to shew in what time the Britons might be so connected with the Saxons, as to give them possibly some knowledge of their tongue, & some tincture of their manners. in the Kingdom of Wessex there was a more remarkable union between them, after Ina had possessed himself of Somersetshire (w^{ch} till then had belonged to the Britons) for he gave terms to the Inhabitants, & permitted their Chiefs to retain a considerable part of their Lands. In this Prince's Laws the Britons and their Privileges are expressly mention'd & comprehended, & he is said to have given them encouragement to intermarry with the Saxons. we see too, that Aldhelm, the famous Bishop of Shireburn in this reign, inscribes his Treatise on the time of celebrating Easter to Gereint, King of Cornwall, a Britain, A: D: 705. and it appears, that the City of Exeter was inhabited jointly by this People & the Saxons above 200 years afterwards, when Athelstan, the Grandson of Alfred, thought proper to separate them & remove the former into Cornwall beyond the River Tamar. to this Prince all Cornwall paid tribute on account of the respect they bore to his Character, as did too the Prince of N: Wales. he died in 941. about 100 years after this all Wales was tributary to Edward the Confessor, who appointed Princes of their own Nation to reign over them. upon the Norman Conquest the frequent journeys of the Welch to our Court either on occasion of paying tribute or renewing treaties, & the frequent Progresses of our Kings (particularly Henry 2^{d}, Richard the 1st, &c:) thro' their Country must have heighten'd the intercourse,[5] w^{ch} (in 1284) Edward the first compleated by their total Reduction. he is said to have hanged up all their Bards, because they encouraged the Nation to rebellion, but their works (we see), still remain, the Language (tho' decaying) still lives, & the art of their versification is known, and practised to this day among them.

If anyone ask, why then (supposing us to have first borrow'd rhyme from the Britons) no memorial of it is left in England earlier than the Conquest, nay perhaps, than Henry the 2$^{d's}$ reign, which is about 450 years after our first connection with the Welch, I answer, the fact is not certainly true, for there are some few rhymes recorded as old as the beginning of the 10th Century, witness [6]Athelstan's Donation to Beverly-Minster, & in the succeeding Century the Freedom of Coventry granted by Earl Leofric, & the Tenure of Cholmer & Dancing in Essex, attributed to Edward the Confessor. but

on the first Crusade. they are the most ancient Remains of the Provençal Poesy extant. vid: supra P: 772. Not: [cf. WM II 34, n. 6, quatrième §: « Avvi certezza, etc... »]

Pus lo partirs mes aitan grieus
Del senhoratge de Peytieus
Es garda la Falcou d'Angeius
Tota ma terra mon Cousi.
Si Falco d'Angieus nolh Seror
El Reis de cuy jeu tene m'enor,
Mal li faran tug li plusor
Qu'el veyran jovonet meschi. &c.

(Caseneuve. Origines de la Langue Françoise, (v: Foulque) & Menage. Dictionaire Etymologique, p. 324. (Fol: 1694. Paris.) where he cites *Recueil imprimé des Poesies Provançales*, w^ch^ I never have seen.

And that Epitaph of John & Joan Cressy in Waltham Abbey Church without a date (cited by Weever, p: 645) runs much like the Stanza of the Bards abovemention'd.

Yourself mak mon,
Or ye bin gon;
And prey for us.
Without delay
Past is the dey,
We may not prey
For you. it's thus.

Whilst yat yow mey
Both night & dey
Look yat yow prey
Jesu of Grase.
When ye bin gon,
Help is ther non;
Wherefor yink on,
Whyl ye have spase.

5. Mores antiqui Britonum
Jam ex convictu Saxonum
Commutantur in melius,
Ut patet ex his clarius.
Hortos & agros excolunt,
Ad oppida se conferunt,
Et loricati equitant,
El calceati peditant,
Urbané se reficiunt,
Et sub tapetis dormiunt,
Ut judicentur Anglici
Nunc potius, quam Wallici. &c:
(In Camdan's Remains, p: 11 an anonymous old Poet...)

See a lively picture of their manners, & way of life in Henry the 2^d's^ time, in Giraldus Cambrensis. (Itinerarium Cambriæ. Cap. 8, 9, 10, &c:)

6... Als free
Make I thee

if these should be only the fictions of after-ages; can any one tell me, why the Franks, who (we know) wrote rhyme in their own tongue[7] in the middle of the 9th Century, should have nothing to produce of rhyme in the French or Provençal language till almost 250 years afterwards? why have they no monument at all, preserved in their ancient Tongue, of the Gothic Poetry, tho' for so many years they border'd on the Anglo-Saxons in Germany, who practised it, a People of like Origin & Manners, & who probably spoke the same tongue? why have these Saxons themselves for above 300 years after they landed in this Island no Verses of this sort remaining, but a small Fragment of Cædmon, preserved in a book of King Alfred's? why have the Normans nothing at all of this kind extant among them after their arrival in France? who can account for the Caprice of Time; & shew why one Monument has, & another has not escaped the Wreck of Ages? perhaps Rhyme might begin among the common People, & be applied only to the meaner Species of Poetry, Adages, Songs, & vulgar histories, passing by tradition from one to another; while the Clergy and others, who possess'd what Litterature there was in the Nation, either wrote in the Latin Tongue, or in the Measures peculiar to their Country & Language, w^ch by a very natural prejudice they would prefer to those of a conquer'd People; especially as Poesy had been cultivated among them, & in the highest esteem for ages past; & their *Scalds* were as necessary in their armies, & in the Courts of their Princes, as either Druid, or Bard among the Britons. after the Normans came over, & had introduced so much of the French (or Roman) Tongue among us, Rhyme must of course grow more prevalent & familiar in England; especially when Henry 2d (himself an Angevin, & educated in France) had married the Heiress of Aquitaine, where the Provençal School first began about 50 years before, & was at that time in the highest reputation.

Girard Barry (commonly call'd Giraldus[8] Cambrensis, or Silvester) Archdeacon of St David's, & employed in several Embassies & Offices of high trust by Henry 2d, & Richard the first, has many curious observations on the Character of the Welch, their Poetry & Music, in his Descriptio Cambriæ, written in the Reign of K: John the beginning of the 13th Century — C: 6. he says.

Notandum etiam, quia in Nordwalliâ lingua Britannica delicatior, ornatior & laudabilior est, quanto alienigenis terra illa impermixtior esse perhibetur. Careticam tamen in Sudwallia regionem, tanquam in medio Cambriæ ac meditullio sitam,

As heart may think, or eie may see. (Cambden, in Yorkshire) and this,

I King Athelstane geves to Paulane
Odhian & Rhodiam
Als guid & als faire, Als ever yay mine waire.
And yarto witnes Mawd my Wyff. (Hollingshed's Hist: of Scotland; & Weever. p: 604)

7. As we have* no reason to imagine the Gothic Nations of the North made any use of rhyme in their Versification, & as the Franks appear to be the first, that practised it (above 350 years after they had conquer'd Gaul) it seems highly probable that they borrow'd it from the Natives of this country, to whom it must have been familiar at least 300 years before. for, as we know the Britons had it so early, who spoke the same tongue with the Gauls, & deliver'd to them the Precepts of their Religion & Philosophy in verse; these latter could not possibly be ignorant of their Poetry, w^ch^ they imitated in their own country. nor is it probable, that the Government of the Romans had obliterated all traces of their ancient arts & learning in the minds of the Gauls, since it had not made them forget their ancient language. it is plain, that in the 5^th^ century the Arverni still spoke the Celtic Tongue, from a Letter of Sidonius Apollinaris (L. 3. Ep: 3) & that it was still understood even in the 9^th^ Century, appears from the Life of St Germain, written in the reign of Charles the Bald by Heric, a Monk of Auxerre; wherein he interprets the Names of several Cities in Gaul, as

Lugduno celebrans Gallorum famine nomen
Impositum quondam, quod sit *Mons Lucidus* idem.

and *Augustidunum*

demum tum cœpta vocari,
Augusti Montem transfert quod Celtica lingua, &c. (see Mem: de l'Acad: des Inscriptions, &c. Vol: 20. p. 43, 44)

From *Llug*, light; and *Dune*, a Hill. tho' the true Etymology of Lugdunum is from *Dune*, & *Lug*, a Crow. this word is now out of use in the Breton Tongue, but preserved in some compound Names, as *Coet-logon*, the Wood of Crows or Ravens.

* Wormius in his Litter : Runica, p: 177, affirms this; but Mons: Mallet takes notice, that he himself has cited in this very treatise (p: 105) verses of great antiquity, w^ch^ are in rime. On trouve aussi deux petites chansons rimées, dont l'une a été

linguâ præcipuâ uti, et laudatissima, plerique testantur. Cornubienses vero & Armoricani Britonum linguâ utuntur feré persimili, Cambris tamen propter originem & convenientiam in multis adhuc & feré cunctis intelligibili. quæ, quanto delicata minus & incomposita, magis tamen antiquo linguæ Britannicæ idiomati (ut arbitror) appropriata. Sicut in Australibus Angliæ finibus, & præcipué circa Devoniam, Anglica lingua hodié magis videtur incomposita, ea tamen vetustatem longé plus redolens (borealibus insulæ partibus per crebras Dacorum & Norwagiensium irruptiones valdé corruptis) originalis linguæ proprietatem & antiquum loquendi modum magis observat; cujus etiam rei non solum argumentum, sed et certitudinem inde habere potes, quod omnes libros Anglicos Bedæ, Rabini, Regis Alfredi, vel aliorum quorumcunque, sub hujus idiomatis proprietate scriptos invenies. & C: 12 he has these observations on their poetical vein. In cantilenis rithmicis & dictamine tam subtiles inveniuntur, ut miræ & exquisitæ inventionis linguâ propriâ tam verborum quam sententiarum proferant exornationes. unde & Poetas (quos Bardos vocant) ad hoc deputatos in hâc natione invenies. — præ cunctis autem rhetoricis exornationibus *Annominatione*[9] magis utuntur, eâq præcipué specie, quæ primas dictionum literas vel syllabas convenientiâ jungit. adeo igitur hoc verborum ornatu duæ nationes, Angli scilicet & Cambri, in omni sermone exquisito utuntur, ut nihil ab his eleganter dictum, nullum nisi rude & agreste censeatur eloquium, si non schematis hujus limâ plené fuerit expolitum, sicut Britanniæ in hunc modum.

Digawn duw da y unic.
Wrth bob crybwylh pwylh parawd.

Anglice vero; God is together gamen & wisedome.
In latino quoque haud dissimiliter eloquio eandem exornationem frequens est invenire in hunc modum. Virgilius — Tales casus Cassandra canebat &c:

in nullis tamen linguis, quas novimus, hæc exornatio adeo, ut in prioribus duabus est usitata. mirum autem, quod Gallica lingua alias tam ornata hunc verborum ornatum ab aliis tam usitatum prorsus ignorat. nec ego tamen id crediderim quod priores populi duo, tam diversi ab invicem & adversi, in hoc verborum ornatu ex arte conveniant; sed potius ex usu longo, qui, quia placuit solum, & facili similium ad similia transitu aures demulcet, per succedentia tempora inolevit. sicut Tullius in libro de eloquutione, de talibus, qui usum

faite avant le tems du Roi Olaus Tryggueson, & l'autre, qui est inserée dans l'histoire des Jomsbourgeois, paroit etre du meme siecle. (Introduction a l'Histoire de Dannemarc. Copenhague. 1755. 4to. p. 248) vid: supra p: 772 [Cf. WM II 32, n. 2].

8. His Grandmother was Nesta, the Daughter of Rhys ap Tudor, Prince of South-Wales. in her first youth she bore a Natural Son to Henry the First, King of England; she afterwards married Girald de Windsor, by whom she had a Daughter call'd Angarath, who was the Archdeacon's Mother by William de Barri. he died in 1223 (& was born 1146) about 77 years old. (see Tanner's Bibliotheca; & Itinerarium Cambriæ. L. 2. p: 195).

9. The *Cymeriad*, mention'd above, (p:800 [173]. Not:8 [3].) as this art was not practised by the most ancient Bards, whose works are yet extant; it is highly probable, that the Welch borrow'd it from the Anglo-Saxons & Danes, who in their turn caught the art of Rhyme, & some of their measures from the Welch. (vid: p: 771 [Cf. WM II 31-2], & 804 [175].)

*

habent et non artem, loquitur dicens, Cæteri cum legunt orationes bonas aut poemata probant oratores et poetas, neque intelligunt qualiter commoti probent, eo quod scire non possunt, ubi sit, aut quid sit, quomodo factum sit id, quod eos maximé delectat... his account of their Musick is very remarkable. C: 13.

In musico modulamine non uniformiter, ut alibi, sed multipliciter multisq modis et modulis cantilenas emittunt: adeo ut in turbâ canentium, sicut huic genti mos est, quot videas capita, tot audias carmina discriminaq vocum varia, in unam denique sub B mollis dulcedine blandâ consonantiam, & organicam convenientia melodiam. in borealibus quoque majoris Britanniæ partibus trans Humbrum, Eboraciq finibus, Anglorum populi, qui partes illas inhabitant, simili canendo symphoniacâ utuntur harmoniâ : binis tamen solummodo tonorum differentiis, & vocum modulando varietatibus, unâ inferius submurmurante alterâ vero superne demulcente pariter et delectante. nec arte tantum, sed usu longævo, et quasi in naturam morâ diutinâ jam converso, hæc vel illa sibi gens hanc specialitatem comparavit. qui adeo apud utramque invaluit, & altas jam radices posuit, ut nihil hic simpliciter, ubi multipliciter, ut apud priores, vel saltem dupliciter ut apud sequentes, mellité proferri consueverit; pueris etiam (quod magis admirandum) et feré infantibus, cum primum a fletibus in cantus erumpunt, eandem modulationem observantibus. Angli vero quoniam non generaliter omnes, sed boreales solum, hujusmodi vocum utuntur modulationibus, credo, quod a Dacis & Norwagiensibus, qui partes illas insulæ frequentius occupare, ac diutius obtinere solebant, sicut loquendi affinitatem, sic canendi proprietatem contraxerunt... and more particularly of their instrumental Musick. C: 12 — Mirum, quod in tantâ tam præcipiti digitorum rapacitate musica servatur proportio, et arte per omnia indemniter crispatos modulos, organaq, multipliciter intricatâ tam suavi velocitate, tam dispari paritate, tam discordi concordia, consona redditur & completur melodia, διατεσσαρῶν, seu διαπέντε, chordæ concrepent. semper autem a B molli incipiunt & in idem redeunt, ut cuncta sub jucundæ sonoritatis dulcedine compleantur. tam subtiliter modulos intrant & exeunt, sicq sub obtuso grossioris chordæ sonitu gracilium tinnitus licentius ludunt, latentius delectant, lasciviusq demulcent, ut pars artis maxima videatur artem velare, tanquam

Si lateat, prosit. ferat ars deprensa pudorem.

hinc accidit, ut ea, quæ subtilius intuentibus & artis arcana[10]

10. Any one would imagine, that this & the former Passage contain'd a just description of the Harmony resulting from a combination of several Parts moving in a different progression, & that of different Notes, tho' all in the same Mood, & Key. yet I find it is the general opinion, that this Art of Composition was not invented, till about a hundred years after Giraldus' time : all the Musick extant of the 13th Century being in two Parts only, & those note against note in exact Counterpoint. (see Memoires de l'Acad: des Inscriptions, &c: Vol: 20. p. 382, & 404. sur Guillaume de Machaut.)

acuté discutientibus internas & ineffabiles comparant animi delicias, ea non attendentibus, sed tanquam videndo non videntibus, & audiendo non intelligentibus, aures potius onerent, quam delectent; & tanquam confuso inordinatoq strepitu invitis auditoribus fastidia pariant tædiosa. tribus utuntur instrumentis, cytharâ, tibiis, & choro...[11] he adds (C: 10) Omnes de curia seu familia viri citra doctrinam omnem citharizandi per se peritiam tenent — hospites autem, qui matutinis temporibus veniunt, puellarum affatibus & cythararum modulis usque ad vesperam delectantur : domus enim hic quælibet puellas habet, & cytharas ad hoc deputatas.

Dr. Ap Rhys before-mention'd divides the Welch Poetry into three Genera: the *Clerwriaeth,* or Stimulatorium, of w^ch there are two Species, one call'd *Sennu* (from *Sen,* a Reprimand). this is wholly satyrical, & was often perform'd Extempore. the other *Canu serthed*[*h*], i:e: lascivious Song, running on obscene subjects.

The second Genus is *Teulwriaeth* (the word signifies domestic kindness & familiarity) and this is also of two kinds, one *Digribhgerd*[*h*] (from *Digrifwch,* Wit & Pleasantry) whose name sufficiently shews its subject, & used often to be perform'd Extempore. the other *Cariad* (from *Caru,* to love) turning on that tender Passion.

The third Kind is *Prydydhiaeth* or *Bardoniaeth,* as belonging to the Bards & Poets by profession. of this there were many Species, as the 1. Prophetic, treated by the two *Myrdhins,* whom we call Merlin; by Taliessin, Rhys Bhardh, Dabhydh ap Gwilim, & others.

2. The Divine, on religious subjects, treated also by Taliessin, Ioan y Cent, Cyndhelw, Teilo, &c:

3. The Historical. those who write in this way are known by the name of Posbheirdh.

4. The Genealogical. these are call'd *Arwydhbheirdh,* from Arwydh, the Banner or Standard bearing the Insignia of a Family.

5. The Elegiac. 6. the Epitaphic, call'd *Bedhgerdh,* i:e: Sepulchral. 7. the Moral. 8. the Mathematical, turning chiefly on the celestial Bodies, & their influences; on Musick, Geometry, &c:... 8. the Physical, on the nature of things, & philosophy. 9. the Mechanic, on the arts of Hunting, Fishing, Agriculture, &c: he adds, that they have also Farces, Comedies, & Tragedies of great antiquity.

It was a custom[12] of all the Bards, Rhithmen, & Minstrels,

11. I imagine, it should be read *Chrotta*. So Fortunatus, L: 7. Carm: 8.

Romanusque lyrâ plaudat tibi, Barbarus harpâ,
Græcus Achilliacâ, *Chrotta* Britanna placet.

it is the Crowd, or *Crwth*, a rude kind of Fiddle still in use among the Welch.

12. In the Commission of Q: Eliz: (afterwards mention'd) she empowers 22 Persons, Men of wisdom & upright dealing, and also of experience & good knowledge in the scyence, to meet at the Town of Cayroes in Flintshire, the accustom'd place for the execution of the like commission, & to call before them all, — that intend to maintain their living by name or colour of Minstrels, Rithmers or Barths; to admitt so many, as they shall find worthy, under the degrees heretofore in semblable sort to use & exercise the sciences & faculties of their professions in such decent order, as shall appertain to them; & to give streight commandment to the rest (not worthy) to return to some honest labour, as they be most apt to, for maintenance of their living upon pain to be taken up for sturdy & idle Vagabonds, & used according to the laws in that behalf provided.

The reason alledged for granting such commission is, that vagrant & idle Persons naming themselves Minstrells, Bards, &c: are lately grown into such intolerable multitude in North-Wales, that not only Gentlemen & others by their shameless disorders are disquieted in their habitations, but also the expert Minstrells & Musicians in tange & cunning thereby much discouraged to travail in the exercise & practice of their knowledge, & also not a little hindred livings & preferment; the reformation whereof, & the putting these people in order, the L[d] President & Council of the Marches have thought very necessary, &c: &c: Dated at Chester, 1567.

The original, & also the Silver Harp, were to be seen at Mostyn in 1693.

within the Talaith of Aberfraw, i: e: the Counties of Anglesey, Caernarvon, Merioneth, Denbigh, & Flint to appear at Caerwis in Flintshire to make trial of their skill. the Chief was to have a silver Harp given to him by the family of the Mostyns;[13] & have degrees confer'd, & licence to travel about the Country, to them that appear'd well. in M^r^ Aubrey's Mon: Brit: Part I is the copy of a Commission from the President & Council of Wales directed to S^r^ Richard Buckley, & several other Gentlemen, to hold this Session on Trinity-Monday, 1568, with a Diploma, whereby one is made Protovates. (Tanner's Bibliotheca Britann:^ca^ v: Bardi.)

As long as the Welch continued under their own Princes, these solemn Assemblies[14] were held once in three years, in w^ch^ the *Pencerd*[*h*] (or Chief Musician) otherwise call'd *Bardd cadeirjawg*, or the inthroned Bard, was elected for that time.[15] the Prince of the Country always presented him with a Harp, w^ch^ he kept during life. every Musician, who received a Licence to practise in publick, & to demand a reward from the Audience, before whom he perform'd, was obliged to pay him four & twenty Pence in Silver; & he received the same sum upon the marriage of any of their Daughters. his residence in Court was assign'd him in the houshold of the hereditary Prince, & he had the privilege of sitting at the King (or reigning Prince's) Table next to the Chief Justice[16] (who was in dignity the fifth Great-Officer of the Court). when he performed in publick before the King, he had the Precedence of the *Bardd-Teulu* (or Domestic Bard) & sung first an Ode in honour of God, & then the Praises of the King, nor could any Musician in his presence demand a Reward beside himself, & of what was given among the Musicians he had a double share.

The Bardd-Teulu[17] was one of the Great-Officers of the Court constantly attending the King's Person, & reckon'd the eighth in rank among them. on the three great Festivals his place was next to the Penteulu[18] (or Great Master of the Household) who deliver'd the Harp into his hands. on entering into his Office, he received his Harp from the King; & from the Queen a ring of gold. he was supplied by them with Clothes, & Linnen, & a Horse; & held Lands, free of Taxes, annex'd to his Post. his appartment was in the Lodgings of the Great Master. if he accompanied the other Domesticks of the King in any warlike expedition, during the Battle he was to sing the *Unbennjaeth Prydain* (the Monarchy of Britain) & his due was the fattest Ox taken among the

13. Hoell (or Powell) of Castle-Yollo, i:e: Castellum Ludovici, who dwelleth at Penrin in Flintshire, by ancient accustume was wont to gyve the bagge of the silver Harpe to the best Harper of North-Wales, as by a privilege of hys Auncestors (Leland, Itin: V: 5. p: 46).

14. These Meetings were call'd *Stethua*. (see Selden's notes on M: Drayton's Polyolbion, Canto 4th. p. 67).

> That at the Stethua oft obtain'd the Victor's praise,
> Had won the silver Harp, & worn Appollo's bays,
> Whose verses they deduced from those first golden times, &c:

15. See Leges Wallicæ, Cap: 45. ed: G: Wotton, D: D: Fol: Lond: 1730. these Privileges of the Musicians (tho' now inserted in the code of King Hywel-Dda, drawn up about the years 943) we are told by D^r^ Wotton, are not older than the Reign of Griffith ap Conan, Prince of North-Wales, who was Cotemporary with Stephen, King of England, towards the middle of the 12th Century.

16. Who was the Magistrate, that elected him, & declared him *Chief of the Bards*. upon w^ch^ he was to present this Judge with a Horn to drink out of, a Gold-ring, & the Cushion he sate on at the Ceremony. (ibid: C: 16. art: 23.)

17 Ibid: L. I. C: 19.

18. He was usually of the Blood-royal, & first of the Great Officers.

Spoil. he was to sing to the Queen (when she desired it) in her own apartment, but in a low voice, that it might not disturb the Court; and also to the Great-Master. upon the Creation of a Chief Justice, he presented him with a gold Ring;[19] as he did the Queen with another. in the valuation of Moveables (Legum L: 3. Cap: 7) the price of the Bardd-Teulu's Harp is set at 120 Pence, & that of a private Gentleman at half as much.

Whatever severity Edward the first[20] might exercise at the time, when he reduced that Country, on some of the Welch Bards; yet it appears, he proceeded no farther against them in general, than to order that they should not travel (as usual) about Wales, nor ask any rewards from the Inhabitants.

Ad conquestam Walliæ ordinatum fuit per Dom: Edwardum Conquestorem quod — les Westeurs, [21] Barthes, & Rymours, ac subsidia quærentes, quæ vocantur *Kymmortha*,[22] otiosi & vacabundi non permitterentur, nec sustinerentur in patriâ; ne per scandala & mendacia excitarent populum ad malum, & per subsidia communem populum opprimerent. (Records of Carnarvon. fol. 81. in Append: ad Leg: Wallicas, p: 542) upon the rebellion of Owen Glendour, immediately after Henry 4th came to the Crown, the King and Council found it necessary to enforce & add to the Severity of Edward the 1$^{st's}$ Laws. one Article is this, Que les Ministrelx[23], Bardes, Rymours, & Westours, & autres Vagabundez Galeys deinz North Gales, ne soient desormes soeffrez de surcharger le Paiis, come ad esté devant: mais soient ils outrement deffendux sur peine d'Emprisonement d'un an. (Ordinances de Gales. A: D: 1401. ibid. p: 547). & in an Act of Parliament of the year following it is said, Pur eschiever plusours diseaz & meschefs, quaunt advenuz devaunt cez heurez en la terre de Gales par plusours Wastours, Rymours, Ministrelx, & autres Vacabundez, ordenuz est, et establez, que nullez Wastours, &c: soent ascunement sustenuz en la Terre de Galez pur faire commortha ou [24]coillage sur la commune Peuple illoeques. (p. 548)

With regard to the ancient History of this Nation the principal information we have, is from Geffrey of Monmouth[25]. he calls his work a translation from the original Welch; but many have suspected not only the truth of the History (w^{ch} abounds with childish fables) but the veracity of Geffrey, & look'd upon the Whole, as a fiction of his own brain. others have as eagerly justified both the one, & the other.

19. Cap: 16. art: 6.

20. Vid: supra P: 803 [p. 176].

21. Probably from *Gwestwr*, one that goes from house to house for a meal. *Gwesdfa* signifies either victuals, or money to purchase it, given to one, that asks relief. (see the Triades. art: 174 & Wotton's Glossary at the end of the Laws.)

22. From *Cyfarws*, a Present, a honorary Gift. the four & twenty Pence given to the Bard at all marriages was particularly so call'd.

23. Minstrells, call'd Menestriers, & *Menestrelx* in old French, from *Ministeriarius*, & Ministrellus. (see Menage.)

24. *Collecta*.

25. He was Archdeacon of Monmouth; & in the year 1152 made Bishop of S^{t} Asaph. he began his translation soon after the death of Henry the first in 1135, w^{ch} he dedicates to that Prince's Son, Robert, Earl of Glocester. in an Epistle of Henry of Huntingdon, w^{ch} S^{r} H: Savil says, he had seen in various Mss; annex'd to that Writer's History, he tells us, that on his way to Rome, whither he attended Theobald, Archb: of Canterbury, in 1139, at the Abbey of Bec in Normandy he was first shew'd this Latin translation of Geffrey by Robert de Thorigny, who (it is observable) being afterwards Abbot of Mont-St Michel in the same Province, & thence call'd Robert de Monte, wrote a Continuation of Sigebertus Gemblacensis from the year 1100 to 1150, in w^{ch} (tho' with some diffidence) he has copied verbatim Geffrey's History. this supplement has been mistaken for the work of Sigebertus himself, & made an argument to confirm the truth of what Geffrey has written. from what has been said, it appears that the translation was not publick, till about 1138; & that Huntingdon borrow'd his account of British Antiquities from Nennius, not haveing then met with Geffrey's history. (Carte's Preface. p: 6. Wharton's Anglia Sacra.)

but it is now certain, that tho' he has embellish'd his translation with some descriptions of battles, & a few Letters & Speeches of his own invention, yet the principal facts & series of his narration, are really a Version from the Welch, of w^ch^ one Manuscript is preserved in the Library of Jesus-College, Oxford; & another (in the hand (as it is affirmed) of Gyttyn Owen,[26] the last eminent Poet & Antiquary among the British Bards,) belongs to M^r^ Davies of Llanerk in Denbighshire, & is entitled *Brut-y-Brenhined*, i:e: the History of the Kings of Britain, ascribed (tho' falsely) to Tyssillio, Son of Brockmael Yscythroc, Prince of Powis. it appears plainly from internal evidence to be of no higher antiquity, than the 11^th^ Century, & probably was not written till a few years before it fell into Geffrey's hands. the mention of the twelve Peers of France, summon'd to the Coronation of Arthur at Caerleon, makes it probable, that the Author, whoever he was, had read the Romance of Archbishop Turpin, w^ch^ was certainly not composed till after the year 1066.[27] add to this the title of Legate of the apostolic See given to Dubricius, as Primate of Britain; the description of a Tournament; & the passage, where Hengist is said to be buried after the manner of the *Soldans*, w^ch^ Geffrey has soften'd in his translation into *after the manner of the Pagans;* & we must judge, that it could not be written, till after the first Crusade; when the Nations in this part of the world grew acquainted first with the Oriental customs. Geffrey had it from Walter Mapes, Arch-Deacon of Oxford, who brought it (he says) out of Bretagne, where, or in Cornwall, it was probably composed, being evidently calculated to do honour particularly to these two Provinces, & shew the mighty figure, they made in ancient times. it is observable, that Gulielmus Neubrigensis (in Procœmio, p. 7) & Giraldus Cambrensis, both Cotemporaries of our Geffrey, who wrote not many years after his death, speak of his work with great contempt.[28] this D^r^ Dav: Powel[29] (in his Dedication of Ponticus Virunnius) attributes to a personal Enmity in William, who, asking for the Bishoprick of St Asaph's on Geffrey's death, was refused, and very ill-treated by David ap Owen, then Prince of the Country, & therefore entertain'd a particular resentment against the whole Welch Nation. this cannot be true, for it is certain, that Theobald, Arch: of Canterbury, consecrated successively Richard (who succeeded Geffrey) & after him Godfrey, Bishops of that Diocese; and that the Arch-Bishop himself died in 1161; at w^ch^ time William Neubrig:^s^ was not yet 25 years old, & consequently could not be Candidate for that

26. Gyttyn lived in the end of the 15th Century, in the reign of K: Edward the 4th. (See Wynne Pref: to the Hist^{y}: of Wales; & Carte's Hist: V: 1. p. 638.)

27. See the Abbé Lebeuf's Dissertation on the age of this romance, Mem: de l'Acad: des Inscription's, &c: Vol: 21. p: 140.

It has been thought, that Alured of Beverley, whose Annals finish in 1129, had copied his account from the same Welch history, w^{ch} Geffrey translated; & that he died about the year, to w^{ch} he has brought down his Work. but it is plain, that he did not even begin to write it, till after the year 1148; & that his *Deflorationes Galfridi* are justly so entitled, being collected from Geffrey's Book. this is demonstrable from that Passage (p: 63. ed: T: Hearne). Præter hos non remansit Princeps alicujus pretii citra Hispaniam, qui ad id edictum non venerit, w^{ch} is an addition of Geffrey's own, & not to be found in the Welch Mss. (Carte's Pref: p: 9, 10. D^{r} W: Clarke's Preface to D^{r} Wotton's Leges Wallicæ. p: 4.)

28. D^{r} W: Clarke ubi supra.

29. See Giraldus. Descript: Cambriæ, with D^{r} Powel's annotations. Cap: 15.

Bishoprick. as to Giraldus tho' he declares Geffrey a Lyar, yet he follows many of the most improbable opinions advanced in that Writer's work, as the coming of Brutus the Trojan, the fabulous exploits of K: Arthur, &c: so that they appear to be very ancient traditions, and firmly believed by all the Welch Nation long before Geffrey or the Author, whose work he copied.

There can (I think) be little doubt, that the Welch gradually received the Customs & Manners of their powerful Neighbours, the Saxons, among them, soon after this Nation became Converts to Christianity. Elvoed, Archbishop of St Davids, so early as the 8th Century, admitted of the Tonsure & the Rule of keeping Easter, subjects of great importance in the minds of either People, w^ch^ had cost much blood to both sides, & inflamed the natural hatred & aversion they had so long born each other. the near affinity in many points of their Laws, as the Valuation of every Man's life, limbs, & honour, & the Mulcts imposed on every crime of a certain number of Cattle, or sum of Money; the Method of Tryal by Grand and Petty-Juries; the introduction of feudal Tenures, & the Duties annex'd to them; the Regulation of the King's Houshold & Officers, &c: tho' we do not justly know their date & Antiquity in Wales, are evidently Copies partly of the Saxon, partly of the Norman Customs. the same imitation has found its way into their Language, as may appear from the following Words.

Welch	Anglo-Saxon, or Norman
Edling. (the Prince Successor)	Ætheling. (a Noble Youth)
Yngnad, or Brawdr. (a Judge)	Yngan (to pronounce) Bræ-dan (to give sentence).
Disdain. (the High-Steward)	Disc-thegn (the Officer of the Dishes, Dapifer)
Rhingyll (the Officer, who by striking on the Door, cites a Criminal into Court)	Ringan (to strike)
Pen-Hebogydd (the Great-Falconer)	Hafoc, a Hawk
Cowyll (a sum given by a Husband to his Bride after the Wedding-night) it was usually paid in Cows	Cu (a Cow) Gilt (a Payment)
Cyrrynt	The *Current* of a River

Fferm (a Mess of meat)	Feorm (a meal) (to call)
Galw	
Gwain	Gaine (a Sheath) Norm:
Gwarant	Garant (a Warrant) Norm:
Gwerth	Wyrthe (the worth, or price of a thing)
Gwesdai	Gest. (a Guest)
Harnais	Harness of a horse. Harnois, Norm: Harnisch, Germ:
Cloch. (a Bell)	Cloche, Norm: Cloke, Germ:
Mannad. (a Butter-basket)	Maund (a Basket in the North)
March. (a Horse)	
Medd. (Mead or) Metheglin	
Mud	Mue (a Mew for hawks), Norm:
Ornesd. (a single Combat, not for Diversion; but in earnest)	Eornest (earnest)
Panel. (a sort of Saddle)	To ride on a *pannel*
Punt. (a Pound)	Pund
Rhuwch	a Rugg
Tarjan (a Shield)	Targe, Norm: Tarsche, Germ:
Wrlys. (a border or fringe)	Orles (Norm:)
Ysdiward.	a Steward
Dawnsio.	Dantzen (to dance) Germ:
Afal (a fruit)	Apple
Bad	a Boat
Bicre. (a conflict)	a bickering
Bol	The Belly
Bord. (a table)	a Board
Bwla.	A Bull
Bwngler. (an unskilful Person)	A Bungler
Byrrdon (the Base in Musick)	Bourdon, Norm: the Drone of a Bagpipe. bourdonner, to hum.
Caban (a Hut)	Cabane, Norm: a Cabbin
Caccen	A Cake
Camlad	Camlet. Camelot, Norm:

Cap	*Ceispwl*	A Cap. Cappe, Norm:
Canel (Cinnamon)	*a Catch-*	Canelle, Norm:
Cart	*pole or*	A Cart
Clap (a Noise)	***Serjeant***	A Clap, as of thunder
Coppa (the crown of y^e^ head)		A Copple-crown.
Cottwn		Cotton
Cri		A Cry. cri, Norm:
Crupl		A Cripple
Cwpl		A Couple. couple, Norm:
Cwppan		A Cup. coupe, Norm:
Murndwrn		Murther
Bastardd		A Bastard
Barr		A Bar
Dinaswr, or Dinesydd		A Denizen, or Citizen
Maer (a Præfect, or Superintendent)		A Mayor. Maire, Norm: Meyer, Germ:
Rhostio		To roast. rostir, Norm:
Rhudd		Red, ruddy. rudu, A: S: the colour of the cheeks.
Rhuddel		Ruddel, or red-Ochre.
Hacnai		Haquené; a hackney, or ambling horse.
Habrsiwn		Haubergeon, Norm: a Coat of Mail, or Hauberk
Happus		Happy
Haiarn		Iron. Isern, A:S: Iaarn, Dan:
Herlodes (a Girl)		Harlot
Hwch		A Hog
Hwswi		A Huswife.
Iarll		An Earl.
Lamp		A Lamp.
Larwm		An Alarm, or Larum.

and many hundred more; w^ch^ whether the Welch borrow'd them from their Neighbours the Saxons, Danes & Normans; or these Nations in process of time learn'd them from the Welch, I need not at present enquire. either case alike suffices to show the intercourse between them, w^ch^ is the intention of producing them here. as to the words of Roman Origin, w^ch^ make a considerable part of the Welch tongue, no one can wonder how they came there, that knows Britain to have been a Roman Province for upwards of 400 years. in consequence of this too some Greek terms must be introduced, particularly those that are connected with the Christian Reli-

gion & its institutions, and some few besides, for w^{ch} the Learned certainly need not have gone so far, as to the Celto-Scythian Tongue, the common Matrix (if we believe them) of the Persian, Greek, Latin, German, Gaulish, & almost every known Language, tho' nobody pretends to understand it. much less shall we account for it, as Giraldus & other Welch Scholars do, who say, they speak nothing but a Dialect of the Greek tongue, & never borrow'd a single word from any other nation for (being Trojans) Greek is their native language, as appears from Homer, who in all the conferences between the two Nations never mentions an Interpreter, & calls every Trojan by a name of Greek derivation, such as the Welch still bear, for Rhys (they say) is Rhesus, *Evan* Evander, *Owen* Æneas, *Heylyn* Helenus, & so on. this is sure, that tho' this Language has been for so many Centuries[30] impoverish'd by being confined to a few narrow Provinces, & corrupted by the unavoidable mixture introduced by foreign nations, yet the foundation of it, its Grammar, & by far the greater part of its Words yet in use, have no similitude to any other in Europe, & bear the marks of a surprising antiquity.

30. D[r] Davies observes, that of several words they have, that signify the same thing, that in common use is usually of Latin derivation; & the more uncommon purely Welch; as to spoil & ravage, *Yspeilio*, otherwise Anreithio; *Rhôd*, a Wheel, otherwise Troell, or Olwyn; *Yspaid*, Space, properly Encyd, or Ennyd. *Porth*, a Port, properly Moreb. *Ysgwyd* (from Scutum) a Shield, properly Tarian. &c:

---

4 juillet 1927.

Vu, le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :
Signé : FERD. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
Signé : S. CHARLETY.

IMPRIMERIE RÉGIONALE, TOULOUSE